

JIRIRI

Journal sur l'identité, les relations interpersonnelles et les relations intergroupes
Journal of Interpersonal Relations, Intergroup Relations and Identity

Volume 4, Hiver 2011 / Winter 2011

Rédactrice en chef / Editor in chief

Anne Gendreau

Rédactrices adjointes séniors / Senior Associate Editors

Roxane de la Sablonnière, Ph. D.

Esther Osborne, Ph. D.

Rédacteurs adjoints / Associate Editors

Benjamin Gingras

Paul Hayotte

Marie Claire Vaillancourt

Coordonateurs / Coordinators

Diana Cárdenas

Mathieu Pelletier-Dumas

Directeur des communications / Communications Director

Mathieu Mireault

Affiliations Universitaires / Affiliated Universities

Bishop's University (Canada), California State Polytechnic University (USA), Carleton University (Canada), Clark University (USA), Concordia University (Canada), Dalhousie University (Canada), Eastern Illinois University (USA), Eastern Kentucky University (USA), Friedrich-Schiller-Universität Jena (Germany), Hamilton College (USA), Indiana University-Purdue University Indianapolis (Canada), Loyola Marymount University (USA), McGill University (Canada), Ohio State University (USA), Ruhr-Universität Bochum (Germany), Saint Louis University (USA), Texas Christian University (USA), Université d'Ottawa (Canada), Université de Montréal (Canada), Université de Strasbourg (France), Université du Québec à Montréal (Canada), Université du Québec en Outaouais (Canada), Université Laval (Canada), University of Alabama (USA), University of British Columbia (Canada), University of Nebraska-Lincoln (USA), University of Northern Iowa (USA), Vancouver Island University (Canada), University of Victoria (Canada), University of Waterloo (Canada), Université Paris Descartes (France), Université Paris Ouest Nanterre la Défense (France), Université Paul Verlaine de Metz (France)

Une initiative des étudiants au baccalauréat en psychologie

An initiative of undergraduate psychology students

Université de Montréal

Le *Journal sur l'identité, les relations interpersonnelles et les relations intergroupes* (JIRIRI) est une revue scientifique internationale concernant le monde de l'identité et des interactions sociales. La mission du JIRIRI est de permettre aux étudiants de premier cycle de vivre l'expérience complète de la démarche scientifique, de la mise sur pied d'idées originales jusqu'à leur diffusion, par le biais d'un processus de révision par un comité de pairs.

The *Journal of Interpersonal Relations, Intergroup Relations and Identity* (JIRIRI) is a scientific journal distributed internationally in the field of identity, interpersonal and intergroup relations. The mission of the JIRIRI is to offer undergraduate students a unique opportunity to fully experience the scientific method, from the development of original ideas to their diffusion, through the peer review process.

Rédactrice en chef / Editor in Chief

Anne Gendreau, Université de Montréal, Canada

Rédactrices adjointes séniores / Senior Associate Editors

Roxane de la Sablonnière, Ph. D., Université de Montréal, Canada

Esther Osborne, Ph. D., Université de Montréal, Canada

Rédacteurs adjoints / Associate Editors

Benjamin Gingras, Université du Québec à Montréal, Canada

Paul Hayotte, Université Paul Verlaine de Metz, France

Marie Claire Vaillancourt, Université de Montréal, Canada

Coordonateurs / Coordinators

Diana Cárdenas, Université de Montréal, Canada

Mathieu Pelletier-Dumas, Université de Montréal, Canada

Directeur des communications / Communications Director

Mathieu Mireault, Université de Montréal, Canada

Comité de rédaction / Editorial Board

Élodie Adam-Vézina, Université de Montréal, Canada

Lisanne Allard, Université de Montréal, Canada

Camille Anctil, Université de Montréal, Canada

Corinna Antonacci, Université de Montréal, Canada

Mélissa Avard, Université de Montréal, Canada

Marie-Pier Beaudry, Université de Montréal, Canada

Isadora Blanchet, Université de Montréal, Canada

Bénédicte Boch, Université de Montréal, Canada

Julie Bourgault, Université de Montréal, Canada

Marc-André Cataford, Université de Montréal, Canada

Amélie Clément, Université de Montréal, Canada

Tracy Clouthier, Université du Québec à Montréal, Canada

Alexandre Couët-Garand, Université de Montréal, Canada

Valérie Courchesne, Université de Montréal, Canada

Haylee DeLuca, Ohio State University, USA

Marie-Ève Desjardins, Université de Montréal, Canada

Cindy Desjardins Dutelly, Université de Montréal, Canada

Bérénice Despeignes-Pierre, Université de Montréal, Canada

Sandrine Dumas, Université de Montréal, Canada

Mélanie Durocher, Université de Montréal, Canada

Ashlee Eaton, University of Alabama, USA

Ann-Martine Fall, Université de Montréal, Canada

Jean-François Fortin Tam, Université de Montréal, Canada

Janie Gauthier, Université de Montréal, Canada

Anne Henry, Université de Montréal, Canada

Sara Labbé, Université de Montréal, Canada

Jessica Lajeunesse, Université de Montréal, Canada

Vickie Lamoureux, Université de Montréal, Canada

Marie-Philippe Lavoie, Université de Montréal, Canada

Annie L'Ecuyer, Université de Montréal, Canada

Benjamin Lindsay, Eastern Kentucky University, USA

Anna MacKinnon, Dalhousie University, Canada

Julie Maltais, Université de Montréal, Canada

Solange Martel, Université de Montréal, Canada

Allison McFarland, Loyola Marymount University, USA

Jessina Mekkelholt, Université de Montréal, Canada

Aaron James Moss, Indiana University-Purdue University
Indianapolis, USA

Mariam Najih, Université de Montréal, Canada

Hoang Nam Nguyen, Université de Montréal, Canada

Gabrielle Nekrasas, Université d'Ottawa, Canada

Émilie Ouellet, Université de Montréal, Canada

Chloé Paquin-Hodge, Université de Montréal, Canada

Britt Parsons, McGill University, Canada

Lauren Pavka, Ohio State University, USA

Annie-Jade Pépin, Université de Montréal, Canada

Laurence Plouffe, Université de Montréal, Canada

Sophie Rodrigue, Université de Montréal, Canada

Catherine Roquet, Université de Montréal, Canada

Kadia Saint-Onge, Université de Montréal, Canada

Julie Sauvageau, Université de Montréal, Canada

Geneviève Scavone, Université de Montréal, Canada

Dorothée Schoemaker, Université de Montréal, Canada

Melissa Stawski, Université de Montréal, Canada

Cynthia Thisdale, Université de Montréal, Canada

Stéphane Tremblay, Université du Québec en Outaouais, Canada

Benjamin Villaggi, Université de Montréal, Canada

Laura-Eliza Vladutiu, Université de Montréal, Canada

Natalie Zacchia, McGill University, Canada

Khaoula Zoghlami, Université de Montréal, Canada

Évaluateurs invités – Étudiants des cycles supérieurs /

Guest reviewers – Graduate students

Roxanne Aubin, Université du Québec à Montréal, Canada

Émilie Auger, Université de Montréal, Canada

Geneviève Beaulieu-Pelletier, Université de Montréal, Canada

Catherine Bergeron, Université du Québec à Montréal, Canada

John Carroll Blanchar, University of Arkansas, USA

Diana Cárdenas, Université de Montréal, Canada

Maggie Campbell, Clark University in Worcester, USA

Julie Caouette, Carleton University, Canada

Joëlle Carpentier, Université de Montréal, Canada

Martin Day, University of Waterloo, Canada

Aicha Elmessaoudi, Université Paris Descartes, France

Laura French Bourgeois, Université de Montréal, Canada

Amy Hillard, University of Nebraska-Lincoln, USA

Marie-Elaine Huberdeau, Université de Montréal, Canada

Zack Lemka, University of Northern Iowa, USA

Sébastien Nguyen, McGill University, Canada

Maxime Pelland, Université de Montréal, Canada

Mathieu Pelletier-Dumas, Université de Montréal, Canada

Fabrice Pinard Saint-Pierre, Université de Montréal, Canada

Sophia Spada-Rinaldis, Université de Montréal, Canada

Marie-Claire Sancho, Université de Montréal, Canada

Olivia Spiegler, Ruhr-Universität Bochum, Germany

Dustin van Gerven, Vancouver Island University, Canada

Chelsie Young, Eastern Illinois University, USA

JIRIRI

Journal sur l'identité, les relations interpersonnelles et les relations intergroupes
Journal of Interpersonal Relations, Intergroup Relations and Identity

Volume 4
Hiver 2011 / Winter 2011

- 4 **Remerciements / Acknowledgments**
- 5 **Éditorial**
Anne Gendreau
- 6 **Editorial**
Anne Gendreau
- 7 **Lettre des rédactrices adjointes séniors**
Roxane de la Sablonnière, Ph.D. & Esther Usborne, Ph.D.
- 8 **Letter from the Senior Associate Editors**
Roxane de la Sablonnière, Ph.D. & Esther Usborne, Ph.D.
- 9 **Terrorism: Justification of Violence through Social Identity Motives and the Existential Dilemma**
Christine Gros, Michael King, & Donald M. Taylor, Ph.D.
- 21 **L'engagement affectif organisationnel : un modérateur dans la relation unissant les normes groupales perçues et les comportements anti-organisationnels au travail?**
Mathieu Forget & Audrey-Anne Lalande
- 31 **The Effects of Stereotypical Cues on the Social Categorization and Judgment of Ambiguous-Race Targets**
Virginia A. Newton, Cheryl Dickter, Ph.D., & Ivo Gyurovski
- 46 **Linguistic Accent, Depression, and Anxiety: Concern with Linguistic Accent Predicted Psychological Maladjustment Better than Traditionally Accepted Acculturation Variables**
Konstantin Tskhay & Angela-MinhTu D. Nguyen, Ph.D.
- 55 **Le diagnostic comme attribution causale claire pour augmenter le bien-être**
Valérie Courchesne
- 63 **Cognitive Frame Switching in Biracial Asian/Caucasian Individuals**
Allison M. McFarland & Adam W. Fingerhut, Ph.D.
- 74 **Perception de compétence parentale selon la cible de comparaison et le sexe**
Gabrielle G. Carrier, Émanuelle Robitaille, Tamarha Pierce, Ph.D., & Annie Bouffard, Ph.D.
- 87 **La création d'un ami imaginaire chez les enfants vivant des relations insatisfaisantes**
Rachel Chouinard
- 97 **Subconscious Racism and Sucrose: Measuring the Effects of Self-Regulatory Depletion on the Implicit Association Test**
Benjamin T. Lindsay & Matthew P. Winslow, Ph.D.

JIRIRI *Journal sur l'identité, les relations interpersonnelles et les relations intergroupes*

Mission

Le *Journal sur l'identité, les relations interpersonnelles et les relations intergroupes* (JIRIRI) est une revue scientifique internationale publiée annuellement à l'hiver. La mission du JIRIRI est de permettre aux étudiants de premier cycle de vivre l'expérience complète de la démarche scientifique, de la mise sur pied d'idées originales jusqu'à leur diffusion, par le biais d'un processus de révision par un comité de pairs.

Le JIRIRI vise aussi à promouvoir la création et l'expression d'idées théoriques nouvelles liées aux thèmes de l'identité et des interactions sociales qui pourront devenir, éventuellement, les prémisses solides de futurs travaux de plus grande envergure.

Tout étudiant du premier cycle en psychologie ou dans un domaine connexe désirent approfondir et faire connaître ses idées reliées aux thèmes de l'identité, des relations interpersonnelles ou des relations intergroupes est donc invité à soumettre un article. Le JIRIRI publie des articles théoriques et empiriques.

Processus de révision

La rédactrice en chef effectue une première sélection des articles et conserve ceux qui correspondent à la mission du JIRIRI. L'article peut être confié à un rédacteur adjoint.

L'article est ensuite transmis à trois étudiants de premier cycle et à un étudiant des cycles supérieurs pour évaluation. Les évaluations sont effectuées de manière anonyme. Un éditeur est responsable de la décision concernant la publication, ou non, de l'article selon les avis des évaluateurs. L'article peut être accepté, accepté avec révisions mineures, rejeté avec invitation à réviser l'article et à le soumettre à nouveau ou il peut être rejeté.

L'auteur apporte alors les modifications exigées par le comité de rédaction. Le processus de révision et de correction se poursuit ainsi jusqu'à ce que l'article soit jugé satisfaisant pour publication.

Pour soumettre un article ou pour s'impliquer au sein du JIRIRI

Tout étudiant de premier cycle qui souhaite soumettre un article, ou tout étudiant de premier cycle et des cycles supérieurs qui souhaite s'impliquer dans le processus de révision est invité à nous contacter à l'adresse suivante : jiriri@umontreal.ca.

Pour de plus amples renseignements, n'hésitez pas à consulter notre site internet au www.jiriri.org.

Consignes pour la soumission d'un article

Les étudiants de premier cycle de toute université sont invités à soumettre leur article en français ou en anglais.

Dans sa lettre à la rédactrice en chef, l'auteur qui soumet un article devra confirmer qu'il est présentement étudiant au premier cycle et que son article n'a pas déjà été publié ou soumis pour publication. Il est impossible de soumettre un article au JIRIRI en tant que premier auteur si le baccalauréat a été complété plus de six mois avant la soumission de l'article. Un étudiant au baccalauréat peut soumettre un article qu'il a coécrit avec un professeur ou un étudiant des cycles supérieurs, mais il doit impérativement en être le premier auteur.

La première page du manuscrit devra contenir le titre de l'article ainsi qu'un titre abrégé de **45 caractères maximum**. Le nom de l'auteur et de l'université à laquelle il appartient doivent être mentionnés uniquement dans la lettre à la rédactrice en chef afin d'assurer la confidentialité du processus d'évaluation.

La deuxième page devra contenir un résumé de l'article de **150 mots**. De plus, l'auteur devra fournir **5 mots-clés** en lien avec les thèmes abordés dans l'article. Le texte doit contenir **au maximum 10 000 mots et respecter les règles de l'APA**.

Adresse postale

Journal sur l'identité, les relations interpersonnelles et les relations intergroupes (JIRIRI)
a/s de Roxane de la Sablonnière, Ph.D.
Rédactrice adjointe sénior
Université de Montréal
Département de psychologie
C.P. 6128, Succursale Centre-Ville
Montréal (Québec)
Canada, H3C 3J7

À moins d'indication contraire, les articles publiés dans le JIRIRI sont libres de droits d'auteur. Quiconque souhaitant reproduire ou diffuser un article est autorisé et encouragé à le faire afin que des spécialistes, des organisations étudiantes ou d'autres personnes intéressées aux domaines de l'identité, des relations interpersonnelles et intergroupes puissent en bénéficier. Toute reproduction du JIRIRI en partie ou en totalité est libre de droits d'auteur et ne nécessite aucune permission des éditeurs, à la condition qu'il y ait reconnaissance du JIRIRI comme source et que le ou les noms des auteurs ainsi que les numéros de pages et de volume soient cités. Nul ne peut s'appropriier les droits d'auteur et toute entorse à ces règles doit être signalée à la rédactrice en chef, Anne Gendreau, à jiriri@umontreal.ca.

Mission

The *Journal of Interpersonal Relations, Intergroup Relations and Identity* (JIRIRI) is an international scientific journal published annually each winter. The mission of the JIRIRI is to offer undergraduate students a unique opportunity to fully experience the scientific method, from the development of original ideas to their diffusion, through the peer review process.

The JIRIRI also aims to promote the conception and expression of new theoretical ideas in the fields of identity, interpersonal and intergroup relations—ideas that could eventually become solid bases for works of a larger scale.

Any undergraduate student in psychology or a related field, eager to share his or her ideas pertaining to identity and/or social interactions, and is willing to expand upon them, is therefore invited to submit an article. The JIRIRI publishes both theoretical and empirical articles.

Review Process

The Editor in Chief makes a preliminary selection of the articles and retains those that comply with the JIRIRI's mission. At this point, the article may be assigned to an Associate Editor.

The article is then forwarded to three undergraduate students, and one graduate student. All reviews are done anonymously. An Editor is responsible for deciding whether the article is suitable for publication or not based on the reviewers' recommendations. The article may be accepted as is, accepted with minor modifications, rejected with the invitation to resubmit, or it may be rejected.

The author then carries out the modifications that are considered necessary by the review committee. This review and correction process continues until the article is judged to be ready for publication.

To submit an article or to participate in the JIRIRI

Any undergraduate student interested in submitting an article, or any undergraduate or graduate student interested in taking part in the review process is invited to contact us at the following address:
jiriri@umontreal.ca.

For more details, please consult our website at the following address: www.jiriri.org.

Guidelines for submitting an article

Undergraduate students of all universities are invited to submit their article in French or in English.

In his/her letter to the Editor in Chief, the author submitting an article must confirm that he/she is an undergraduate student and that his/her article has neither been published nor submitted for publication elsewhere. It is not possible to be the first author of an article in the JIRIRI if one's undergraduate degree was completed more than six months prior to the submission of the article. An undergraduate student may submit an article that he/she has co-written with a professor or a graduate student only if he/she is first author.

The cover page must include the title of the article and a running head **not exceeding 45 characters**. The name of the author and his/her affiliated university should only be mentioned in the letter to the Editor in Chief in order to respect the blind review process.

The second page must include an abstract of **150 words** and the author must also provide **five keywords** that describe the subject of the article. The text must contain a **maximum of 10 000 words and conform to APA standards**.

Postal Address

Journal of Interpersonal Relations, Intergroup Relations and Identity (JIRIRI)
a/s Roxane de la Sablonnière, Ph.D.
Senior Associate Editor
Université de Montréal
Département de psychologie
C.P. 6128, Succursale Centre-Ville
Montréal (Québec)
Canada, H3C 3J7

Unless otherwise indicated, articles published in the JIRIRI are not copyrighted. Anyone wishing to copy or distribute an article is authorized and encouraged to do so for the benefit of other scholars, student organizations, or anyone else interested in the field of identity, interpersonal relations, and intergroup relations. Any intent to republish a part of the JIRIRI, not otherwise copyrighted, requires no permission from the editors as long as such a republication clearly acknowledges the JIRIRI as its source and clearly indicates the full name of the author(s), pages, and volume number. However, no copyright can be claimed, and prompt notice of such a republication must be sent to the Editor in Chief of the JIRIRI, Anne Gendreau, email: jiriri@umontreal.ca.

Remerciements

Nous tenons d'abord à remercier le Département de psychologie de l'Université de Montréal et son Directeur, Monsieur Serge Larochelle, l'Association étudiante de psychologie de l'Université de Montréal (AGÉÉPUM), la Fédération des associations étudiantes du campus de l'Université de Montréal (FAÉCUM) ainsi que Mme Fanny Guérin et les membres du comité organisateur de la 6^e Journée scientifique du Département de psychologie de l'Université de Montréal. Nous remercions également Monsieur Philippe Doyon et Monsieur Alain Courchesne du service d'impression de l'Université de Montréal.

Nous remercions tous les étudiants qui ont collaboré au *Journal sur l'identité, les relations interpersonnelles et les relations intergroupes* (JIRIRI). Cette édition n'aurait pu voir le jour sans la collaboration de tous ces étudiants dévoués qui ont contribué au succès du JIRIRI. Par ailleurs, nous exprimons notre reconnaissance à nos collègues du *Laboratoire de recherche sur les changements sociaux et l'identité* (CSI) qui ont lu attentivement et annoté les épreuves de notre revue scientifique.

Sur une note un peu plus personnelle, nous tenons à remercier Roxane de la Sablonnière pour son appui continu et pour cette idée novatrice qui, depuis quatre ans, a permis à plus d'une centaine d'étudiants de se familiariser avec le domaine de la recherche et de la publication scientifique. Ainsi se concrétise son dicton favori : « Ce sont les idées qui changent le monde ». Nous aimerions également remercier Esther Usborne qui a non seulement revu chacun des articles à plusieurs étapes du processus, mais qui a aussi révisé chacune des éditions des articles et a animé les formations pour les évaluateurs. Ceci a permis aux évaluateurs de bénéficier au maximum de leur expérience d'apprentissage. De plus, nous aimerions remercier Émilie Auger, Laura French Bourgeois et Melissa Stawski, les rédactrices en chef des éditions précédentes, qui continuent à agir en tant que guides.

Acknowledgments

We would first like to express our gratitude to the Department of Psychology at the Université de Montréal and to its Director, Dr. Serge Larochelle. We would like to thank the psychology student council (AGÉÉPUM), the Federation of student councils of the Université de Montréal (FAÉCUM) as well as Ms. Fanny Guérin and the members of the organizing committee of the 6th annual Scientific Day of the Department of Psychology at the Université de Montréal. We also thank Mr. Philippe Doyon and Mr. Alain Courchesne of the Université de Montréal's printing services.

We thank all the students who worked with the *Journal of Interpersonal Relations, Intergroup Relations and Identity* (JIRIRI) this year. This volume would not have existed without the participation of all the devoted students who contributed to its success. We also express our gratitude to our colleagues at the *Social Change and Identity Laboratory* who attentively proof-read several versions of our scientific journal.

Finally, on a more personal note, our heartfelt thanks goes to Dr. de la Sablonnière for her continuous support and for her innovative idea which, for the past four years, has provided more than a hundred students with the opportunity to be involved in research and publication through participation in the JIRIRI. Indeed, this embodies her favourite saying, "Ideas change the world". We would also like to thank Dr. Esther Usborne, who not only revised every article, but also commented on every editorial letter and presented training workshops to our undergraduate reviewers, allowing them to maximise their learning experience. We have also benefited from the unconditional support of Émilie Auger, Laura French Bourgeois and Melissa Stawski, the previous Editors in Chief, who frequently offered guidance.

Éditorial

ANNE GENDREAU
Université de Montréal



C'est avec beaucoup de fierté que je vous présente le quatrième volume du *Journal sur l'identité, les relations interpersonnelles et les relations intergroupes* (JIRIRI).

Cette année, le JIRIRI a connu la plus forte croissance de son histoire grâce, entre autres, au travail acharné accompli au cours des années antérieures. L'équipe de collaborateurs est maintenant plus diversifiée que jamais, rejoignant un total de plus de cent étudiants provenant de trente-trois universités à travers l'Amérique du Nord et l'Europe. En plus de représenter une ressource inestimable et essentielle au fonctionnement du JIRIRI, tous ces étudiants acquièrent une meilleure connaissance du processus de publication d'une revue scientifique avec comité de lecture.

Les objectifs poursuivis en 2010-2011 ont été d'améliorer le soutien offert aux évaluateurs, de faire connaître et augmenter la visibilité du JIRIRI, ainsi que de formaliser la structure administrative du journal. Plus spécifiquement, nous avons tenu une séance de formation pour les évaluateurs en plus d'offrir de la rétroaction individuelle. Aussi, près de 200 exemplaires du JIRIRI ont été envoyés à travers le Canada et les États-Unis à différents professeurs dont les intérêts de recherche recoupent les thèmes du JIRIRI. Finalement, le mode de fonctionnement a été ajusté afin de répondre à la croissance de l'équipe et du nombre d'articles soumis (50 % d'articles soumis en plus cette année). Cette démarche nous permettra de continuer d'offrir un maximum de soutien aux auteurs qui soumettent un article ainsi qu'aux membres du comité de rédaction afin que l'implication au JIRIRI demeure une expérience académique enrichissante.

Pour le volume 4 – Hiver 2011 du *Journal sur l'identité, les relations interpersonnelles et les relations intergroupes*, un total de vingt articles ont été soumis. Le processus d'évaluation des articles s'est déroulé en trois étapes. Tous les manuscrits ont d'abord fait l'objet d'une évaluation par trois étudiants de premier cycle et un évaluateur invité des cycles supérieurs. Suite à ces évaluations, un cinquième étudiant éditeur a pris en charge l'intégration de l'ensemble des commentaires formulés afin de fournir à l'auteur une synthèse objective de l'ensemble des critiques. Suite à la resoumission de l'article par l'auteur, un deuxième tour d'évaluation s'est déroulé selon le même principe. De plus, Esther Usborne, Ph.D., qui agit à titre de rédactrice adjointe sénior, a passé en revue l'ensemble des commentaires formulés afin de souligner à l'auteur le commentaire le plus central. Certains manuscrits ont été rejetés, mais un nombre important d'articles sont demeurés dans la course jusqu'à la fin obligeant la tenue d'une sélection finale en comité. Seuls les articles de qualité supérieure ont été retenus, témoignant que la rigueur scientifique demeure au cœur de la mission du JIRIRI. C'est ainsi que les rédactrices adjointes séniores Roxane de la Sablonnière, Ph.D. et Esther Usborne, Ph.D., les rédacteurs adjoints Marie Claire Vaillancourt, Benjamin Gingras et Paul Hayotte, ainsi que moi-même, avons dû départager les manuscrits restants afin d'en conserver neuf pour la publication finale. Conséquemment, le taux de rejet des articles pour le volume 4 – Hiver 2011 s'établit à 55 %. De manière générale, nous avons été impressionnés par la qualité des articles soumis et tenons à souligner le travail, la persévérance et la contribution de tous les auteurs, incluant ceux qui n'ont pas été publiés dans le JIRIRI cette année.

Editorial

ANNE GENDREAU
Université de Montréal



It is with great pride that I present the fourth volume of the *Journal of Interpersonal Relations, Intergroup Relations and Identity* (JIRIRI).

This year's JIRIRI experienced the strongest growth in its history thanks, in large part, to the hard work of collaborators in previous years. This year's team of contributors is now more diverse than ever, reaching a total of over one hundred students from 33 universities across North America and Europe. In addition to being essential to the functioning of the JIRIRI, undergraduate students are able to gain a better understanding of a scientific journal's peer review process by participating in the JIRIRI project.

The objectives for 2010-2011 were to improve support to the editorial board members, increase the visibility of the JIRIRI, and formalize the administrative structure of the JIRIRI. More specifically, we held a formal training session for undergraduate reviewers and editors in addition to providing them with individual feedback. Also, nearly 200 copies of the JIRIRI were sent across Canada and the United States to professors whose research interests overlap with the themes of the JIRIRI. Finally, the mode of operation was adjusted to meet the growth of the team and the greater number of articles submitted (we had 50% more articles submitted this year). This adjustment will allow us to continue to provide maximum support to the authors that submit an article and to the members of the editorial board, so that their involvement in the JIRIRI remains a rewarding academic experience.

For Volume 4 - Winter 2011 of the *Journal of Interpersonal Relations, Intergroup Relations and Identity*, a total of twenty articles were submitted. The review process was held in three stages. All articles were first reviewed by three undergraduate students and one graduate student guest reviewer. Following their evaluations, a fifth student Editor compiled the reviewers' comments and provided an objective summary of all the criticism to the author of the article. Following the resubmission of the article by the author, a second round of evaluation was conducted using the same procedure. In addition, Esther Usborne, Ph.D., who serves as a Senior Associate Editor, reviewed all comments to the author and highlighted the most relevant criticism. Some manuscripts were rejected, but a significant number of articles remained in the race until the end, forcing the editorial committee to make the final selection of articles. The Senior Associate Editors Roxane de la Sablonnière, Ph.D. and Esther Usborne, Ph.D., the Associate Editors Marie Claire Vaillancourt, Benjamin Gingras and Paul Hayotte, and myself selected nine of the remaining manuscripts for publication. Only the highest quality papers were selected, indicating that scientific rigor remains at the heart of the mission of the JIRIRI. Consequently, the rejection rate of articles for Volume 4 - Winter 2011 was 55%. Overall, we were impressed by the quality of articles submitted and would like to acknowledge the hard work, perseverance and contribution of all authors, including those who were not published in the JIRIRI this year.



Lettre des rédactrices adjointes séniores

ROXANE DE LA SABLONNIÈRE, PH.D. & ESTHER USBORNE, PH.D.
Université de Montréal

Il nous fait plaisir de vous présenter la quatrième édition du *Journal sur l'identité, les relations interpersonnelles et les relations intergroupes* (JIRIRI). Cette édition contient un ensemble d'articles théoriques et empiriques exceptionnels, rédigés par des étudiants canadiens et américains de premier cycle universitaire.

En prévision de cette quatrième édition, nous nous étions fixé un objectif ambitieux, celui de rassembler un maximum d'étudiants à travers l'Amérique du Nord et l'Europe afin qu'ils participent au projet JIRIRI. Cet objectif a été pleinement atteint. Nous avons obtenu un nombre record de manuscrits soumis en provenance des   tats-Unis et du Canada. La qualité exceptionnelle de ces manuscrits a sérieusement compliqué le travail de l'équipe éditoriale chargée de sélectionner les neuf articles destinés à la publication. Les manuscrits sélectionnés sont le reflet des contributions théoriques et appliquées les plus significatives à la psychologie sociale et aux problèmes sociaux qui affectent les sociétés contemporaines. En collaboration avec notre équipe d'évaluateurs et de rédacteurs en chef, les auteurs de chacun des manuscrits soumis ont effectué un travail de longue haleine pour surpasser leurs idées initiales dans un souci constant de bonifier la qualité de leurs articles. Cette année, l'équipe de rédacteurs en chef de premier cycle et d'évaluateurs regroupait des

  tudiants d'un grand nombre de pays et régions d'Amérique du Nord et d'Europe, ce qui lui a permis de constituer l'équipe la plus vaste et diversifiée qu'avait connu le JIRIRI à ce jour. Ses membres ont   ouvr   avec les auteurs de manière à produire une édition qui se distingue des précédentes à la fois par le nombre et la qualité des articles. L'édition 2011 constitue ainsi notre édition la plus imposante depuis la fondation du JIRIRI. Nous avons l'intime conviction que cette quatrième édition propulse le JIRIRI au rang de foyer reconnu du développement de nouvelles idées théoriques, appuyées par de solides recherches empiriques.

Nous sommes déterminés à poursuivre ce qui s'est graduellement établi comme une tradition d'excellence. La mission fondatrice du JIRIRI demeure la création d'un environnement d'apprentissage qui sert de tremplin aux auteurs et aux étudiants   ouvrant au sein du comité de rédaction et de révision. Cet environnement a été générateur d'idées et de protocoles de recherches de haute qualité. Nous prenons ainsi l'engagement de poursuivre cette mission en progressant vers un idéal, celui d'offrir au plus grand nombre possible d'étudiants de premier cycle universitaire l'opportunité de s'investir dans le processus de publication.



Letter from the Senior Associate Editors

ROXANE DE LA SABLONNIÈRE, PH.D. & ESTHER USBORNE, PH.D.
Université de Montréal

We are very pleased to present the fourth volume of the *Journal of Interpersonal Relations, Intergroup Relations, and Identity* (JIRIRI). This volume contains a remarkably strong collection of both theoretical and empirical articles, authored by Canadian and American undergraduate students.

For this fourth volume of the JIRIRI, we had the ambitious aim of reaching as many students as possible. Our goal was to bring together students from across North America and Europe to engage as many people as we could in the JIRIRI project. And in this, we succeeded. We had a record number of submissions from across the United States and Canada. The quality of these submissions was exceptional, making it very difficult for the editorial team to select the nine articles that were published. In the end, the manuscripts that were chosen were those that made the most significant theoretical and applied contributions to social psychology and to social issues in our world. In

conjunction with our team of reviewers and editors, the authors of all the submitted manuscripts worked incredibly hard to expand upon their initial ideas and to improve the quality of their papers. This year, we also had the most expansive and diverse team ever of excellent undergraduate editors, and reviewers from across North America and Europe. They worked with the authors to produce our strongest volume yet. We believe that this fourth volume launches the JIRIRI to a new position as a widely respected outlet for new ideas and solid empirical research.

We are now determined to pursue what has become a tradition of excellence. The mission of the JIRIRI is to be a learning environment that strives to support the authors and students who are involved in the editorial and review board. Such an environment has proven to create high quality ideas and research. We will thus continue to work towards our goal of providing as many undergraduates as possible with the opportunity to be involved in the publication process.

Terrorism: Justification of Violence through Social Identity Motives and the Existential Dilemma

CHRISTINE GROS, MICHAEL KING, & DONALD M. TAYLOR
McGill University

The current study investigates the 'single narrative', which describes a perceived threat on Islam that is used by jihadi terrorists to justify terrorism. Social identity theory and terror management theory were used as frameworks to interpret the 'single narrative' in order to examine the influence of identity threats and the existential dilemma threat on the legitimization of terrorism. Jewish participants played the roles of jury members in a court trial of a Jewish terrorist. Participants were primed with the existential dilemma and read one of two versions of the defendant's justifications for his plot, describing an identity threat on the group's positivity or distinctiveness. This study aimed to identify which threat would elicit participants to legitimize the terrorist, as measured by participants' recommended sentence harshness. The control condition of the social identity manipulation and the existential-dilemma prime of the terror management manipulation elicited the highest justification of the terrorist.

Keywords: terrorism, social identity, terror management, justification, single narrative

La présente étude examine le « récit unique » qui décrit la menace perçue envers l'Islam utilisée par les terroristes jihadi pour justifier le terrorisme. Les théories de l'identité sociale et de la gestion de la terreur constituaient le cadre d'interprétation du « récit unique » afin d'étudier l'influence des menaces à l'identité et au dilemme existentiel dans la légitimation du terrorisme. Des participants juifs jouaient le rôle de membres d'un jury dans le procès d'un terroriste juif. Une amorce concernant le dilemme existentiel leur était présentée. Les participants devaient ensuite lire une des deux versions du défendant justifiant les raisons de son complot, soit décrivant une menace à l'identité pour la positivité du groupe, ou une menace pour le caractère distinctif du groupe. Cette étude visait à identifier quelle menace provoquerait la légitimation du terrorisme chez les participants, mesurée par la sévérité de la peine qu'ils recommandaient. La condition contrôle de manipulation de l'identité sociale et la condition de manipulation avec l'amorce du dilemme existentiel de la gestion de terreur provoquaient la plus importante justification du terrorisme.

Mot-clés : terrorisme, identité sociale, gestion de la terreur, justification, récit unique

Terrorism is unequivocally one of the most puzzling behavioral phenomena of the current era, and by extension, it is also one of the most poorly understood processes. Yet, terrorism affects countless individuals worldwide, making it an undeniably imperative issue. The perplexity of terrorism lies in its absolutely non-normative nature, as it leaves its victims and observers puzzled at what could have motivated such vicious violence against defenseless civilians.

Terrorists are often viewed and portrayed by Western media as simply ignorant, mentally ill, or evil individuals (World shock over U.S. attacks, 2001). While preventing terrorism will undoubtedly entail a complex multi-pronged approach, extending into political and economic realms, every solution must begin with a thorough and scientific understanding of the roots of the problem.

Initial explanations, whereby terrorism was attributed to ignorance, mental illness, and evil, have been disproved by empirical research (Royal Canadian Mounted Police [RCMP], 2009). The Committee on the Psychological Roots of Terrorism for the Madrid Summit on Terrorism, Security and Democracy held in 2005, concluded that "explanations at the level of individual psychology are insufficient in trying to

We would like to express our sincere gratitude to Dr. Roxane de la Sablonnière and Dr. Esther Usborne for their encouragement. We would also like to thank the JIRIRI team for their helpful comments and suggestions, and for this invaluable opportunity to contribute to research on this pressing social issue. Please address correspondence to Christine Gros (email: christine.gros@mail.mcgill.ca).

TERRORISM: JUSTIFICATION OF VIOLENCE

understand why people become involved in terrorism; the concepts of abnormality and psychopathology are not useful in understanding terrorism” (Post, 2007, p. 4). It was suggested that social psychology, and in particular the concept of collective identity, provides a more constructive framework for understanding the roots of terrorism (Post, 2007).

To add to the bewildering nature of terrorism, the common assumption that terrorists arise from the margins of society is also poorly supported by evidence (RCMP, 2009). According to a RCMP report, the majority of terrorists are educated professionals from the privileged middle and upper-middle classes (RCMP, 2009). In the same document, it is reasoned that “mature and well-educated individuals are likely to be receptive to much more sophisticated radical messages than their younger counterparts” (RCMP, 2009, p. 5). More importantly, these privileged professionals are more likely to have both the intellectual and emotional capacity to translate radical messages into meaningful actions and to become leaders within terrorist cells (RCMP, 2009).

Furthermore, it is not necessarily the case that terrorists are edified in religiously fervent communities from a young age. According to Marc Sageman, a former CIA Operations Officer and an influential contributor to debates concerning the origins of terrorism, “the vast majority of children who later became global Islamic terrorists grew up secular, in secular environments” (Sageman, 2008, p. 52). Instead, Sageman (2008) suggests that radicalization is a collective process, since social bonds are formed before any ideological commitment to radicalism is made. Furthermore, under specific circumstances, individuals who would otherwise be very unlikely to harm others individually are, in fact, able to do so collectively (Sageman, 2008). It is these circumstances that must be identified through social psychological investigation.

Terrorism as a Social Psychological Phenomenon

Collective behavior has been extensively researched in social psychology during the past several decades. The repeating theme of this realm of psychology suggests that individuals are strongly affected by their social surroundings, and thus causal attributions of their behavior must take this into consideration. Despite the seemingly simplistic nature of this

assertion, its implications for the field have been invaluable. With this insight, the interpretation of intergroup conflicts, such as terrorism, has shifted its focus to the collective atmosphere, as opposed to blaming individuals’ attributes, such as ignorance, insanity, or evil nature.

The extensive research of the past several decades has given rise to numerous theories of intergroup relations. These contributions provide important insight into fundamental social processes that set the theoretical background against which terrorism may be studied. The issue of terrorism is too intricate to be completely explained by a single theory. Nevertheless, two specific theories incorporate certain fundamental social processes in a way that is more directly applicable to the study of terrorism: Social Identity Theory (SIT) and Terror Management Theory (TMT). Both of these theories frame animosity towards out-group members as stemming from a perception of a threat on one’s own identity. Each theory defines the concept of identity in a distinct way, but in both cases, the collective aspect of identity is pivotal. By interpreting terrorism through the theoretical frameworks of SIT and TMT, the roots and precursors of terrorism may be clarified.

Social Identity Theory

Social identity theory is based on four basic psychological processes: social categorization, social identity, social comparison, and psychological group distinctiveness (Tajfel & Turner, 1979). The basic assumption underlying SIT is that of social categorization, which is defined as a natural process of segmentation that imposes order on one’s surroundings, and provides a locus of identification for the self. Categorization simplifies the task of processing information by perceiving unity within single categories, and perceiving distinctiveness between them. This process is extended to the social realm through intergroup discrimination. The automatic process of social categorization is essential for social identity and it is defined as the part of an individual’s self-concept that is derived from membership to a social group, together with the value and emotional significance attached to that membership. Group membership is viewed from a subjective perspective. Tajfel and Turner (1979) theorized that individuals engage in social comparison, through which one compares characteristics of one’s

own group to those of others' groups in order to clarify their own social identity. In this sense, groups will inevitably be in a state of competition, and sometimes conflict, because intergroup comparison is essential for gaining an understanding of the relative position of one's group.

The most innovative contribution of the theory suggests that individuals strive to have an identity that is perceived as being both positive and distinct in comparison to other relevant groups. Overall, SIT assumes that individuals are inherently motivated to achieve a social identity based on the natural tendency of social categorization. This motivation in turn encourages individuals to make intergroup comparisons in order to evaluate their own group as positive and distinct.

Tajfel (1970) performed experiments where he divided school boys into two groups based on completely trivial criteria. Despite the fact that the boys' personal identities were kept anonymous, the participants expressed a positive bias towards their own group by allocating more rewards to fellow group members than non-group members (Tajfel, 1970). SIT emphasizes the link between one's self-concept and one's group, and reveals how group membership can be a fundamental contributor to one's personal identity. Interpreting terrorism through this framework would suggest that terrorists feel a threat to the positivity and distinctiveness of their collective identity, and this in turn harms their personal identity. In this sense, terrorism can be understood as a defensive effort against a threat to the positivity and distinctiveness of one's collective identity.

Terror Management Theory

Terror management theory takes an evolutionary stance in emphasizing humans' instinct for self-preservation in combination with unique cognitive abilities that allow humans to know that their death is ultimately inevitable (Becker, 1973, 1975). The paradox of having both an instinct to survive and an awareness of one's mortality leads to an existential dilemma. This dilemma produces the potential for paralyzing terror. In order to defend against this potential terror, humans develop anxiety buffers that consist of a cultural worldview and self-esteem. One's worldview originates from a set of standards and values that evolve within one's culture. For example, in

Western cultures, a sense of independence and individuals' unique qualities are highly valued; by contrast, Eastern cultures prioritize a sense of collective harmony and interdependence (Iyengar & Lepper, 1999). As an anxiety buffer, the cultural worldview provides a sense of permanence, order, and meaning to subjective reality. By extension, self-esteem is derived from the belief that one is living up to the standards prescribed by the cultural worldview.

TMT asserts that the existential dilemma poses such a fundamental threat that humans devote a large part of their social behaviors to defending their anxiety buffers. Any threat to these anxiety buffers would naturally produce a negative reaction in a defensive effort. This defensive reaction consists of an especially positive evaluation of those individuals who validate one's worldview, and an especially negative evaluation of those who challenge it (See & Petty, 2006). As such, this creates an in-group bias and discrimination against those who are not in-group members (McGregor et al., 1998). Since the existential dilemma is so fundamentally ingrained in the human social experience, and since the anxiety buffers are so fragile, defensive efforts may escalate to extreme levels of aggression, such as terrorism.

In order to experimentally test the effects of the existential dilemma, TMT theorists prime participants with the concept of death (mortality salience). These experiments show that a mortality salience prime leads participants to express extreme negative biases toward out-group members and positive biases toward in-group members. For example, Pyszczynski et al. (2006) demonstrated that, when primed with death, Iranian university students formed significantly more favorable impressions of confederates who supported martyrdom attacks, and indicated that they themselves would consider joining the cause. In this case, support for martyrdom attacks indicated support for the in-group and aggression towards the out-group. In a parallel study, Pyszczynski et al. (2006) demonstrated that after being primed with death, American university students supported extreme military interventions in the Middle East, including the use of nuclear weapons. Therefore, in both cases, a reminder of the existential dilemma through a mortality salience prime led participants to legitimize extreme violence (comparable to terrorism) against out-group members, who challenged the participants' worldview. Similarly to SIT's emphasis on the importance of group

membership, TMT accentuates the significance of one's group as the source of the worldview, which acts as the anxiety buffer against the existential dilemma. In this sense, terrorism can be understood as a defensive effort to protect the aspect of one's identity that consists of the worldview.

Theories of Terrorism: The Single Narrative

While it might appear intuitive to borrow concepts from SIT and TMT to explain terrorism, it is only by anchoring these concepts in field data that a valid understanding of terrorism will emerge. Despite the fact that very little empirical research exists on the phenomenon of terrorism, government security agencies collect ample information about terrorism-related events and perpetrators. According to many security agencies, such as the Royal Canadian Mounted Police, a recurring theme can be found among the rhetoric of jihadi terrorists: the 'single narrative' (RCMP, 2009). This concept states that the West is fundamentally at war with Islam, and that Muslims worldwide are suffering as a result (RCMP, 2009). In other words, Islam is under threat. According to the RCMP report on radicalism (2009), "the romance of this unequal struggle may be especially appealing to young Muslims, who feel both justified and compelled to come to the aid of their brothers and sisters against the powerful forces arrayed against them" (p. 7).

Although the 'single narrative' is specific to jihadi terrorism, its underlying concept suggests that the motivation for terrorism in general stems from a perception of a threat on one's group. This concept can therefore be used to study terrorism as an entity independent of a specific group or ideology. In order to anchor the 'single narrative' into a theoretical context, the current research interprets it through SIT and TMT. If terrorism is justified in jihadi rhetoric as a reaction to a threat against Islam, it is crucial to understand how this threat is perceived. In the context of SIT, Islam would represent one's social identity. A threat to this social identity would endanger the positive group identity and its distinctiveness in comparison with other groups. In the context of TMT, Islam would represent the cultural worldview of terrorists, which is the fragile yet vital anxiety buffer against the existential dilemma. A threat on the cultural worldview would leave one defenseless in the face of the paralyzing terror produced by the existential dilemma. Thus, a threat to Islam as a social identity (SIT), or

otherwise a cultural worldview (TMT), is theorized to trigger defense mechanisms that may escalate to terrorism.

The Present Study

The current investigation aims to isolate the specific element(s) of one's social identity that is threatened during the process of radicalization. In order to test the validity of setting SIT or TMT as the framework for the study of terrorism, the present study manipulated different threats presented to participants' identity and worldview. Subsequently, participants were given an opportunity to defend their identity and worldview by legitimizing an in-group member's terrorist acts, thus simulating the legitimization of terrorism. Importantly, the current study investigated the 'single-narrative' in the context of an identity that is distinct from Islam. This was done in order to demonstrate that the 'single-narrative' of terrorism functions independently of the Islamic identity, and instead it applies to any group with a well-delineated identity.

The challenge of studying the psychological dimension of terrorism in an experimentally controlled setting is avoiding the biases that are associated with this controversial topic. The pressure to behave in socially desirable ways would motivate participants to express opposition towards terrorism. This makes it difficult to study attitudes related to the legitimization of terrorism in a direct way. In order to reduce this bias, the current study used deception and it was presented to participants as an investigation on cross-cultural jury decision-making.

The participants were asked to play the roles of jury members in a court trial of a terrorist who shares the participants' social identity. As jury members, participants were asked to recommend a sentence for the defendant. The harshness of the recommended sentence was interpreted as the extent to which participants legitimized the terrorist's acts. Relatively low sentence harshness would indicate higher justification of the terrorist, while relatively high sentence harshness would signify lower justification. Participants were exposed to threats pertaining to different aspects of their identity, as defined by SIT and TMT. These threats mediated the differences in the recommended sentence harshness. The purpose of the study was to test which identity threat on the in-group – as a positive or distinctive entity (SIT manipulation),

or as a worldview (TMT manipulation) – would yield the highest legitimization of the terrorist.

In the context of the SIT manipulation, it was hypothesized that the threat to the positive or distinctive aspects of social identity would lead to the highest justification of the terrorist's act. Therefore, participants who experience a threat to the positivity or distinctiveness of their group would recommend sentences of relatively decreased harshness in order to protect their group. In relation to the single narrative, this would indicate that terrorists are motivated by a perceived threat on the distinctiveness or positivity of their group identity.

In the context of the TMT manipulation, it was hypothesized that participants would legitimize the terrorist to a greater extent in response to a threat on their worldview. Accordingly, participants who experience a mortality salience prime would recommend sentences of relatively decreased harshness in an effort to defend their group. In connection to the single narrative, this would indicate that terrorists perceive their worldview to be under threat, and are therefore motivated to defend it through terrorism.

In addition to investigating the group aspects that are perceived to be under threat, the study also examined participants' level of identification with the in-group as a possible moderator that could influence their legitimization of the terrorist. Across both SIT and TMT manipulations, it was hypothesized that participants who highly identify with their in-group would yield increased legitimization of the terrorist, as compared to participants with a low level of group identification. This would indicate that, in addition to perceiving particular aspects of the in-group to be under threat, terrorists are also motivated by a high level of identification with their group.

Method

Participants

The study included 50 participants who identified with the Jewish identity or Judaism (34 women and 16 men, mean age = 21.1 years, age range: 18-50 years), and they mainly consisted of McGill University undergraduate students. Participants were recruited through posters around the McGill University campus, as well as online advertisements. Jewish individuals

were recruited primarily because the study required a group with a well-delineated identity, and it was also a convenient sample with group members easily accessible. The majority of the participants reported having visited Israel at least once, indicating that they had proximity to the site of the inter-group conflict in the Middle-East. Although the experimental paradigm focused on the Jewish identity, the investigated collective identity processes apply to all groups with a strong collective identity.

Procedure

For each participant, the study was conducted in two phases.

Pre-laboratory phase. Participants were asked to complete an online survey consisting of some demographic questions and the *Collective Identification questionnaire*. This Likert-scale questionnaire consisted of eight items, and was adapted from a study by Grieve and Hogg (1999). Participants indicated the strength of their identification with the Jewish identity by rating statements on a 7-point scale (1 = *not at all*, 7 = *very much*). For example, participants indicated how similar they are to other Jewish, how much they like other members of their group, and to what extent they feel a sense of belonging to their group. This measure was collected to test whether an individual's level of identification with his or her group may moderate the degree to which a participant legitimizes an in-group terrorist.

In-laboratory phase. Participants were reminded that the study was testing cross-cultural decision-making patterns of jury members. As jury members, they were told that they would be familiarized with the case by reading two documents about the trial. Before they received the trial documents, the participants were asked to complete two exercises. Participants were told that the purpose of these exercises was to clear their minds before the experiment began. To this end, half of the participants were asked to respond to the following statements: "Please, briefly describe the emotion that the thought of your own death arouses in you", and "Jot down, as specifically as you can, what you think will happen to you as you physically die". These two statements were aimed to prime participants with mortality salience. The other half of the participants were primed with the concept of a headache, as a control measure. This paradigm is widely used by

TERRORISM: JUSTIFICATION OF VIOLENCE

TMT experimenters (Hirschberger & Ein-Dor, 2006; Hirschberger, Pyszcynski, & Ein-Dor, 2009; McGregor et al., 1998; Pyszcynski et al., 2006). Once these exercises were completed, participants were told that the jury-decision-making study officially began.

In order to familiarize themselves with the court trial case, participants read a fictitious Canadian Broadcasting Corporation (CBC) news article. The news article described a trial taking place in Israel for a foiled attack in Gaza City that was carried out by two Jewish men. The article explained that the Israeli government was not involved, in order to ensure that the foiled attack was considered a terrorist act.

To familiarize themselves with the defendant, participants read a second document. Participants were given either one of two versions of the defense statement, whereby the defendant explains his motivations for conducting the bombing (the manipulation), or a control document describing the role and importance of jury members. One version of the defense statement described a threat to the positive aspect of the Jewish identity, while the other version described a threat to the distinctiveness of the Jewish identity. For example, the threat on the positivity of the Jewish Identity included statements such as: "Our actions in Gaza were carried out because this conflict has made Jews feel increasingly worse about our identity. We were once a proud people, but this conflict has undermined respect for our Jewish identity worldwide". The threat on the distinctiveness of the Jewish identity included statements such as: "Our actions in Gaza were carried out because the unique identity of the Israelis and the Jewish people as a nation is severely endangered, and we risk being assimilated. The enemy would like to eliminate everything about us that makes us Jews". The two defense statements differed only in their specific arguments, while the template was identical. The two defense statements and the control document were identical in length at 486 words.

Participants were subsequently asked to recommend an appropriate sentence on an 11-point scale (1 = *not harsh at all*, 11 = *very harsh*). Upon completion, participants had the opportunity to comment on the study, and were asked whether they believed the CBC News article was authentic. This was done in order to distinguish participants whose responses may have

been biased by their belief that the trial and the event described in the article were fictitious. In total, four of the participants doubted the authenticity of the article because they had never heard of this particular event. In order to account for the potential bias of these participants in their evaluations of a terrorist that was known to be fictional, they were withdrawn from the final statistical analysis. Finally, participants were debriefed, thanked, and compensated for their time with \$10.

Results

An analysis of the descriptive statistics shows a high reliability value for the *Collective Identification questionnaire* ($\alpha = .87$), with a mean identification of 5.26, and a standard deviation of .94. The measure of the recommended sentence harshness had a mean of 8.12, and a standard deviation of 1.65.

In order to test the effects of participants' level of identification with their group on their recommended sentence harshness, hierarchical regression analyses were applied to the data. The advantage of this statistical analysis lies in its focus on a more detailed spectrum of the level of group identification, instead of dividing participants into the two groups of 'high' and 'low' group identification by a median split. This allowed for a more qualified analysis of group identification.

Group Identity Threats on Distinctiveness and Positivity

A hierarchical regression analysis was conducted to investigate whether the SIT threats to group positivity and distinctiveness could predict the harshness of the recommended sentence. Identification scores were centered, and the two SIT threats were dummy coded in a way that compared the positivity and distinctiveness identity threats to the control condition. The first step of the regression analysis tested whether the participants' recommended sentence harshness could be predicted by the type of social identity threat and the level of participants' identification with the group. The regression equation produced by this first step did not predict participants' ratings for the harshness of the sentence for the terrorist, $F(3, 46) = 1.37, p = .27$.

Table 1

Hierarchical Multiple Regressions Predicting Recommended Sentence Harshness from Group Identification, Group Identity Threats, and Death Prime

Variables	Step 1				Step 2			
	R ²	B	SE B	β	R ²	B	SE B	β
Effects of group identity threats (SIT)	.08				.29*			
Identification		-.11	.26	-.06		-1.25	.44	-.71**
Positivity threat		.62	.57	-.18		.24	.53	.07
Distinctiveness threat		1.06	.59	-.30		.83	.54	.23
Positivity threat * Identification						1.18	.57	.41*
Distinctiveness threat * Identification						2.12	.60	.66**
Effects of death prime (TMT)	.06				.18*			
Identification		-.20	.27	-.11		.56	.41	.32
Death prime		-.75	.53	.22		-.73	.51	-.21
Death prime * Identification						-1.22	.52	-.55*

Note. * $p < .05$; ** $p < .01$.

In the second step of the regression analysis, two interaction terms were added to the predictors used in the first step. Both interaction terms were the product of the participants' level of identification and each type of social identity threat. Thus, the predictors in the second step included the level of identification, two dummy codes representing each social identity threat, one interaction term representing the interaction between level of identification and the threat on the positivity of the group, and a second interaction term representing the interaction between level of identification and the threat on the distinctiveness of the group. In this second step, the regression significantly predicted participants' recommended sentence harshness $F(5, 44) = 3.51, p < .01$. The significant predictors included the interaction term comprised of the level of identification and threat on positivity; the second interaction term comprising the level of identification and threat on distinctiveness (Table 1, Figure 1).

Analyses of simple slopes suggest that the level of identification influences the recommended harshness of the sentence within the condition of the identity threat to group distinctiveness and the control condition (no threat at all). Higher identification was associated with recommendations of increased sentence harshness for those who received the threats to group distinctiveness. Higher identification was also associated with significantly decreased sentence harshness for those who were not threatened at all (control condition). Figure 1 shows that those individuals who expressed a low identification with their group identity recommended very similar

sentence harshness levels across the three conditions, whereas those who had higher identification levels expressed more varied reactions to the identity group threats.

Mortality Salience Threats on the Cultural Worldview

A second hierarchical regression analysis was conducted to measure the effects of the TMT manipulation on the recommended sentence harshness. Identification scores were centered, and the TMT manipulation conditions were dummy coded for a

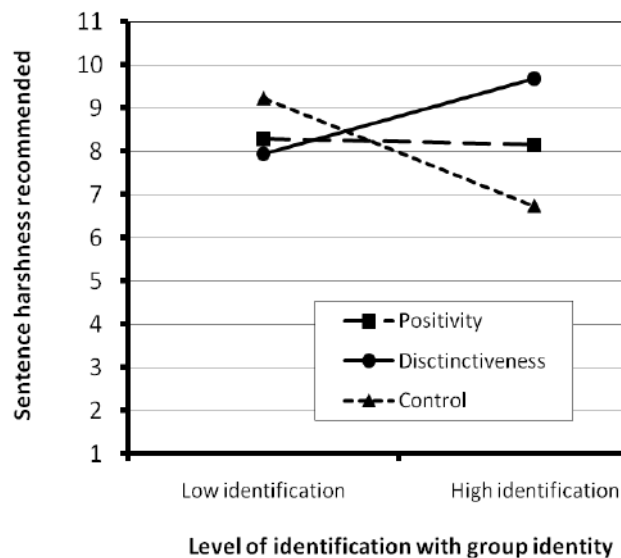


Figure 1. Ratings of recommended sentence harshness as a function of SIT threats on group identity and the level of group identification.

TERRORISM: JUSTIFICATION OF VIOLENCE

comparison between the mortality salience prime and the control condition. The first step of the regression analysis tested whether the mortality salience prime and the level of identification would predict the recommended sentence harshness. The resulting regression did not predict participants' recommended harshness of the sentence, $F(2, 40) = 1.29, p = .29$.

In the second step of the regression analysis, an interaction term was added to the variables used in the first step. The interaction term was the product of the participants' level of identification and the mortality salience prime. Therefore, the predictors in the second step were the level of identification, a dummy code representing the TMT conditions, and an interaction term between the level of identification and the mortality salience prime of the TMT manipulation. This second regression model marginally improved the ability to predict the recommended sentence harshness, $F(3, 39) = 2.76, p = .06$. This statistical amelioration was largely due to the additional interaction term between the level of identification and the mortality salience prime (Table 1, Figure 2).

The analysis of the simple slopes suggests a trend in which the level of identification predicts decreased harshness of the recommended sentence for those primed with death, but not of the recommended sentence harshness for those primed with a headache. Similar to the previous analysis of the effects of threats on group identity aspects of distinctiveness and

positivity, participants who expressed low identification recommended sentences of similar harshness level across the two conditions. By comparison those individuals who highly identified with their group expressed a more varied reaction to the TMT manipulation in the recommended sentence harshness.

Discussion

In the context of the SIT manipulation, the present findings indicate that among participants with high group identification, threats to the distinctiveness of group identity lead to increased harshness of recommended sentences for in-group terrorists, while threats to the positivity of group identity do not lead to significant differences in the recommended sentence harshness. Additionally, the absence of a threat (control condition) leads to reduced recommended sentence harshness by participants with high group identification. This suggests that when people are not informed of the reasoning behind the terrorist's acts, they seem to react with increased legitimization of the terrorist.

In the context of the TMT manipulation, participants with high identification that were primed with mortality salience (marginally significantly) recommended sentences of decreased harshness, compared to those primed with headaches. This trend suggests that reminders of the existential dilemma lead people to behave more defensively towards their group members. This defensiveness can extend to judging in-group terrorists to be more justified.

While the two sets of manipulations tested fundamentally different interpretations of the threat theoretically motivating terrorism, there is a significant commonality across the results of both sets of manipulations. With the exception of the outcomes of the SIT threat on the group positivity, the manipulations significantly (or marginally significantly) influenced the recommended sentence harshness from those participants who were highly identified with their group. This result suggests that high group identification plays an important role in motivating individuals to react strongly (positively or negatively) to terrorism carried out by members of one's own group.

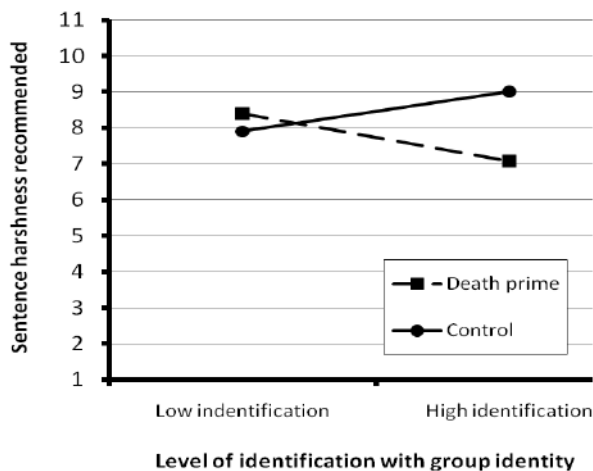


Figure 2. Recommended sentence harshness as a function of the TMT threat and the level of group identification.

The Power of Group Identification

The results of participants with high identification were the focus of the analysis because high identification was the influential factor that led to significant (or marginally significant) reactions to the terrorist as measured through the recommended sentence harshness.

Implications of the SIT Manipulations

The SIT manipulations threatening the distinctive or positive aspects of the group identity did not yield results that confirmed our hypothesis. While the threat on the positivity of group identity did not lead to significantly reduced harshness of the recommended sentence, the threat on the group's distinctiveness led to recommended sentences of significantly increased harshness. Moreover, the control manipulation that required participants to read a document about the role and importance of jury members led to a significantly reduced harshness of the recommended sentence.

If a recommended sentence of a relatively low harshness level is to be interpreted as increased justification for terrorism, then these results suggest that simply identifying with the terrorist's group identity could lead to increased legitimization of the terrorist. Accordingly, it is possible that the explicit reasons given in the defense statement for the terrorist's act would inspire reduced sympathy by those who identify highly with the group identity (as with the threat on group distinctiveness). This may be the case because participants may not have agreed that the threat described by the terrorist actually exists, and thus they were interpreted as illegitimate reasons. Even if participants did believe that these threats exist, it may also be the case that they did not agree that these reasons constitute sufficient justification for the attempted terrorist act. Using illegitimate reasons to justify a bold terrorist act on behalf of the group is likely to inspire a strong negative reaction. Such a negative reaction is even more likely for highly identified individuals, who are invested in their group's identity. Thus, if the participants did not agree upon the existence and legitimacy of the threat described by the terrorist, they would have likely interpreted the terrorist as doing a grave disservice to their group's identity. This alternative explanation perhaps accounts for the increased harshness of the sentences recommended by

those participants who experienced the threat on the distinctiveness of their group identity.

In the SIT manipulation, the contrast between the results of the identity threats (on distinctiveness and positivity) and the effects of the control condition is revealing. In comparison to the identity threat conditions, the results suggest that there is certainly some mechanism that influenced participants in the control condition to recommend relatively less harsh sentences. Accordingly, this suggests that those who identify highly with their group do not require the reasons for a terrorist's act in order to legitimize their own group member's behavior. In fact, this occurred despite having been reminded of the jury's important duty to be just. Instead, in the absence of the terrorist's reasoning, highly identified individuals perhaps subconsciously invent legitimate reasons in order to justify the behavior of their own group members. If the terrorist attempts to legitimize his act by describing threats on the group identity, it is likely that this forces fellow group members to consider the terrorist's reasoning as an additional parameter in the judgment. In this case, if fellow group members did not find the specific threats identified by the terrorist as legitimate, this would lead to reduced justification of the terrorist. However, in the absence of the terrorist's appeal to threats on group identity, it is possible that fellow group members 'fill-in the blanks' in order to legitimize their in-group member.

This phenomenon has extensive implications for the power of group identification as an influential factor in decision making situations. In the case of terrorism, this phenomenon would help to explain how individuals who are educated professionals from the privileged middle and upper-middle classes could develop considerably skewed judgment because of their high group identification.

Implications of the TMT Manipulations

The results of the TMT manipulation supported the initial hypothesis: participants who expressed high identification with their group showed a trend of recommending less harsh sentences after having been exposed to a mortality salience prime, as compared to those primed with the concept of a headache (control condition). This suggests that for individuals highly identified with their group, the mortality salience prime marginally increases justification of a terrorist who is a

TERRORISM: JUSTIFICATION OF VIOLENCE

member of one's group. Consistent with TMT, these results also suggest that a threat to one's worldview, through a reminder of the existential dilemma, leads to increased legitimization of terrorism on behalf of the group identity in an effort to defend the worldview. Therefore, in connecting these results to the 'single narrative' of terrorism, the threat on 'Islam' as the worldview of Jihadi terrorists may contribute to the justification of terrorism.

The implications of the TMT manipulation results further emphasize the alternative explanation for the SIT manipulation results. In the SIT manipulation, highly identified participants responded with increased legitimization for terrorism only when they could rely solely on 'filling-in-the-blanks' as per the terrorist's reasons for engaging in terrorism. The experimental design had participants experience both manipulations, which allowed for the comparison of the effects of the two manipulations. Those highly identified participants who were primed with mortality salience recommended marginally lower sentence harshness *despite* the reasons (or lack of reasons) that the terrorist provided for his acts in the SIT manipulation. In other words, the effects of the mortality salience prime were powerful enough to override the participants' considerations of the reasons given for the terrorist plot. Therefore, even if the participants did not consider the threats on the group identity as legitimate, their ingrained need to defend their worldview overpowered this conscious disagreement with the terrorist. This implication further emphasizes the power of high group identification because it confirms that the terrorist's specific reasons are trivial in comparison to the fact of a shared identity with the terrorist. By extension, this reaffirms that individuals who highly identify with their group may be prone to radical ideologies despite their status or class.

Limitations

The limitations of the current study include a small sample size. Previous studies involved far larger samples, and as a result, were able to produce more pronounced reliability of their results. Since the sample included mainly McGill University students, increased diversity of the participants in terms of age, educational background and social status would also benefit the reliability of the results. Furthermore, increased diversity in the level of group identification would also help to confirm the current findings.

A major limitation lies in the specificity of the participants' identity group. One of the aims of the study was to disintegrate the association of terrorism with the Islamic identity, and to demonstrate that although the 'single narrative' originates from Islamic jihadi terrorism, it is not exclusive to this group. The study was essentially testing the underlying concept of group members' reactions to general threats on group identity, which lead to the legitimization of terrorism. Accordingly, no mention was made about unique aspects that shaped the participants' Jewish identity, such as Judaism or specific historical events (such as the Holocaust and the historical experiences of the Diaspora). Instead, the threats to group identity were kept to a general level that could be applied to different group identities. Nevertheless, despite the generality of the threat to group identity, it is important to acknowledge that participants' unique cultural context may encourage a specific approach that is distinct from other groups. For this reason, using populations of different identities would be a necessary step to ensure more valid results in follow-up studies. Furthermore, future studies should also examine the effects of the proximity of participants to the inter-group conflict. For example, participants who were native to Israel may have evaluated the in-group terrorist in a significantly different manner than those participants who never lived in close proximity to the site of conflict.

A further limitation may be found in the article that participants were instructed to read. Data was analyzed only from participants who reported not having suspicions about the authenticity of the article. This was done in order to avoid biases from participants who would potentially behave in an altered manner in response to a perceived insight into the purpose of the study. Moreover, these participants' identification with a character that was known to be fictional may be qualitatively different from the identification of those participants who believed the terrorist was real. This qualitatively different identification may lead to a biased evaluation of the terrorist. While it is a necessary precaution to eliminate these participants' data from the statistical analysis, it may in fact exclude the very participants who would express higher justification for terrorists that were members of their own group. The suspicious participants may have approached the document with a pre-existing bias towards their in-group (mainly that Jews would not attempt to commit such an act of terrorism). The denial

that in-group members would carry out such a terrorist act increases the probability that in a case where in-group members do in fact engage in terrorism, their actions would be legitimized simply because of their group membership. In order to eliminate this limitation, it is imperative that the news article be constructed to seem more authentic in follow-up studies.

A final significant limitation lies in the difficulty of translating the legitimization of terrorism to the motivation required to actually engage in terrorist activity. Although viewing a cause as legitimate is a necessary first step to adopting an ideology that would support terrorism, there is no guarantee that this would develop into motivation to engage in terrorism. There are obviously other contextual factors that contribute towards developing this motivation. One of these is the close relationships developed between terrorists and their ideological leaders (Sageman, 2008). The way participants were acquainted with the terrorist in the study (through reading defense statements) is a grave oversimplification of this pivotal relationship. Nevertheless, while the current study is hardly representative of the complex radicalization process, the ease with which the study's procedures led highly identified participants to take the first steps towards legitimization of terrorism is certainly revealing.

Implications and Future Research

It is crucial to generalize the implications of the current results to the appropriate extent. The current study investigated specific conditions that lead to increased legitimization of terrorism, and the results cannot be interpreted to be representative of the phenomenon of radicalization as a whole. Terrorism evolves through very intricately interwoven communities, whose members have very complex life experiences and perceptions of history and contemporary situations (Sageman, 2008). The elaborate circumstances that lead individuals towards radicalization cannot be specified through the limited and controlled conditions examined in this study. Nonetheless, the current investigation can shed light on the conditions that lead individuals towards increased justification of others' terrorist activities on behalf of their group identity, which is certainly an important initial step in the process of radicalization. Future research may explore how individuals in groups respond to such conditions, and whether justification of

terrorism increases with the effect of the diffusion of responsibility within a group. The effect of 'de-individuation' has been shown to lead individuals to make riskier decisions within group settings, since acting as a group member allows individuals to be released from full responsibility (Taylor & Moghaddam, 1994). This aspect is vital for future research because it reflects the process of radicalization more authentically as a collective process. Future investigations should also study different social identities in order to demonstrate that the effects are the result of group phenomena, and are not specific to any singular social identity. In fact, investigation with arbitrarily assigned fictitious groups may also demonstrate similar effects, and prove more powerfully that the initial steps of radicalization are independent of any particular characteristic associated with specific real-world groups.

The current experiment is innovative in combining two different theories in an effort to increase the representation of real-world conditions; mortality salience and group identity symbols are very common in the media and propaganda, especially when it comes to terrorism. Terrorism-related news frequently show chilling images of angry rioters carrying signs that represent, and are saturated with, identity symbols such as flags. Also, associated pictures and reports of deaths are common in such news. While the conditions in this experiment portray mortality salience and aspects of social identity (positivity and distinctiveness) in a very specific and limited way, the relevant underlying concepts were present. If such threats justify terrorist activity in the minds of individuals who are only particularly different in their level of identification with their group, then the roots of terrorism can be clarified considerably. This may have implications for the type of material that should be allowed to be presented in the media. Furthermore, perhaps the most significant contribution of this study is the reaffirmation that terrorism should be viewed as a normative collective psychological phenomenon that can occur in response to specific social circumstances and perceived threats. Such psychological research can contribute towards the refutation of uninformed accusations of terrorists as ignorant, mentally ill, and evil people. Instead, this reorientation of focus can build a scientific understanding of terrorism that would contribute to more effective solutions to this pressing issue.

References

- Becker, E. (1973). *The denial of death*. New York: Free Press.
- Becker, E. (1975). *Escape from evil*. New York: Free Press.
- Grieve, P., & Hogg, M. A. (1999). Subjective uncertainty and intergroup discrimination in the minimal group situation. *Personality and Social Psychology Bulletin*, 8, 926–940. doi: 10.1177/01461672992511002
- Hirschberger, G., & Ein-Dor, T. (2006). Defenders of a lost cause: Terror management and violent resistance to the disengagement plan. *Personality and Social Psychology Bulletin*, 6, 761–769. doi: 10.1177/0146167206286628
- Hirschberger, G., Pyszczynski, T., & Ein-Dor, T. (2009). Vulnerability and vigilance: Threat awareness and perceived adversary intent moderate the impact of mortality salience on intergroup violence. *Personality and Social Psychology Bulletin*, 5, 597–607. doi: 10.1177/0146167208331093
- Iyengar, S., & Lepper, M. (1999). Rethinking the value of choice: A cultural perspective on intrinsic motivation. *Journal of Personality and Social Psychology*, 3, 349–366. doi: 10.1037/0022-3514.76.3.349
- McGregor, H., Lieberman, J. D., Greenberg, J., Solomon, S., Arndt, J., Simon, L., & Pyszczynski, T. (1998). Terror management and aggression: Evidence that mortality salience motivates aggression against worldview-threatening others. *Journal of Personality and Social Psychology*, 74, 590–605. doi: 10.1037/0022-3514.74.3.590
- Post, M. J. (2007). *The mind of the terrorist: The psychology of terrorism from the IRA to al-Qaeda*. New York: Palgrave Macmillan.
- Pyszczynski, T., Abdollahi, A., Solomon, S., Greenberg, J., Cohen, F., & Weise, D. (2006). Mortality salience, martyrdom, and military might: The great satan versus the axis of evil. *Personality and Social Psychology Bulletin*, 32, 525–537. doi: 10.1177/0146167205282157
- Royal Canadian Mounted Police. (2009). *Radicalization: A guide for the perplexed*. Retrieved from <http://www.rcmp-grc.gc.ca/pubs/nsce-ecrsn/radical-eng.htm>
- Sageman, M. (2008). *Leaderless jihad: Terror networks in the twenty-first century*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.
- See, Y. H., & Petty, R. E. (2006). Effects of mortality salience on evaluation of ingroup and outgroup sources: The impact of pro- versus counterattitudinal positions. *Personality and Social Psychology Bulletin*, 32, 405–416. doi: 10.1177/0146167205282737
- Tajfel, H. (1970). Experiments in intergroup discrimination. *Scientific American*, 223, 96–102.
- Tajfel, H., & Turner, J. C. (1979). An integrative theory of intergroup conflict. In W. G. Austin & S. Worchel (Eds.), *The social psychology of intergroup relations* (pp. 33–47). Monterey, CA: Brooks/Cole.
- Taylor, D. M., & Moghaddam, F. (1994). *Theories of intergroup relations: International social psychological perspectives*. Westport, CT: Praeger.
- World shock over U.S. attacks. (2001, September 11). *CNN.com*. Retrieved from <http://archives.cnn.com/2001/WORLD/europe/09/11/trade.centre.reaction/index.html>

Received August 12, 2010

Revision received November 8, 2010

Accepted January 13, 2011 ■

L'engagement affectif organisationnel : un modérateur dans la relation unissant les normes groupales perçues et les comportements anti-organisationnels au travail?

MATHIEU FORGET & AUDREY-ANNE LALANDE
Université de Montréal

Cette étude vise à vérifier les effets de l'engagement affectif envers son organisation (engagement affectif organisationnel) dans la relation unissant les normes groupales perçues et les comportements anti-organisationnels au travail (CAOT). L'engagement affectif organisationnel est généralement défini comme étant l'attachement émotionnel, l'identification et l'investissement en milieu de travail. La présente étude postule que l'engagement affectif organisationnel agit comme modérateur dans la relation entre les normes groupales perçues et les CAOT. Les données ont été recueillies auprès d'un échantillon de 219 employés dans différents milieux. Les résultats démontrent que l'analyse de modération catégorielle est significative de sorte que l'intensité de l'engagement affectif organisationnel influence la relation entre les normes groupales perçues et les CAOT. Lorsque l'engagement affectif organisationnel est fort, la valeur prédictive des normes groupales perçues sur les CAOT diminue. Au contraire, lorsque l'engagement affectif organisationnel est faible, la valeur prédictive des normes groupales perçues sur les CAOT augmente.

Mots-clés : normes groupales perçues, engagement affectif organisationnel, comportements anti-organisationnels au travail, organisation, déviance

This study aims to find the effects of organizational affective commitment (OAC) on the relationship between perceived group norms and counterproductive work behaviors (CWB). Organizational affective commitment is usually defined as an emotional attachment coupled with identification to the organization and personal investment in the workplace. This examination suggests that organizational affective commitment acts as a moderator of the relationship between perceived group norms and CWB. The research sample is composed of 219 employees from different workplaces. Results show that the regression analysis for categorical moderators was significant such that the intensity of OAC influences the relationship between perceived group norms and CWB. Indeed, when organizational affective commitment is strong, the predictive value of perceived group norms on CWB weakens. On the contrary, when organizational affective commitment is weak, the predictive value of perceived group norms on CWB increases.

Keywords: perceived group norms, organizational affective commitment, counterproductive work behavior, organization, deviance

Les comportements anti-organisationnels au travail (CAOT), tels que l'absentéisme, le vol et le

vandalisme, ont une prévalence de l'ordre de 33 % à 75 % dans la population (Harper, 1990). De plus, selon Rioux, Roberge, Brunet, Savoie et Courcy (2005), sur une période de 6 mois, près de 90 % des employés commettraient au moins un des comportements précédemment énoncés. Les CAOT les plus graves reçoivent généralement un traitement médiatique de plus grande envergure, ce qui les exacerbe d'autant plus auprès de la population en général (Leblanc et al., 2004; Neuman & Baron, 1998). Les CAOT peuvent être définis comme étant « tout comportement d'un membre de l'organisation qui dévie des normes socialement admises, et ce faisant, porte atteinte à

Nous tenons à remercier le professeur de psychologie Jean-Sébastien Boudrias de l'Université de Montréal ainsi que le doctorant en psychologie de l'Université de Montréal Guillaume Duguay. Aussi, nous remercions la professeure de psychologie Roxane de la Sablonnière de l'Université de Montréal et l'équipe d'évaluateurs du JIRIRI pour leur rétroaction. Toute correspondance concernant cet article doit être adressée à Mathieu Forget (courriel : mathieu.forget@umontreal.ca).

l'organisation ou à l'un de ses membres » (Simard et al., 2004, p.75). Il est aussi nécessaire de compléter la définition des CAOT en ajoutant que ce sont des comportements allant contre les normes de l'organisation en causant potentiellement des dommages à cette dernière (Robinson & Bennett 1995). Pour les entreprises et la société, les CAOT représentent des coûts considérables en frais reliés aux poursuites judiciaires de même que pour l'embauche et la formation de nouveau personnel afin de remplacer les contrevenants congédiés (Labig, 1995). D'autres auteurs soulignent aussi les coûts liés à la santé et à la sécurité au travail notamment dans les cas de sabotage de machinerie pouvant blesser le prochain utilisateur (Gutek & Koss, 1993). En outre, la violence de certains CAOT mine les relations de travail et affecte négativement le climat organisationnel en plus d'augmenter le stress des travailleurs et l'absentéisme (Chappell & Di Martino, 2000). Sachant que les CAOT sont, somme toute, assez répandus et qu'ils génèrent autant de coûts, il est essentiel de se pencher sur le problème.

En ce sens, des études ont observé un lien positif entre les normes groupales perçues et l'émission de CAOT. Parallèlement, un lien négatif a aussi été noté entre l'engagement affectif organisationnel et l'émission de CAOT. D'ailleurs, l'engagement affectif est le type d'engagement organisationnel le plus probable d'influencer les CAOT (Tepper, Henle, Lambert, Giacalone, & Duffy, 2008). Cependant, aucune étude n'a considéré l'interaction entre la variable des normes groupales perçues et celle de l'engagement affectif organisationnel afin d'en mesurer l'impact sur les CAOT. Pourtant, ne serait-il pas envisageable que l'intensité de l'engagement affectif organisationnel chez un individu puisse inhiber ou, à l'inverse, favoriser le lien entre les normes groupales et les CAOT?

Aussi, plusieurs recherches effectuées jusqu'à maintenant ont seulement ciblé quelques CAOT tels l'absentéisme, le vol ou le sabotage. De surcroît, les études précédentes ont, pour la plupart, examiné les CAOT du point de vue de la victime et non de celui commettant ces comportements (Leblanc et al., 2004). Ceci représente une lacune puisque seulement un angle des CAOT est abordé et cet angle ne renseigne pas sur les motivations que peuvent avoir les individus émettant les CAOT.

L'étude actuelle se démarque des autres en offrant, d'une part, l'opportunité d'étudier les variables de l'engagement affectif, des normes groupales perçues et des CAOT en interactions et non de façon indépendante. D'autre part, cette recherche propose d'examiner un large éventail de CAOT et ce, sous le point de vue de l'auteur de ces comportements. Finalement, l'examen actuel innove en réalisant une analyse de modération afin de mesurer le possible effet tampon de l'engagement affectif organisationnel entre les normes groupales perçues et les CAOT.

Lien entre les normes groupales perçues et les CAOT

Les normes peuvent être définies comme les règles de conduite ou les critères de comportements acceptables au sein d'un groupe et adoptés par tous ses membres (Robbins & Judge, 2007). Ces auteurs précisent que ce sont globalement des critères explicites ou implicites d'attitudes et de comportements fixés et partagés par les membres d'un même groupe. En réalité, dans chaque entreprise, des systèmes de régulation implicites et explicites sont mis en place par la direction et par les employés. Par exemple, l'organisation peut décider de certaines normes et les appliquer de façon explicite en établissant des sanctions connues de tous dans le cas où la règle n'est pas respectée. Par ailleurs, les employés de l'entreprise peuvent eux aussi avoir un système normatif. Ces normes peuvent être soit formelles, ce qui implique qu'elles seront régulées par des lois ou des ententes claires, ou informelles, c'est-à-dire sous-entendues et attendues de la part du groupe. Pour la présente étude, c'est la perception de l'individu quant aux normes groupales véhiculées par son groupe de travail qui sera abordée. Selon Bentein, Stinglhamber et Vandenberghe (2002), les normes groupales peuvent grandement orienter le comportement d'un individu dans son milieu professionnel. Tepper et al. (2008), de leur côté, ont noté que la quantité de CAOT émis par les collègues est liée au nombre de CAOT produits par les membres ayant pu être témoins de leurs agissements. Les mêmes auteurs ont d'ailleurs observé que les normes groupales perçues sont corrélées positivement à l'émission de CAOT. Ainsi, plus un groupe favorise l'émission de CAOT, plus ses membres risquent d'en émettre.

Ces observations peuvent en partie être expliquées par le modèle de Lewin (1943). Ce modèle expose la relation entre employés, groupe d'employés et groupe de direction et leur proximité en fait de fréquences d'interactions. Selon Lewin (1943), les groupes le plus près de l'employé sont les plus susceptibles d'avoir davantage d'influence sur ce dernier à bien des égards. Aussi, le groupe détenant la plus grande influence sur l'individu possède fort probablement le pouvoir de tempérer et de moduler l'influence des instances plus éloignées, c'est-à-dire la direction de l'entreprise. Par exemple, un individu près de ses pairs et affectivement éloigné des plus hautes sphères de direction aura une plus grande probabilité d'intégrer les normes de ses collègues et risque d'avoir peu de considération pour les normes de l'entreprise. Par ailleurs, une des raisons qui mène à l'intégration durable des normes du groupe proximal est que les interactions sont plus fréquentes avec les pairs dudit groupe et qu'elles se font sur une base régulière (Lewin, 1943). Ainsi, en supposant que les normes groupales encouragent des CAOT, il apparaît logique de présumer que l'employé qui les intègre commet plus facilement des CAOT.

Lien entre l'engagement affectif organisationnel et les CAOT

Après avoir examiné la relation existant entre les normes groupales et les CAOT, il convient de s'attarder à l'engagement affectif organisationnel afin de voir de quelle façon il pourrait venir moduler cette relation. L'engagement affectif organisationnel est défini comme étant le désir de rester avec l'organisation, le tout basé sur une certaine identification et une implication envers cette dernière (Allen & Meyer, 1996). En fait, l'identification à l'organisation est une composante fondamentale de l'engagement affectif organisationnel et semble être déterminante en ce qui a trait à l'émission ou non de CAOT (Meyer & Allen, 1997). De façon générale, un fort engagement affectif diminue la fréquence d'émission de CAOT dans l'entreprise, autant envers l'organisation qu'envers les individus (Tepper et al., 2008). À ce sujet, Liao, Joshi, et Chuang (2004) de même que Tepper et al. (2008) ont observé que l'engagement affectif envers l'organisation est corrélé négativement avec l'émission de CAOT. Tepper et al. (2008) expliquent également qu'un employé fortement engagé tend à agir pour les meilleurs intérêts de l'organisation et évite les CAOT. Inversement, un

individu faiblement engagé s'identifie moins à son organisation et a plus tendance à émettre des actes déviants; Tepper et al. (2008) soulignent que ce sont ces individus que l'on devrait le plus motiver à devenir engagés.

Ces résultats sont cohérents avec le modèle théorique de Hunt et Morgan (1994) qui suggère que le fait d'être dévoué envers son organisation serait un bon protecteur contre l'émission de CAOT. Le modèle examine en fait les comportements pro-organisationnels ou, en d'autres mots, les comportements favorisant le bien-être de l'organisation. Ce type de comportements serait, selon eux, un bon protecteur contre l'émission de CAOT. Hunt et Morgan (1994) ajoutent que plus un employé adopte des comportements pro-organisationnels, plus il risque d'être affectivement engagé envers son organisation. Donc, à la lumière de ce modèle, il est possible de supposer que l'émission de comportements bénéfiques à l'organisation devrait être encouragée puisque la résultante est un engagement affectif organisationnel fort et que cela tend à minimiser la fréquence de CAOT émis par un employé.

Rôle modérateur possible de l'engagement affectif organisationnel

En sachant qu'un engagement affectif organisationnel élevé agit comme facteur de protection quant à l'adoption de certains CAOT (Tepper et al., 2008), la supposition qu'il protège aussi de l'influence négative des pairs n'est pas à exclure. Dans un milieu où les collègues adoptent des normes déviantes pour l'organisation, tout employé n'est pas obligé de s'y conformer et d'être ainsi prédisposé à émettre des CAOT (Tepper et al., 2008). Il est donc envisageable que l'engagement affectif puisse diriger les comportements de chacun minimisant ainsi l'impact négatif que pourrait avoir un groupe de collègues déviants (Bentein et al., 2002). Par le fait même, un individu possédant un fort engagement affectif organisationnel pourrait être susceptible de résister aux pressions de son groupe de travail alors qu'au contraire, un individu possédant un faible engagement affectif organisationnel serait susceptible d'intégrer les pratiques de ses pairs. Suivant ces idées, la formulation d'une hypothèse soutenant le rôle modérateur de l'engagement affectif organisationnel a été effectuée.

Tel qu'illustré à la figure 1, il est attendu que l'engagement affectif organisationnel agit comme modérateur dans la relation entre les normes groupales perçues et les CAOT. Plus spécifiquement, si l'engagement affectif organisationnel est fort, la valeur prédictive des normes groupales perçues sur les CAOT diminue. Au contraire, lorsque l'engagement affectif organisationnel est faible, la valeur prédictive des normes groupales perçues sur les CAOT augmente. En d'autres mots, les normes groupales perçues seront corrélées positivement avec les CAOT lorsque l'engagement affectif est faible alors qu'au contraire, aucune corrélation significative n'est attendue entre ces deux mêmes variables si l'engagement affectif est fort. La force de l'engagement affectif influencera donc le pouvoir prédictif des normes groupales perçues sur l'émission de CAOT chez les employés.

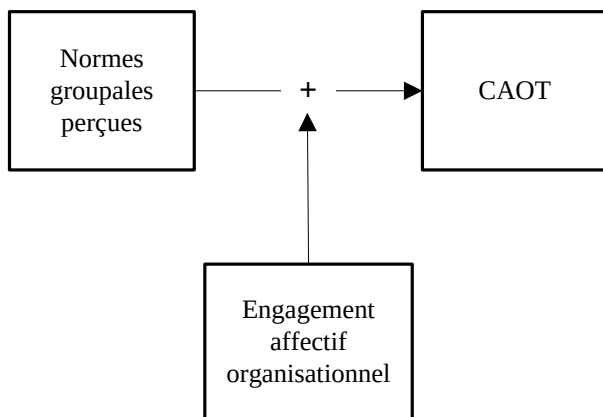


Figure 1. Effet modérateur de l'engagement affectif organisationnel unissant les normes groupales perçues aux CAOT.

Méthode

Participants

L'étude a été réalisée sur une population âgée de 18 ans et plus occupant un emploi depuis au moins un mois à raison de 30 à 49 heures par semaine. La taille de l'échantillon était de 219 participants, soit 78 hommes (35,62 %) et 141 femmes (64,38 %). Les participants étaient âgés en moyenne de 33,60 années ($\bar{E}-T=12,20$). Le nombre d'années d'ancienneté moyen au sein de l'organisation actuelle était de 6,59 années ($\bar{E}-T=7,78$). À noter ici qu'il était favorable pour

l'étude d'avoir une population hétérogène quant au nombre d'années d'ancienneté au travail car cela offrait non seulement plus de chances d'observer différents niveaux d'engagement affectif, mais également de posséder un échantillon plus représentatif de la population travaillant à l'intérieur des organisations. La collecte de données a été effectuée selon la technique de l'échantillon dit « de convenance », c'est-à-dire en fonction des contacts des chercheurs. Le groupe de recherche comprenait une vingtaine de personnes distribuant le questionnaire à un maximum de contacts possible. Ces contacts pouvaient eux-mêmes les distribuer à leur entourage. Quatre participants ont rempli le questionnaire en anglais. Ils ont toutefois été retirés de l'étude puisqu'ils ne constituaient pas une proportion assez grande dans l'échantillon pour comparer leurs résultats avec les répondants du questionnaire en français. De plus, il a été jugé que les questionnaires en deux langues différentes n'évaluaient peut-être pas de façon équivalente les variables.

Procédure

Les participants devaient répondre à un questionnaire de 197 items prenant en moyenne 30 minutes à compléter. Un même questionnaire a été utilisé par plusieurs groupes de recherche étudiant différents sujets; l'examen actuel n'a donc ciblé que les 74 items mesurant les CAOT, les normes groupales perçues et l'engagement affectif organisationnel. Le questionnaire était disponible tant en français qu'en anglais, de même qu'en version électronique ou papier-crayon. La collecte de données s'est déroulée sur quatre semaines. La passation ne s'est faite qu'en un seul temps. La participation était sur une base totalement volontaire et anonyme. Les individus sondés ont d'ailleurs été avisés de ces modalités dans le formulaire de consentement disponible sur les deux types de questionnaires (en ligne et papier-crayon). Les participants ont également été avertis que les résultats ne seraient disponibles qu'à l'équipe de recherche et ne seraient utilisés qu'aux fins de l'étude. Ces renseignements ont été divulgués afin de maximiser l'honnêteté des réponses des participants. Dans le formulaire de consentement, les participants ont été informés que l'étude portait sur leur perception de leur environnement de travail ainsi que leurs divers

comportements au travail. Les répondants n'ont été, à aucun moment, informés de l'hypothèse de recherche.

Les résultats des questionnaires en ligne ont été comptabilisés directement dans un logiciel d'analyses statistiques (Statistical Package for Social Sciences) permettant ainsi un anonymat pour les répondants. Pour les questionnaires papier-crayon, les résultats ont été entrés à la main dans le même logiciel d'analyses statistiques mentionné précédemment pour être soumis aux différentes analyses.

Questionnaire

Normes groupales perçues. Pour mesurer la perception des normes des collègues, une adaptation de l'échelle de Gruys et Sackett (2003) a été utilisée. Cette échelle mesure la perception du répondant quant aux normes véhiculées par la majorité des collègues envers les CAOT. L'adaptation de l'échelle de Gruys et Sackett (2003) a été préférée à l'échelle de Bennett et Robinson (2000) puisqu'elle évalue la perception des travailleurs sur un plus grand nombre de normes groupales perçues. Également, l'adaptation de Gruys et Sackett détient un alpha plus élevé ($\alpha = .97$) que celui de l'échelle de Bennett et Robinson (2000; $\alpha = .92$). Cette section du questionnaire comprend 34 items; les énoncés présentent des CAOT et le participant doit évaluer si ses collègues sont favorables à la possibilité qu'il émette ce type de comportements. Les items suivants sont des exemples de ceux se retrouvant dans cette échelle : « Détruire ou falsifier des dossiers ou documents de la compagnie » (sabotage), « Perdre du temps au travail » (flânerie) et « Faire des heures supplémentaires inutilement » (présentisme). L'échelle de réponse comprend sept points (1 = *ils m'interdisent ouvertement d'agir ainsi* à 7 = *ils m'encouragent ouvertement à agir ainsi*). De cette façon, plus le score obtenu à cette échelle est élevé, plus l'individu perçoit les normes de ses collègues comme étant favorables à l'émission de CAOT.

Engagement affectif organisationnel. La mesure de l'engagement affectif organisationnel provient d'une adaptation de l'échelle élaborée par Meyer et Allen (1991). L'instrument mesure la perception et les attitudes du participant envers son organisation dans son travail actuel. La consistance interne de cette adaptation de l'échelle s'élève à .86. Les items suivants font partie de cette section mesurant l'engagement

affectif organisationnel : « J'éprouve vraiment un sentiment d'appartenance à mon organisation », « Mon organisation représente beaucoup pour moi » et « Je suis fier d'appartenir à cette organisation ». L'échelle comprend six items et les choix de réponse se composent de cinq points (1 = *fortement en désaccord* à 5 = *fortement en accord*). Donc, plus un participant a un résultat élevé à cette échelle, plus il démontre un fort engagement affectif envers son organisation.

CAOT. Afin de mesurer les CAOT, une adaptation de l'échelle de Gruys et Sackett (2003) a été utilisée. Les mêmes items mesurant les normes groupales perçues sont présentés, mais l'échelle de réponse est différente. Ainsi, au lieu de répondre selon la perception des normes véhiculées par les collègues, le participant doit identifier la fréquence à laquelle il émet le CAOT présenté. L'échelle de Bennett et Robinson (2000) a été utilisée dans plusieurs recherches antérieures pour mesurer les CAOT. Toutefois, comme le mentionnent Gruys et Sackett (2003), cet outil de mesure n'évalue pas un éventail assez large de CAOT. En fait, l'échelle de Bennett et Robinson (2000) comporte 19 items et évalue en surface les CAOT. L'adaptation de l'échelle de Gruys et Sackett (2003) a donc été préférée dans l'étude actuelle puisqu'elle évalue plus en profondeur les CAOT en explorant différentes facettes de ceux-ci. Par exemple, plusieurs items concernent le vol, à savoir s'il s'agit d'un vol d'argent, de fourniture de bureau ou encore d'une mauvaise utilisation du compte de dépense de la compagnie. L'adaptation de l'échelle de Gruys et Sackett (2003) comprend 34 items portant sur différents CAOT (p. ex., absentéisme, vol et sabotage). La consistance interne de cette adaptation de l'échelle est .77, comparativement à .92 pour l'échelle originale de Gruys et Sackett (2003). Un échantillon des items mesurant les CAOT comprend « Prendre de l'argent ou des biens appartenant à la compagnie » (vol), « Prendre un long dîner ou une longue pause café sans approbation » (flânerie) et « S'absenter du travail sans raison légitime » (absentéisme). L'échelle de réponse s'étend sur cinq points (1 = *jamais* à 5 = *plus d'une fois par semaine*). Autrement dit, plus un individu obtient un score élevé à cette échelle, plus il avoue émettre fréquemment des CAOT.

Résultats

Analyses préliminaires

Les analyses descriptives pour chacune des trois variables à l'étude sont les suivantes : $M = 1.39$, $\acute{E}-T = 0.33$ pour les CAOT, $M = 2.63$, $\acute{E}-T = 0.80$ pour les normes groupales perçues et $M = 3.54$, $\acute{E}-T = 0.80$ pour l'engagement affectif organisationnel. Pour ce qui est des intercorrélations, les CAOT sont corrélés à $r = .22$, $p < .01$ avec les normes groupales perçues et à $r = -.02$, $p > .05$ avec l'engagement affectif organisationnel. Les normes groupales perçues et l'engagement affectif organisationnel sont corrélés à $r = -.03$, $p > .05$. En ce qui concerne les coefficients d'aplatissement pour les trois variables, soit l'engagement affectif organisationnel, les normes groupales perçues et les CAOT, ils sont respectivement de -0.34 , 0.30 et 2.83 . Ils sont donc à l'intérieur des limites acceptables de -3 à $+3$ établies par Tabachnick et Fidell (2000). Les coefficients d'asymétrie sont respectivement de -0.26 , -0.06 et de 1.39 pour l'engagement affectif organisationnel, les normes groupales perçues et les CAOT. Les CAOT se distribuent sous la forme d'une asymétrie positive alors que les deux autres variables se distribuent de façon relativement normale.

Pour évaluer l'engagement affectif organisationnel, l'échantillon a été divisé en deux groupes à partir de la médiane ($M = 3.50$); un segment pour les individus ayant démontré un fort engagement et un autre segment pour les individus ayant démontré un faible engagement. Plus précisément, le premier groupe (groupe 1) a été sélectionné à l'intérieur d'un intervalle débutant au minimum de la distribution et se terminant

à la médiane. Ensuite, le deuxième groupe (groupe 2) a été sélectionné à l'intérieur d'un intervalle débutant à la médiane et se terminant au maximum de la distribution. Le groupe 1 était constitué de 38 hommes et de 70 femmes (pour un total de 108 participants) âgés en moyenne de 34,02 ans. Le groupe 2 était quant à lui formé de 40 hommes et 71 femmes (pour un total de 111 individus) âgés de 33,22 ans en moyenne. Les résultats statistiques obtenus à la suite du test T et du test de Chi-carré démontrent que les groupes 1 et 2 ne possèdent pas de différences significatives relativement à l'âge et au sexe. D'abord, en ce qui a trait à l'âge des participants, les résultats sont : $t(211) = 0.48$, $p = .63$. Ensuite en ce qui concerne le sexe des participants, les résultats du test de Chi-carré sont les suivants: $\chi^2(1, N = 219) = 0.02$, $p = .90$. De leur côté, les moyennes de même que les écarts-type des normes groupales perçues et des CAOT pour chacun des deux groupes d'engagement affectif organisationnel sont les suivants : pour le groupe 1, $M = 1.41$, $\acute{E}-T = 0.37$ pour les CAOT et $M = 2.61$, $\acute{E}-T = 0.84$ pour les normes groupales perçues. En ce qui a trait au groupe 2, $M = 1.37$, $\acute{E}-T = 0.28$ pour les CAOT et $M = 2.65$, $\acute{E}-T = 0.76$ pour les normes groupales perçues.

Analyse de vérification de l'hypothèse

Afin de vérifier l'hypothèse voulant que la valeur prédictive des normes groupales perçues sur les CAOT soit plus forte lorsque l'engagement affectif organisationnel est faible et qu'à l'inverse, la valeur prédictive soit plus faible lorsque l'engagement est fort, des analyses de modérations ont été réalisées de même que des tests de corrélations sur les différentes variables.

Tableau 1

Effet d'interaction entre les normes groupales perçues et l'engagement affectif organisationnel

Variables	R ²	B	SE B	β
<i>1re étape</i>				
	.05**			
Normes groupales perçues		.09	.03	.22***
Engagement affectif organisationnel		-.05	.04	-.08
<i>2e étape</i>				
	.08*			
Normes groupales perçues		.27	.08	.67***
Engagement affectif organisationnel		.28	.15	.43
Normes groupales perçues X engagement affectif organisationnel		-.13	.05	-.71**

Note. * $p < .05$; ** $p < .01$; *** $p < .001$. Variable dépendante : CAOT.

Pour débiter, une analyse de modération catégorielle a été effectuée; les résultats sont présentés dans le tableau 1. Dans une première étape, la variable des normes groupales perçues et la variable de l'engagement affectif organisationnel dichotomisée ont été entrées dans l'équation de régression visant à prédire les CAOT. Dans une deuxième étape, le terme d'interaction normes groupales perçues X engagement affectif organisationnel a été ajouté et s'est révélé significatif, appuyant ainsi le rôle modérateur de l'engagement affectif organisationnel dans la relation entre les normes groupales perçues et les CAOT. L'hypothèse 1 est ainsi confirmée. Les corrélations entre les variables viennent appuyer cet effet modérateur. D'abord, les normes groupales perçues et les CAOT sont corrélés positivement à $r = .33$, $p < .01$ dans le groupe d'individus faiblement engagés affectivement envers leur organisation (groupe 1). Aussi, aucun lien significatif n'est observé entre les normes groupales perçues et les CAOT dans le groupe d'individus fortement engagés envers leur organisation (groupe 2) ($r = .06$, $p > .05$). Une analyse de modération continue a également été réalisée sans toutefois révéler d'effet modérateur significatif.

Discussion

L'étude actuelle visait à vérifier l'effet modérateur de l'engagement affectif dans la relation unissant les normes groupales perçues et l'émission de CAOT chez les individus travaillant en moyenne de 30 à 49 heures par semaine. Cet effet modérateur est confirmé par une analyse de modération catégorielle et est soutenu par les corrélations obtenues entre les variables des deux groupes d'individus évalués.

L'appui statistique du modèle de modération de l'engagement affectif organisationnel est sans aucun doute un puissant outil dont pourront bénéficier les organisations. En effet, à défaut d'avoir de l'emprise sur les normes groupales perçues, elles auront la possibilité de développer des stratégies visant à favoriser un fort engagement affectif organisationnel chez leurs membres afin de minimiser les effets pervers que peuvent avoir des normes déviantes sur l'émission de CAOT. Tepper et al. (2008) proposent d'ailleurs quelques options telles que décourager la supervision abusive, augmenter la perception de soutien organisationnel, valoriser la contribution de tous et accorder de l'importance au bien-être des employés.

Ces stratégies ont pour but d'amoindrir l'influence négative que peuvent avoir les collègues ainsi que de minimiser le nombre de CAOT émis par les travailleurs. En plus des avantages liés à la diminution du nombre de CAOT émis, la présence de l'engagement affectif organisationnel élevé chez les employés est associée à une plus grande satisfaction et performance au travail, davantage de motivation, une diminution du stress, de même qu'une réduction de l'absentéisme en milieu de travail (Meyer, Stanley, Herscovitch, & Topolnysky, 2002). Pour l'entreprise, cela représente des gains financiers importants puisque les employés sont plus rentables et augmentent, par le fait même, la productivité. St-Sauveur et al. (2004) précisent qu'agir sur des variables malléables, comme l'engagement affectif organisationnel des travailleurs, est plus profitable pour l'organisation. En effet, ce type d'intervention concerne plusieurs personnes à la fois, contrairement aux interventions sur des déterminants fixes tels que la personnalité et les antécédents judiciaires. De plus, ces caractéristiques sont plus rigides et stables dans le temps, ce qui complexifie l'opération. Enfin, les bénéfices d'un plus grand engagement affectif chez les travailleurs touchent autant l'organisation que les employés comme tels.

Interprétation des résultats

Les résultats obtenus démontrent que chez les individus faiblement engagés (groupe 1), la corrélation entre les normes groupales perçues et les CAOT est plus élevée que lorsque l'engagement affectif organisationnel n'est pas contrôlé. Ceci suggère qu'un faible engagement affectif organisationnel amplifie la relation positive unissant les normes groupales perçues et les CAOT. Ce résultat abonde dans le sens des propos de Tepper et al. (2008) à savoir qu'un faible engagement affectif organisationnel, jumelé à des normes déviantes, augmente le risque d'émission de CAOT. Les individus avec un faible engagement affectif organisationnel sont donc probablement plus à risque d'être influencés par des normes déviantes puisqu'ils ne semblent pas se soucier outre mesure du sort de leur entreprise. Parallèlement, il est possible que ces mêmes individus soient davantage attachés à leur groupe de travail et que, conséquemment, ils préfèrent agir comme la majorité de leurs collègues. Ceci s'appuie sur le modèle de Lewin (1943) voulant que les individus ayant des interactions fréquentes s'influencent mutuellement, surtout lorsqu'ils se

sentent affectivement éloignés de leur organisation. Ce faisant, ils adoptent des comportements déviants, à l'image des normes groupales perçues. Ces résultats vont dans le même sens que ceux obtenus par Tepper et ses collègues (2008) observant une corrélation de $r = -.31$ ($p < .01$) unissant l'engagement affectif organisationnel et les CAOT.

En ce qui a trait aux individus ayant un fort engagement affectif organisationnel (groupe 2), aucun lien significatif n'a été trouvé entre les CAOT et les normes groupales perçues. Ce résultat suggère qu'un fort engagement affectif organisationnel diminue l'effet des normes groupales perçues sur l'émission de CAOT. Ceci peut s'expliquer par le fait qu'un individu fortement engagé tend à agir pour le bien de son organisation et est donc moins susceptible d'adopter des CAOT et ce, peu importe les normes groupales perçues. Ainsi, un individu fortement engagé affectivement ne verra pas sa fréquence d'émission de CAOT être influencée par l'orientation des normes de son groupe, qu'elles soient déviantes, neutres ou non-déviantes.

Bien que l'analyse de modération catégorielle démontre un effet modérateur de l'engagement affectif organisationnel, l'analyse de modération continue n'a quant à elle démontré aucun effet significatif. Ceci peut être dû au fait qu'il y avait peu de variance dans les réponses des participants au niveau des normes groupales perçues et des CAOT. Il y avait ainsi très peu de participants émettant fréquemment des CAOT, de même que peu d'individus estimant que leurs collègues favorisaient l'émission de CAOT. Les prochaines études gagneraient donc à investiguer davantage le sujet en palliant aux différentes lacunes de la présente étude. De cette façon, les futures recherches pourraient potentiellement obtenir des résultats de modération continue significatifs, ce qui donnerait davantage de poids statistique au rôle modérateur de l'engagement affectif organisationnel dans la relation entre les normes groupales perçues et les CAOT.

Suggestions pour les prochaines recherches

Pour les prochaines études, il serait pertinent de procéder à un échantillonnage plus standardisé de type stratifié, de type hasard simple ou par grappes. Ceci permettrait de limiter certains biais engendrés par un échantillonnage de convenance tel qu'utilisé dans la

recherche actuelle. À ce sujet, l'hétérogénéité des milieux de travail de l'échantillon pourrait être plus grande, ce qui augmenterait la représentativité des résultats. Aussi, en recrutant des participants inconnus des chercheurs, le manque d'objectivité lié à la désirabilité sociale pourrait être amoindri. Parallèlement, les recherches futures gagneraient à augmenter le nombre de participants sondés pour bonifier la puissance statistique des résultats de même que la fluctuation des scores des variables. Également, l'utilisation d'un devis longitudinal plutôt que corrélationnel aiderait à diminuer le poids du temps sur les résultats. En effet, réaliser un test-retest à quelques semaines d'intervalle permettrait d'éprouver la fidélité.

Une autre suggestion pour les prochaines recherches concerne cette fois la mesure des CAOT. Il pourrait être intéressant de mesurer cette variable non pas avec un questionnaire auto-révélateur, mais plutôt par observation directe en milieu de travail avec des outils audiovisuels (p. ex., des caméras de surveillance). De cette façon, il serait impossible pour le sujet de sous-estimer ou, à l'inverse, de surestimer la fréquence de ses CAOT, de façon volontaire ou non. Dans le cas où les prochaines études maintiennent le questionnaire auto-révélateur comme outil de mesure des CAOT, il serait peut-être préférable d'utiliser l'échelle originale de Gruys et Sackett (2003) puisqu'elle affichait un alpha plus élevé que l'adaptation de l'échelle ($\alpha = .92$ pour l'échelle originale comparativement à $\alpha = .77$ pour l'adaptation).

La présente recherche a mesuré les normes groupales selon la perception du répondant par rapport aux attentes des collègues face à l'émission de CAOT. Les normes ont donc été abordées sous une perspective individuelle alors qu'il s'agit plutôt d'un concept groupal. Ainsi, l'étude, en mesurant les normes groupales selon un seul point de vue, n'a pas eu accès à des données issues d'un même groupe de travail permettant de dégager l'orientation réelle des normes véhiculées. Il serait intéressant de mesurer dans le futur les normes groupales de groupes naturels afin de voir si un consensus est présent au sein des membres de ce groupe quant aux normes en vigueur. Ceci permettrait d'examiner la relation entre les normes groupales et les CAOT plutôt que d'examiner, comme dans le cas présent, les normes groupales perçues et les CAOT. Une comparaison pourrait même être réalisée entre l'effet des normes groupales et les normes groupales

perçues afin de voir laquelle des deux variables est le plus à risque d'influencer l'émission de CAOT par un individu.

Toujours concernant les normes groupales, Tepper et al. (2008) ont démontré qu'au-delà de la perception des normes groupales implicites en vigueur, c'est l'observation des CAOT émis par les collègues qui représente le facteur le plus déterminant dans l'émission de CAOT. Autrement dit, au-delà de savoir si un collègue tolère ou non les agissements déviants, c'est le fait de l'observer émettre un CAOT qui est le plus incitatif à en émettre. Il serait donc pertinent d'évaluer la fréquence à laquelle ces membres ont observé leurs collègues commettre des CAOT.

Dans l'éventualité où des prochaines recherches utilisent l'adaptation de l'échelle élaborée par Meyer et Allen (1991) pour mesurer l'engagement affectif organisationnel, il serait avantageux de créer un troisième groupe pour les participants ayant un niveau d'engagement de plus ou moins trois sur l'échelle de réponse. En effet, un score moyen d'engagement affectif d'environ trois permet plus difficilement d'affirmer si l'individu est fortement engagé ou non, car ce résultat correspond au point neutre de l'échelle de réponse. Ainsi, les sujets neutres peuvent avoir biaisé les résultats de la présente étude, car ils ont été classés dans le groupe d'engagement affectif fort ou faible en fonction de leur position par rapport à la médiane située à 3,5 sur l'échelle de réponse. La suggestion est donc d'adopter, par exemple, une catégorisation se basant sur le fait qu'un score de 1 ou 2 sur l'échelle de réponse correspond à un engagement affectif faible alors qu'un score de 4 ou 5 correspond à un engagement affectif fort. Ainsi, en regroupant les individus « neutres » quant à leur engagement affectif organisationnel dans un troisième groupe, davantage d'informations sur les effets de l'engagement affectif organisationnel pourraient être obtenues.

Finalement, cette étude ouvre la porte à l'observation, sous un nouvel angle, du lien unissant les normes groupales perçues et les comportements anti-organisationnels au travail en interaction avec différents niveaux d'engagement affectif organisationnel. Il s'agit donc d'une première à propos d'un sujet détenant un potentiel théorique indéniable. Les prochaines recherches gagneraient donc à mettre en place les mesures proposées précédemment afin de

pallier les lacunes du présent examen et peut-être obtenir des résultats avec un plus grand pouvoir statistique.

Références

- Allen, N. J., & Meyer, J. P. (1996). Affective, continuance, and normative commitment to the organization: An examination of construct validity. *Journal of Vocational Behavior*, 49, 252–276. doi:10.1006/jvbe.1996.0043
- Bentein, K., Stinglhamber, F., & Vandenberghe, C. (2002). Organization-, supervisor-, and workgroup-directed commitments and citizenship behaviours: A comparison of models. *European Journal of Work and Organizational Psychology*, 11, 341–362. doi:10.1080/13594320244000201
- Bennett, R. J., & Robinson S. L. (2000). Development of a measure of workplace deviance. *Journal of Applied Psychology*, 85, 349–360. doi:10.1037/0021-9010.85.3.349
- Chappell, D., & Di Martino, V. (2000). *La violence au travail*. Genève : BIT.
- Gruys, M., & Sackett, P. (2003). Investigating the dimensionality of counterproductive work behavior. *International Journal of Selection and Assessment*, 11, 30–42. doi:10.1111/1468-2389.00224
- Gutek, B. A., & Koss, M. P. (1993). Changed women and changed organizations: Consequences of and coping with sexual harassment. *Journal of Vocational Education*, 42, 28–48. doi: 10.1006/jvbe.1993.1003
- Harper, D. (1990). Spotlight abuse—save profits. *Industrial Distribution*, 79, 47–51.
- Hunt, S. D., & Morgan, R. M. (1994). Organizational commitment: One of many commitments or key mediating construct? *Academy of Management Journal*, 37, 1568–1587.
- Labig, C. E. (1995). *Preventing violence in the workplace*. New York, NY: Amacom.
- Leblanc, G., LaFrenière, A., St-Sauveur, C., Simard, M., Duval, M., LeBrock, P., ... Savoie, A. (2004). Explication des comportements anti-sociaux au travail : présentation d'un modèle intégratif. *Psychologie du travail et des organisations*, 10, 61–73. doi:10.1016/j.pto. 2003.12.001
- Lewin, K. (1943). Defining the “field at a given time”. *Psychological Review*, 50, 292–310. doi : 10.1037/h0062738

Reçu le 15 juin 2010

Révision reçue le 14 août 2010

Accepté le 13 septembre 2010■

- Liao, H., Joshi, A., & Chuang, A. (2004). Sticking out like a sore thumb: Employee dissimilarity and deviance at work. *Personnel Psychology*, 57, 969–1000. doi :10.1111/j.1744-6570.2004.00012.x
- Meyer, J. P., & Allen, N. J. (1991). A three-component conceptualization of organizational commitment. *Human Resource Management Review*, 1, 61–89. doi: 10.1016/1053-4822(91)90011-Z
- Meyer, J. P., & Allen, N. J. (1997). *Commitment in the workplace: Theory, research, and application*. Thousand Oaks, CA: Sage.
- Meyer, J. P., Stanley, D., Herscovitch, L., & Topolnysky, L. (2002). Affective, continuance, and normative commitment to the organization: A meta-analysis of antecedents, correlates, and consequences. *Journal of Vocational Behavior*, 61, 20–52. doi:10.1006/jvbe.2001.1842
- Neuman, J. H., & Baron, R. A. (1998). Workplace violence and workplace aggression: Evidence concerning specific forms, potential causes, and preferred targets. *Journal of Management*, 24, 391–419. doi:10.1177/014920639802400305
- Rioux, P., Roberge, M.-É., Brunet, L., Savoie, A., & Courcy, F. (2005). Classification des comportements antisociaux au travail. *Interactions*, 9, 63–89.
- Robbins, S. P., & Judge, T. A. (2007). *Organizational behavior*. New-Jersey, NJ: Prentice Hall.
- Robinson, S. L., & Bennett, R. J. (1995). A typology of deviant workplace behaviors: A multidimensional scaling study. *Academy of Management Journal*, 38, 555–572.
- Simard, M., St-Sauveur, C., LeBrock, P., Lafrenière, A., Leblanc, G., Duval, M., ... Brunet, L. (2004). Vérification d'un modèle intégratif des comportements antisociaux au travail. *Psychologie du travail et des organisations*, 10, 74–87. doi :10.1016/j.pto.2003.12.003
- St-Sauveur, C., Julien, D., Savoie, A., Duval, M., Rioux, P., & Brunet, L. (2004). Les meilleurs déterminants organisationnels des comportements anti-sociaux au travail (CAAT). *Revue québécoise de psychologie*, 25, 153–169.
- Tabachnick, B. G., & Fidell, L. S. (2000). *Using multivariate statistics (4th edition)*. Needham Heights, MA: Allyn & Bacon.
- Tepper, B., Henle, C., Lambert, L., Giacalone, R., & Duffy, M. (2008). Abusive supervision and subordinates' organization deviance. *Journal of Applied Psychology*, 93, 721–732. doi:10.1037/0021-9010.93.4.721

The Effects of Stereotypical Cues on the Social Categorization and Judgment of Ambiguous-Race Targets

VIRGINIA A. NEWTON¹, CHERYL DICKTER², & IVO GYUROVSKI²

¹New York University, ²The College of William and Mary

The current study was conducted to test the hypotheses that categorization and subsequent judgments of ambiguous-race targets would be affected by contextual stereotypical cues, and moderated by personality traits of the perceiver. Participants viewed a social networking profile of an ambiguous-race individual with Black, White, or neutral stereotypical information presented in a between-subjects design. In accordance with hypotheses, results indicated that the ambiguous-race targets were categorized congruently with the stereotypical information. Additionally, several of the subsequent judgments about the target's traits differed as a function of this stereotypic information as well as personality traits of the perceiver, such as prejudice level and authoritarianism. Furthermore, ambiguous-race targets were judged less positively overall and more negatively on work-related traits by individuals high in social dominance and authoritarianism. Implications regarding the social categorization literature along with ramifications for multiracial individuals in the real world are discussed.

Keywords: stereotyping, social categorization, person perception, ambiguous targets, prejudice

La présente étude a été menée dans le but de tester les hypothèses suggérant que la catégorisation et les jugements subséquents de cibles raciales ambiguës seraient affectés par des repères contextuels stéréotypés et modérés par les traits de personnalité de l'observateur. Les participants consultaient un profil de réseau social d'un individu de race ambiguë avec de l'information stéréotypée ou neutre présentée dans un design entre-sujets. En accord avec les hypothèses, les résultats indiquent que les cibles raciales ambiguës étaient catégorisées de façon congruente avec l'information stéréotypée. De plus, plusieurs des jugements subséquents à propos des traits de la cible différaient en fonction de l'information stéréotypée et des traits de personnalité de l'observateur, tels que le niveau de préjugés et l'autoritarisme. De plus, les cibles raciales ambiguës étaient jugées moins positivement en général et plus négativement pour les traits reliés au travail chez les individus avec de hauts niveaux de dominance sociale et d'autoritarisme. Les implications concernant la littérature au sujet de la catégorisation sociale et les applications dans le monde réel pour les individus multiraciaux sont discutées.

Mots-clés : stéréotypes, catégorisation sociale, perception de la personne, cibles ambiguës, préjugés

Social psychological research on person perception has shown that individuals make rapid judgments about the people they encounter. These judgments are based on the target individual's attributes, typically from readily available physical features (Stangor, Lynch,

Duan, & Glass, 1992). Specifically, upon seeing a novel face, perceivers quickly (Zarate & Smith, 1990) and automatically (Fiske & Neuberg, 1990) categorize the face, often based on visibly salient physical characteristics such as skin color (Brewer & Feinstein, 1999). In fact, studies have indicated that perceivers categorize targets based on race within 200 ms of first perceiving them (Dickter & Bartholow, 2007; Ito & Urland, 2005).

Social categorization can be beneficial because it preserves cognitive resources and simplifies the enormous amount of information in the social world (Bernstein, Young, & Hugenberg, 2007), but it can be detrimental because it also leads to the automatic

This work was part of an honors thesis project completed by the first author under the direction of the second author at the College of William and Mary. The authors would like to thank the students of the William and Mary Social Cognition Lab, especially Aline Roberts, for their insight and assistance throughout this project. Please address correspondence to Virginia Newton (email: van216@nyu.edu) or Cheryl Dickter (email: cldickter@wm.edu).

activation of learned negative social stereotypes (Devine, 1989; Dovidio, Evans, & Tyler, 1986). Thus, activating a social category may lead the perceiver to ascribe certain negative traits commonly associated with the category to the individual being perceived (Darley & Gross, 1983; Fiske & Neuberg, 1990). Consequently, stereotype activation may cause perceivers to form ungrounded or unfair judgments about individuals based solely on group membership; this can affect judgments about, and behavior towards, individual members of that group (e.g., Bargh, Chen, & Burrows, 1996; Correll, Park, Judd, & Wittenbrink, 2002; Jussim, Palumbo, Chatman, Madon, & Smith, 2000; Payne, 2001).

Much research on stereotype activation has focused on individuals who can be visually be placed into unambiguous categories such as “White” or “Black”. Less research, however, has focused on individuals who can be categorized into multiple racial groups or who have racially ambiguous physical features. Although the U.S. has experienced a “biracial baby boom” due in part to the Supreme Court case overturning a ban on biracial marriages in 1967 (Colker, 1996; King & DaCosta, 1996; Root, 1992, 1996), few studies have examined how multiracial individuals are categorized and judged. As the already large number of multiracial individuals in the United States continues to increase (e.g., there were 6.8 million multiracial people living in the United States in 2000; U.S. Census Bureau, 2000), this is becoming a more pertinent issue to study. Historical reports from the period of slavery suggest that a Black-White biracial individual who was born out of a union between a White slave owner and his Black female slave was categorized as Black due to laws, both written and understood, that classified any person with “one drop” of Black blood (i.e., had at least one Black family member in their lineage) as Black; this was known as the “one-drop rule” or “hypodescent” (Banks & Eberhardt, 1998; Leyens & Yzerbyt, 1992; Peery & Bodenhausen, 2008).

An early psychological study investigating the categorization of multiracial individuals showed support for hypodescent principles by demonstrating that Whites categorized racially ambiguous faces as African more so than European (Pettigrew, Allport, & Barnett, 1958). More recent studies have suggested that hypodescent principles may be due to a reluctance to categorize ambiguous-race targets as ingroup members

by the racial majority. That is, there is evidence that social perceivers categorize ambiguous targets as outgroup members more often than ingroup members (Castano, Yzerbyt, Bourguignon, & Seron, 2002; Leyens & Yzerbyt, 1992).

Other research examining the categorization of ambiguous-race individuals has focused on contextual factors that may affect the social categorization process. Contextual factors represent information that is present at the time of categorization and is relevant to the social category. Past research has demonstrated that contextual factors in the form of stereotypical word primes (e.g., “violent”, “intelligent”) affect the categorization of targets who can be categorized in several domains (e.g., Smith & Zarate, 1992). A study by Macrae, Bodenhausen, and Milne (1995), for example, revealed that a Chinese woman was either categorized according to her race (i.e., Asian) or her gender (i.e., female) based on whether participants were primed with words consistent with race or gender. Contextual information, such as stereotypic words, can activate given social categories, and can consequently lead targets to be more easily categorized in stereotype-congruent ways (e.g., Bartholow & Dickter, 2008). In the case of a target who can be categorized into multiple groups, ambiguity may cause discomfort in perceivers who are concerned with accurately placing the individual into an ingroup or outgroup (Blascovich, Wyer, Swart, & Kibler, 1997). Perceivers may use available contextual information to help reduce ambiguity and categorize the target as a member of a particular racial group (Bodenhausen & Peery, 2009). Although research examining this issue is relatively sparse, several researchers have begun to examine how different types of contextual information can affect the social categorization of ambiguous-race individuals. Specifically, studies have examined how biological cues or physical cues affect categorization (MacLin & Malpass, 2001; Shutts & Kinzler, 2007; Peery & Bodenhausen, 2008; Willadsen-Jensen & Ito, 2006, 2008).

Several of these recent studies have suggested that contextual information in the form of biological cues (i.e., information about racial heredity) can affect the categorization of ambiguous-race individuals. Peery and Bodenhausen (2008), for example, found that Black-White biracial targets were more likely to be categorized as Black by non-Black participants when available information suggested that the target was

biracial, compared to when this information was not provided. In another study, Shutts and Kinzler (2007) varied information about the purported biological parents and siblings of a biracial target and found that child participants had better memory for the faces that had siblings of their own race. In addition to biological cues affecting the categorization of ambiguous-race individuals, research has also shown that physical cues (i.e., physical properties of a target) can influence categorization. For example, MacLin and Malpass (2001) manipulated the stereotypicality of an ambiguous-race target's hairstyle by presenting a Black-Hispanic biracial face with either a stereotypical Hispanic hairstyle or a stereotypical Black hairstyle. Results indicated that although the faces were identical, the target was perceived to be a member of the race to which the hair marker was consistent. Interestingly, perceptions of the target were consistent with the group's traits, suggesting that physical racial markers can impact the categorization and subsequent judgment of ambiguous-race targets (MacLin & Malpass, 2001).

Current Investigation

Taken together, the research reviewed above has shown that contextual information, in the form of biological and physical cues, can cause racially ambiguous faces to be categorized in a manner consistent with such cues (MacLin & Malpass, 2001; Shutts & Kinzler, 2007; Peery & Bodenhausen, 2008; Willadsen-Jensen & Ito, 2006, 2008). There is also preliminary evidence to suggest that these cues can, in turn, affect judgments of targets (MacLin & Malpass, 2001). In addition to biological and physical cues, it is possible that there are other contextual cues in the environment that may also affect the categorization of racially ambiguous targets. Research on the social categorization of monoracial White and Black targets, has shown that stereotypical cues such as stereotypical primes can affect how targets are categorized (e.g., Macrae et al., 1995; Smith & Zarate, 1992). To our knowledge, however, no research has examined how stereotypical cues affect the categorization of biracial targets. Given the effects that biological and physical racial cues have on categorization, it was hypothesized that stereotypical cues would also influence categorization in a similar way. In the present research, stereotypical cues are operationally defined as cues that provide information that is consistent with common, learned stereotypes in a given culture. A stereotypical

cue of a Black male target, for example, may suggest that he is athletic while a stereotypical cue of a White male target may suggest that he is intelligent (Macrae et al., 1995). Thus, the current study was designed to explore how the presence of stereotypical cues may lead to stereotype-consistent social categorization in ambiguous-race targets. Additionally, following from MacLin and Malpass's (2001) finding that contextual information caused judgments to be formed in stereotype-consistent ways, it was also hypothesized that categorization would affect stereotype activation and subsequent target judgments.

An additional goal of the present study was to examine the role that personality type plays in the judgments of ambiguous-race individuals. Past research has demonstrated that social dominance orientation (SDO) and right-wing authoritarianism (RWA) both predict prejudice and stereotype activation, but for different reasons (Kreindler, 2005). Social dominant types view the world as a competitive jungle where minorities are seen as opponents trying to gain competitive advantage (Sidanius & Pratto, 1999). Given previous research establishing that ambiguous-race individuals are often judged as outgroup members (e.g., Leyens & Yzerbyt, 1992), it was hypothesized that individuals high in social dominance would view ambiguous-race targets as potentially threatening and thus rate them, as well as the targets categorized as Black, less positively. Authoritarianism, on the other hand, denotes one's willingness to closely follow societal norms and rules coming from an established authority, and to direct negative affect towards minority groups (Altemeyer, 1981). Those who are likely to break or violate rules or norms (e.g., social minority groups) are likely to be perceived as dangerous, as threatening the established social organization, and as less competent. Given their proclivity to direct anger and aggressiveness towards racial outgroups (Altemeyer, 1996), individuals high in authoritarianism were also hypothesized to rate ambiguous-race targets, and especially targets categorized as Black, more negatively than those lower in authoritarianism. Finally, it is also possible that individuals high in self-reported racial prejudice would make more negative judgments about ambiguous-race targets than those low in self-reported prejudice. Because high-prejudice individuals have a higher degree of stereotype activation than low-prejudice individuals (Devine, Plant, Amodio, Harmon-Jones, & Vance, 2002), it was expected that high-prejudice

individuals, like those high in social dominance and authoritarianism, would react more negatively towards the ambiguous-race targets and those categorized as Black. In the current study, self-reported prejudice was measured with the Attitudes Towards Blacks Scale (Brigham, 1993), which was developed as an assessment of racial prejudice against Blacks.

To address the above-mentioned research questions, the present study was designed to manipulate available stereotypical cues during the judgment of an ambiguous-race target. Participants viewed one of three mock online profiles in which a digitally-created, morphed Black-White face was displayed amongst stereotypic information consistent with the racial category of Blacks, the category of Whites, or neither. The following results were expected:

Hypothesis I. The categorization of the ambiguous-race targets will vary as a function of the stereotypic information presented such that the target in the stereotypically Black profile would be more often categorized as Black and the same target in the stereotypically White profile would be more often categorized as White. Predictions for the neutral stereotypic profile were less clear, although a hypodescent model would predict that the ambiguous targets would be categorized more often as Black (Banks & Eberhardt, 1998).

Hypothesis II. The targets will be judged in a stereotypic way, consistent with the stereotypical cues provided. For example, targets categorized as Black were expected to be judged as having personality traits consistent with Black stereotypes, targets categorized as White were hypothesized to have White stereotypic personality traits.

Hypothesis III. High-prejudice, high-social dominance, and high-authoritarian participants will evaluate the ambiguous-race targets more negatively than participants lower in these traits, especially when Black stereotypical cues are present, due to heightened negativity towards a perceived racial outgroup member and general discomfort with ambiguity.

A social networking-type profile was chosen as the paradigm to test these hypotheses because of its important real-world applications. In particular, online profiles such as these are becoming increasingly important in making judgments about others in many

different situations, such as evaluating possible romantic partners or friends on dating websites and reviewing potential employees on employment websites. Thus, understanding how the online perceptions of ambiguous-race individuals can be influenced by stereotypical information as well as characteristics of the perceiver is important.

Method

Participants

Participants included 54 undergraduate students (23 males) at a liberal arts college who completed this study for credit in their Introduction to Psychology course. Participants were between the ages of 18 and 22; the mean age was 19.34 ($SD = 2.16$). There were 35 White/Caucasian participants, 14 Asian/Pacific Islander participants, three Hispanic participants, and one Black/African American participant.

Design and Materials

This study utilized a between-subjects design in which features of a mock online profile were manipulated. The document was presented in a format similar to the individual web pages of popular social networking sites such as MySpace (www.myspace.com) and Facebook (www.facebook.com). This format was chosen because the college student participants would be familiar with social networking profiles, and because using a social networking format would make the procedure of the study more consistent with “real-world” judgments that social perceivers often make, based on the availability of limited information.

Three profiles were created; each profile contained the same target face which was displayed in the upper right-hand corner of the document. The picture was a digitally-created 50/50 morph of a Black male and a White male face that was created using Morpheus Software (www.morpheussoftware.net) and was pilot-tested to be neutral in attractiveness and familiarity, and ambiguous in race (see Pilot Testing section below). Each profile contained identical sections of information, including pictures (mundane landscape pictures), favorite television shows (Sports Center, The Office), favorite movies (James Bond movies, Oceans 11, The Matrix), and activities (watching sports, going

to the gym, playing video games). Thus, all profiles contained the same ambiguous-race face and identical neutral profile information.

The only items that varied in the profiles were the school attended, the name of the target, and the target's major. Three conditions were created: Black stereotypical, neutral, and White stereotypical. The stereotypical conditions were chosen to present race-related contextual information consistent with the category of Blacks or Whites. The neutral condition was chosen to examine how the ambiguous target would be categorized in the absence of any stereotypical information. Howard University was chosen to accompany the stereotypically Black profile because of its status as a well-known historically Black university (as categorized by the U.S. Department of Education, 2010). The student population of Howard University is 50% Black and 1% White (StateUniversity.com, 2010b). American University was chosen as the stereotypically White profile because of the predominant White student population (55% White, 7% Black; StateUniversity.com, 2010a). These schools were also selected because they are good matches on location, cost, national ranking, and size (both schools are small private universities in Washington, D.C. with approximately 10,000 students). Both of these schools are within 120 miles of the school in which the research was conducted and are well-known universities in the area. A control university was used for the neutral profile that matched both schools in terms of location and status but provided no racial information about the student body. The neutral school was described as, "an unnamed private university in Washington, D.C." For the majors listed in the profiles, Black Studies, English, and Sociology were chosen as the majors that were typically made up of Black students, White students, and both, respectively. "Tyrone" was chosen to accompany the stereotypically Black profile, "Jay" was selected for the neutral profile, and "Brett" was the name of the target for the stereotypically White profile. Majors and names were selected from a pilot-testing session described below.

Thus, three profiles were used in the current study. For the stereotypically Black condition, the target's name was Tyrone and he was described as a Black Studies major at Howard University. The neutral condition portrayed Jay, a Sociology major at an unidentified private university in Washington, D.C.

The stereotypically White profile portrayed Brett, an English major at American University.

There were two surveys completed by each participant. The first survey was used to measure judgments of the target, and participants were asked to evaluate statements about the target regarding likeability as well as job-related and stereotyped traits. All items used 7-point Likert-type scales ranging from "strongly disagree" to "strongly agree". These questions were designed to assess various stereotypical and non-stereotypical perceptions of the targets associated with the categories of Black and White Americans, and to assess judgments about the target's potential as a job candidate. To assess likeability, participants were asked how much they would want to befriend the target, confide in him, hang out with him, and work on a group project with him. The stereotypes and the job-related items were used in previous research (see Bartholow & Dickter, 2008; Dickter & Newton, 2010). Stereotypes fell into the following categories: White negative (snobbish, uptight, weak), White positive (wealthy, well-educated, smart), Black negative (aggressive, lazy, stupid), and Black positive (athletic, good dancer). Job-related items asked participants to judge the target as a potential boss, to indicate how likely he was to succeed at a job, to rate how successful he was likely to be, and to indicate how well he would deal with stress in the workplace. Additionally, participants were asked to indicate the race, gender, and sexual orientation of the target. For the race item, participants chose from the following options: American Indian or Alaskan Native, Asian, Black or African American, Hispanic or Latino, Native Hawaiian or Pacific Islander, Other, White.

The second survey was a battery of personality tests including the Attitudes towards Blacks Scale (ATB; Brigham, 1993; $\alpha = .88$), which is a 16-question survey designed to measure prejudice towards Blacks and contains items such as "I would rather not have Blacks live in the same apartment building I live in". The survey also contained items pertaining to Social Dominance Orientation (SDO; Pratto, Sidanius, Stallworth, & Malle, 1994; $\alpha = .90$) such as "Some groups of people are simply not the equal of others", and items that made up the Right Wing Authoritarianism scale (RWA; Altemeyer, 1981; $\alpha = .90$) such as "The only way our country can get through the crisis ahead is to get back to our traditional values, put some tough leaders in power, and silence

the troublemakers spreading bad ideas”. All personality measures used a 7-point Likert-type scale ranging from 1 (*strongly disagree*) to 7 (*strongly agree*). For each scale, appropriate items were reverse-coded and individual items were averaged to form a composite score.

Pilot testing of materials. Pilot Test 1 was conducted to select an ambiguous-race face that was unable to be easily racially categorized, and was rated as average in attractiveness and familiarity. White and Black parent faces were selected from the NimStim database of faces (Tottenham et al., 2009) and random pairs of White and Black male faces were digitally morphed together to create 33 ambiguous-race faces. In a single testing session, 35 participants (with approximately the same gender-race variability as the main study) viewed the Black-White male morphed faces projected on a screen and, in an open-ended format, indicated the race of each face on a piece of paper. Participants rated each face on attractiveness and familiarity on seven-point scales. The target face was chosen because it was rated as being ambiguous in race and neutral in attractiveness ($M = 4.42$, $SD = 0.91$) and familiarity ($M = 4.32$, $SD = 1.17$).

Pilot Test 2 was conducted to select college majors and names associated with Whites and Blacks. To accomplish this, 48 participants (with approximately the same gender-race variability as the main study) viewed a series of 18 academic majors and were asked to indicate the racial make-up of the students who majored in this subject on a seven-point scale, with 1 indicating that the major consisted of “mostly White students” and 7 indicating that the major consisted of “mostly Black students”. Results showed that Black Studies ($M = 5.87$) classes were perceived to be made up of mostly Black students, English ($M = 2.81$) classes were perceived to be made up of mostly White students, and Sociology ($M = 3.83$) classes were perceived to be populated by an equal number of Black and White students, so these majors were selected for the current study. A repeated-measures analysis of variance was conducted to demonstrate that there was a significant effect of major, $F(2, 92) = 103.95$, $p < .001$. Post-hoc paired comparisons also showed that the means for each major were statistically significantly different from one another as well ($ts > 4.68$, $ps < .001$). Participants also viewed forty-five first names, which were chosen based on their prevalence in the US population (U.S. Census Bureau, 1990). For the most

common Black, White, and no-difference names, pilot participants indicated whether each name was most typical of Blacks, Whites, Bi-racial individuals, or “no racial association”. Participants indicated that the name Tyrone was associated with Blacks (90%), Jay was neutral (80%), and Brett was associated with Whites (80%). The students in both of these pilot tests were taken from the same population of students in the current study and their demographic make-up was similar to the current sample in terms of age, gender, and race.

Procedure

Participants completed the experiment in groups of two to four students. Upon arriving at the lab, participants were each seated at a desk with privacy partitions. They were given an informed consent form and written instructions. Each participant was randomly assigned to review one of the three profiles. Participants were given several minutes to review the profile, which was printed out on an 8 x 11 sheet of computer paper. They were then given a survey packet in which they made judgments about the individual in the profile. Finally, participants completed the packet of personality measures. After participants had completed the packets, they were escorted into another room, fully debriefed, and dismissed.

Results

Hypothesis I: Categorization

In order to examine whether the stereotypic information affected categorization, the percentage of participants who indicated the race of the target as Black, White, or “other” was computed for each condition. A chi-square analysis revealed that these percentages differed based on condition, $\chi^2(10) = 27.59$, $p = .002$. As predicted, this result indicates that participants did categorize the target based on stereotype-consistent cues. Specifically, the stereotypically Black target was categorized as White by 5.3% of participants, Black by 78.95%, and “other” (i.e., biracial, Hispanic, Asian, “none of the above”) by 15.75% of the participants. For the neutral target, 58.82% of the participants judged the race to be White, 17.65% categorized the target as Black, and 23.53% categorized him as “other”. The stereotypically White target was categorized by participants as White

(55.56%), Black (11.11%), and “other” (33.33%). There were no differences in categorization between White and non-White participants.

Hypothesis II: Traits

In order to test the hypothesis that judgments of targets would be affected by the stereotypicality of the profile, several one-way Analyses of Variance (ANOVAs) were conducted with profile as the three-factor between-subjects variable and judgments about the targets as dependent variables. ANOVAs with participant gender and participant race as between-subjects factors were conducted, but these analyses revealed no effects of gender or race. Accordingly, these variables were collapsed across the following analyses and all analyses are reported with one-way ANOVAs.

To examine stereotypical judgments, four variables were calculated by averaging ratings on individual items. Items related to each type of stereotype were averaged across conditions for each individual, creating four new categories: White negative (snobbish, uptight, weak; $\alpha = .53$), White positive (wealthy, well-educated, smart; $\alpha = .56$), Black negative (aggressive, lazy, stupid; $\alpha = .42$), and Black positive (athletic, good dancer; $\alpha = .48$). Four one-way ANOVAs, using profile as the independent variable and the stereotypic traits for each of the four categories as the dependent variables, were conducted. Results indicated a significant effect of profile for the White negative stereotypes, $F(2, 51) = 4.17, p = .021, \eta^2 = .14$. Follow-up Tukey tests revealed that participants in the stereotypical White condition rated the target as

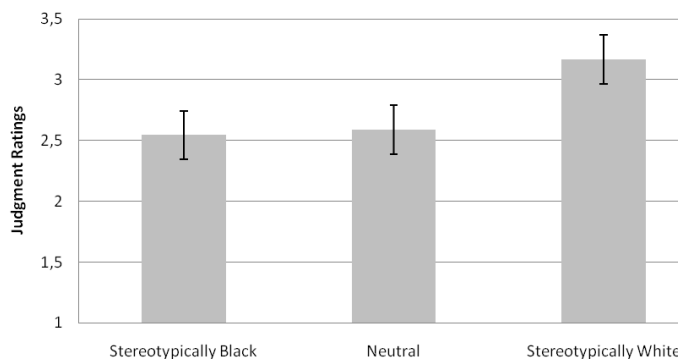


Figure 1. Ratings of white negative stereotype traits by profile.

Note. Error bars represent standard error.

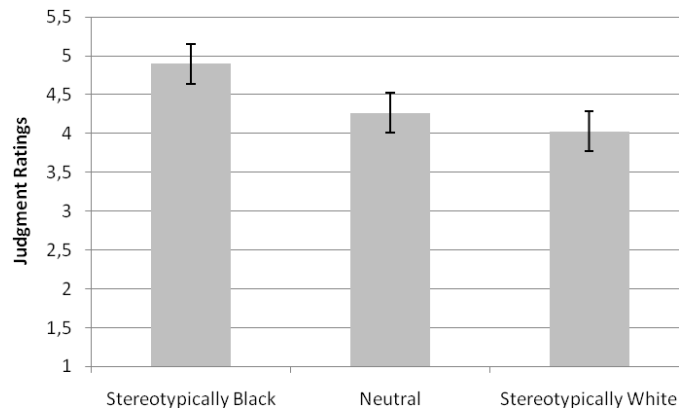


Figure 2. Ratings of black positive stereotype traits by profile.

Note. Error bars represent standard error.

having significantly more White negative traits ($M = 3.17, SE = 0.17$) than participants in the stereotypical Black condition ($M = 2.54, SE = 0.17$; see Figure 1). There were no differences between the neutral condition and any other condition. The ANOVA for the Black positive traits was also significant, $F(2, 51) = 3.83, p = .028, \eta^2 = .13$. Tukey tests demonstrated that participants in the stereotypical Black condition rated the target as having significantly more Black positive traits ($M = 4.90, SE = 0.23$) than participants in the stereotypical White condition ($M = 4.03, SE = 0.23$; see Figure 2). There were no differences between the neutral condition and any other condition. There was no effect of profile on either White positive, $F(2, 51) = 1.46, p = .24$, or Black negative, $F(2, 51) = 0.22, p = .80$, traits. In congruence with the hypothesis, the profile condition did affect the stereotypic judgments of the target. However, this was only true for White negative and Black positive stereotypic traits. Descriptive statistics for each judgment per condition are reported in Table 1.

Additional one-way ANOVAs were conducted with the intent of predicting ratings on individual traits from the three profile conditions. Only three of these individual analyses yielded significant results. Specifically, there was an effect of condition on ratings of “wealthy,” $F(2, 51) = 4.70, p = .013, \eta^2 = .16$. Tukey tests showed that the stereotypical Black target ($M = 3.47, SE = 0.24$) was rated as less wealthy than the neutral target ($M = 4.53, SE = 0.25$). The stereotypical White condition was not significantly different from either condition. There was also a significant effect for “snobbish,” $F(2, 51) = 5.52, p = .007, \eta^2 = .18$, with

PERCEPTIONS OF AMBIGUOUS-RACE TARGETS

Table 1

Mean Stereotypic Judgment Ratings of Each Trait by Condition

Variables	Stereotypically Black		Neutral		Stereotypically White	
	<i>M</i>	<i>SD</i>	<i>M</i>	<i>SD</i>	<i>M</i>	<i>SD</i>
1. Snobbish	2.37	1.01	2.82	1.01	3.61	1.38
2. Uptight	2.89	1.32	2.47	1.07	2.89	1.08
3. Weak	2.37	0.90	2.47	0.72	3.00	1.03
4. Wealthy	3.47	1.02	4.53	1.33	3.89	0.68
5. Well-educated	4.84	0.83	4.71	1.40	4.83	1.04
6. Smart	4.32	0.95	4.71	1.21	4.22	1.11
7. Aggressive	4.21	0.98	4.71	0.99	4.39	1.09
8. Lazy	3.89	1.15	3.65	1.50	3.11	1.28
9. Stupid	3.68	0.95	3.29	1.21	3.78	1.11
10. Athletic	6.00	0.82	5.75	1.56	5.17	1.47
11. Good dancer	3.79	1.03	2.76	1.25	2.89	1.18

Tukey tests showing that the stereotypically White target ($M = 3.61$, $SE = 0.27$) was evaluated as more snobbish than the stereotypically Black target ($M = 2.37$, $SE = 0.26$). The neutral condition did not differ from either White or Black conditions. A significant effect for “good dancer” also emerged, $F(2, 51) = 4.32$, $p = .019$, $\eta^2 = .15$. Tukey follow-up tests demonstrated that the stereotypically Black target ($M = 3.79$, $SE = 0.27$) was rated as a better dancer than the neutral ($M = 2.77$, $SE = 0.28$) and stereotypically White ($M = 2.89$, $SE = 0.27$) profiles. These analyses, with individual traits, were all consistent with the analyses reported above with the stereotypical traits grouped into categories.

Hypothesis III: Relationships between Personality Variables and Dependent Variables

There were no differences in personality variables between conditions and there were no differences in the results when all participants were included compared to analyses conducted with minority participants excluded, so results are reported with the entire sample and all conditions. On the self-reported prejudice measure (Attitudes Towards Blacks Scale; ATB; Brigham, 1993), higher scores indicated more prejudiced attitudes ($\alpha = .92$). Participants generally reported egalitarian values, which is typical of a college sample, with data indicating a positive skew and scores ranging from 1.05 - 6.15 with a mean of 2.59 ($SD = 0.96$). Participants generally indicated low levels of Social Dominance (SDO; Pratto et al., 1994) and the data were positively skewed, with scores ranging from 1.81 – 5.75 with a mean of 3.14 ($SD =$

0.88), which is also typical of an egalitarian college sample. Right Wing Authoritarian scores (RWA; Altemeyer, 1981) were normally distributed with scores ranging from 2.42 – 5.38 with a mean of 3.82 ($SD = 0.88$). ATB score was significantly positively correlated with RWA, $r = .65$, $p < .001$ and SDO, $r = .75$, $p < .001$. Participants’ SDO scores were also significantly positively correlated with the RWA scores, $r = .65$, $p < .001$. These correlations suggest that racial prejudice, authoritarianism, and social dominance are all related constructs; this idea is consistent with previous literature (Duckitt, 1992; Pratto et al., 1994; Webster & Kruglanski, 1994).

In order to examine whether overall perception of the ambiguous-race target was affected by personality variables, correlation and regression analyses were performed to predict judgments of the targets from personality variables and experimental condition. In addition to the four composite stereotype variables created previously, two additional variables were created. The first examined work-related traits, and the second was made up of friend-related behaviors (see Method section for items).

Results indicated that, consistent with the hypothesis, personality type did moderate the judgments of the ambiguous target. SDO was significantly negatively correlated with White positive ratings, $r = -.30$, $p = .034$, such that participants high in SDO attributed fewer White positive stereotypes to the ambiguous-race target than those low in SDO. RWA was significantly negatively correlated with friend-related behavior ratings ($r = -.29$, $p = .043$) and work

traits ($r = -.41, p = .004$). Thus, high RWA participants judged the ambiguous-race targets as less competent in work-related traits and they were less likely to want to be friendly with the targets. Additionally, ATB was marginally correlated with White positive trait ratings ($r = -.27, p = .054$), suggesting that individuals higher in racial prejudice were slightly less likely to ascribe positive White stereotypes to the targets.

In order to examine whether personality variables would interact with profile condition, multiple regression analyses were conducted predicting each composite dependent variable (Black positive, Black negative, White positive, White negative, work-related, friend-related) from profile, SDO, RWA, and ATB, which were entered at the first step, and the interaction terms of each, which were entered at the second step. Personality variables were centered and treated continuously, while profile was treated as a three-level categorical variable. Analyses revealed that ratings of White positive traits were significantly predicted by the interaction between ATB score and profile, $\beta = -0.06, t(44) = -2.12, p = .049$. Examination of the interaction demonstrated that in the Black stereotypical condition, ATB was negatively correlated with ratings of White positive traits (*simple slope* = $-0.40, t(44) = -2.61, p = .012$); the slopes for neutral (*simple slope* = $0.20, t(44) = 0.84, p = .41$) and White (*simple slope* = $-0.08, t(44) = -0.33, p = .41$) stereotypical conditions were not statistically significant. That is, participants with higher prejudice levels rated the target as less consistent with White positive traits, but only for those targets in the Black stereotypical condition. For Black negative traits, there was a main effect of SDO ($\beta = 1.27, p = .011$), such that participants higher in SDO tended to view the ambiguous-race target as possessing more Black negative traits. For White negative stereotypes, there was a main effect of profile ($\beta = 0.28, p = .027$) and RWA ($\beta = -0.94, p = .017$), which was qualified by an RWA x profile interaction, $\beta = -0.97, t(44) = -3.04, p = .004$. For the neutral (*simple slope* = $0.18, t(44) = 0.75, p = .46$) and White (*simple slope* = $-0.03, t(44) = -0.13, p = .90$) profiles, there was no relationship between RWA and judgments. For the Black stereotypical condition, however, RWA was negatively related to White negative judgments of the target (*simple slope* = $-0.79, t(44) = -3.72, p = .001$), demonstrating that, in this condition, participants higher in authoritarianism attributed fewer White negative stereotypes to the target. ATB also predicted White negative judgments of the ambiguous target ($\beta =$

$1.29, p = .008$), suggesting that participants higher in racial prejudice rated the targets more negatively overall. There were no significant effects in the regression analyses for the Black positive traits or work-related traits. However, there was a marginal RWA x profile interaction for friend-related traits, $\beta = -0.87, t(44) = -1.86, p = .07$. For the Black stereotypical profile, RWA and friend-related judgments were negatively related (*simple slope* = $-1.01, t(44) = -3.26, p = .002$), but the relationships were not significant for neutral (*simple slope* = $-0.15, t(44) = -0.42, p = .68$) and White stereotypical (*simple slope* = $-0.03, t(44) = -0.09, p = .93$) conditions. That is, for the Black profile condition, participants higher in authoritarianism indicated that they were less likely to befriend the target.

Discussion

This study was designed to explore how the categorization and perception of ambiguous-race individuals differs based on stereotypical cues, and is affected by personality traits of the perceiver. Hypothesis I was supported, in that categorization of the ambiguous-race targets differed based on the stereotypicality of the presented information. Specifically, participants were more likely to categorize the ambiguous target in the stereotypically Black profile as Black and the stereotypically White profile as White, although the pictures were identical. This finding contributes to a small but growing literature demonstrating that contextual cues can affect the categorization of ambiguous race individuals (MacLin & Malpass, 2001; Peery & Bodenhausen, 2008; Shutts & Kinzler, 2007). However, the current study goes beyond previous findings in an important way. Past researchers have manipulated physical or biological information (i.e., racial heritage or hairstyle; MacLin & Malpass, 2001; Shutts & Kinzler, 2007), while the current study demonstrates that altering *stereotypic* information affects categorization when ambiguity is present.

The results of the current study partially support a hypodescent explanation of multiracial categorization (Peery & Bodenhausen, 2008). That is, the stereotypically Black target was more likely to be categorized as Black than the stereotypically White target was to be categorized as White. In fact, the stereotypically White target was categorized as White by only a little more than half of participants. These

results are consistent with the cultural concept of hypodescent, in which appearing non-White, even when White stereotypical cues are present, may lead to targets being categorized as minority group members (Banks & Eberhardt, 1998). The categorization results, however, did not support a hypodescent account in the neutral condition. Because the target was racially ambiguous and there was no stereotypic information about the target to influence social categorization, the target would be more likely to be categorized as non-White if a hypodescent explanation was supported. In the current study, however, the target in the neutral profile was more often categorized as White than other races. Since most participants were White, this finding suggests that participants were categorizing the ambiguous-race target as an ingroup member, which is inconsistent with previous work (e.g., Pettigrew et al., 1958). Future research should continue to test the hypodescent hypothesis and should perhaps examine categorization when contextual cues do not provide stereotypic information.

The current study is also important because of its implications for stereotype activation. A wealth of research has demonstrated that categorizing a target as belonging to a specific race can lead to the automatic activation of social stereotypes (Devine, 1989; Dovidio et al., 1986), which in turn can affect behavior toward and judgments about that individual (e.g., Jussim et al., 2000). The current results demonstrate some consistency with this concept, partially supporting Hypothesis II. That is, ambiguous-race targets presented with stereotypically White information were rated as possessing negative White traits more so than targets in the stereotypically Black condition. Targets in the stereotypically Black condition were rated as possessing more positive Black traits than participants in the stereotypically White condition, suggesting that stereotypical cues influenced judgments about the ambiguous-race target individuals. Contrary to hypotheses, however, ratings consistent with the Black negative stereotype were not affected by the manipulations. It may be the case that, since these stereotypes are particularly salient in our society and most participants self-reported egalitarian attitudes towards Blacks, participants did not want to respond in a way that would make them appear prejudiced (see Crandall & Eshleman, 2003). Future research should include a self-report measure such as the Motivation to Respond without Prejudice (Plant & Devine, 1998),

which measures internal and external motivations to appear unbiased.

Regression analyses also indicated that judgments of the ambiguous-race targets were moderated by some of the perceiver personality traits, providing support for Hypothesis III, although it was only in the stereotypically Black condition that trait judgments were related to personality variables. That is, in the conditions in which most participants categorized the ambiguous target as Black, participants higher in authoritarianism and racial prejudice were less likely to judge the target as having traits consistent with White stereotypes, compared to those participants lower in authoritarianism and prejudice. Participants higher in authoritarianism also judged the target in the Black stereotypical condition as having less positive friend-related traits. From these results, it appears that personality variables such as authoritarianism and racial prejudice may only affect judgments in conditions where a target is categorized as Black, and only on traits consistent with White or positive stereotypes. Due to the negative affect that authoritarians usually direct towards members of social minority groups who threaten the established social organization (Altemeyer, 1981), it follows that targets categorized as Black by individuals high in authoritarianism would be judged more harshly on positive traits consistent with the social majority, Whites. For high-prejudice individuals who may activate stereotypes to a greater degree than low-prejudice individuals (Devine et al., 2002), negative stereotypes may have been activated about the target they categorized as Black and thus they were less likely to ascribe positive stereotypes associated with Whites to the targets, although still unwilling to rate them as consistent with Black negative stereotypes. Although these results only provide preliminary evidence that personality may affect stereotype activation under certain conditions, future research should continue to explore this relationship.

The results also showed that, regardless of profile condition, individuals higher in social dominance attributed less stereotypically White positive traits to the ambiguous profiles. Such findings imply that people who convey ambiguous racial cues are likely to be considered less educated, less wealthy, and less intelligent by those high in social dominance. These findings suggest that people high in social dominance who have pre-conceived images of who belongs at the

top of the social hierarchy (i.e., the wealthy, smart and educated; Sidanius & Pratto, 1999) may feel that racially ambiguous individuals may not fit into that hierarchy because they represent a combination of higher and lower tier characteristics. Authoritarians, on the other hand, rated ambiguous individuals as less competent on work-related traits, regardless of experimental condition. People high in authoritarianism may have an ideal image that represents the “authority” figure, and racially ambiguous information conveyed from a social networking profile is likely to be incongruent with such an ideal. The current results were consistent with this idea, given the negative relationships in the data between authoritarianism and being a good boss and a good leader ($r = -.33, p = .02$; $r = -.30, p = .03$, respectively), although other correlations examining authoritarianism and general competence or responsibility were not significant. Authoritarians may feel that an authority figure should not convey racially ambiguous information, as that would mean that the authority adopts characteristics of the minority, which would be unacceptable (Altemeyer, 1981). Taken together, these results are consistent with previous research suggesting that individuals high in authoritarianism and social dominance may be uncomfortable when confronted with ambiguity (Altemeyer, 1996; Kreindler, 2005; Sibley & Duckitt, 2008; Van Hiel & Mervielde, 2003; Webster & Kruglanski, 1994). These findings have important applications and implications; in particular, simply appearing racially ambiguous seems to carry negative consequences for these individuals when being judged by perceivers who are high in authoritarianism and social dominance. This could have serious consequences for multiracial individuals in situations involving social judgments and, perhaps more importantly (as seen above), in the workplace.

One particular strength of the current study is its application to real-life person perception processes. A social networking profile was chosen as the paradigm in this study because it represents a common source of person-related information. That is, social perceivers often make judgments about individuals based on the limited information provided from their social networking profiles (Weisbuch, Ivcevic, & Ambady, 2009). The design of the current study is unique in that it allowed for the examination of person perception processes on a popular medium (i.e., an online profile) that is instrumental in a variety of areas, including

decisions about starting a friendship with someone or hiring a person for a job. Additionally, the findings of this study are also applicable to other important areas. The stereotypical cues used (i.e., name, major, school) reflect real-world features that are consistent with the basic cues in the environment that are often provided to perceivers in other arenas, such as forming a judgment when meeting someone for the first time or when interviewing someone for a job. In these cases, a perceiver does not have access to biological or cultural information used in previous studies in this area. Thus, the results of this study have real world implications for both social life and the workplace. This research and future research like it can help inform diversity education programs, particularly programs at workplaces and colleges (where about 94% of people use social networking sites like Facebook (Ellison, Steinfield, & Lampe, 2007)).

These findings have implications not only for perceptions of ambiguous-race individuals, but also for the self-identity of multiracial individuals. The results of this study support previous research suggesting that (mostly White) perceivers have a propensity to categorize multiracial individuals as monoracial (Peery & Bodenhausen, 2008), although multiracial individuals tend to categorize themselves as multiracial (Suzuki-Crumly & Hyers, 2004). Mislabeling in this way can lead biracial individuals to experience negative consequences as a result of not being able to assert their own racial identity (Sue, 1981; Suzuki-Crumly & Hyers, 2004). Because an individual’s self-esteem is inextricably linked to his/her social identity, miscategorization can lead to a negative self-concept (Helms, 1990; Townsend, Markus, & Bergsieker, 2009). Thus, perceivers may judge a multiracial target based on a category of which the target does not consider him or herself a member, which may harm an individual’s well-being.

Although this study allowed for a better understanding of the perception of ambiguous-race individuals, it had several limitations. First, the majority of the participants were White college students. Past research has demonstrated that it is important to investigate the role of perceiver race during categorization, given the perceiver race differences in processing seen in other research with monoracial (Dickter & Bartholow, 2007) and biracial (Willadsen-Jensen & Ito, 2008) targets. Future research should examine comparative analyses for this study

between White participants and minority participants. Furthermore, target gender was not investigated in the present study. The decision to only include a male target was made because racial stereotypes are often more associated with male than female targets (Gyurovski & Dickter, 2010), but future studies should investigate whether perceptions of ambiguous-race females differ from that of ambiguous-race males. This study was also subject to social desirability bias, as evidenced by the lack of negative Black and positive White stereotype ratings. This may have been caused by participant's discomfort with explicitly relying on stereotypes to make judgments, and future studies should use implicit measures that allow for less biased responding.

In the midst of a biracial baby boom in the United States (Colker, 1996; King & DaCosta, 1996; Root, 1992, 1996) as well as the rising predominance of well-known multiracial individuals, such as Tiger Woods, Halle Berry, and Barack Obama gaining media attention, researchers should recognize the importance of studying issues related to understanding the perceptions of multiracial individuals. As the current study demonstrated, salient contextual cues can vary the categorization of an ambiguous target, which may affect the judgments that are made about these individuals during person perception. This research also suggests that perceivers with a high level of prejudice or with an authoritarian personality may be particularly stereotypical in their judgments, especially after categorizing a multiracial target as Black. Multiracial targets may thus fall victim to stereotyping due to the presence of cues in the social environment and the personality traits of others. The current research suggests potentially serious ramifications for multiracial individuals in social situations and in the workplace, when minimal information is provided from which people must make judgments and hiring decisions. The current work is preliminary, but certainly suggests that researchers should continue to investigate how multiracial individuals are perceived, and should continue to explore the roles that contextual cues and personality variables play in person perception.

References

- Altemeyer, B. (1981). *Right-wing authoritarianism*. Winnipeg: University of Manitoba Press.
- Altemeyer, B. (1996). *The authoritarian specter*. Cambridge: Harvard University Press.
- Banks, R. R., & Eberhardt, J. L. (1998). Social psychological processes and the legal basis of racial categorization. In J. L. Eberhardt & S. T. Fiske (Eds.), *Confronting racism: The problem and the response* (pp. 54–75). Thousand Oaks, CA: Sage.
- Bargh, J. A., Chen, M., & Burrows, L. (1996). Automaticity of social behavior: Direct effects of trait construct and stereotype activation on action. *Journal of Personality and Social Psychology*, 71, 230–244. doi: 10.1037/0022-3514.71.2.230
- Bartholow, B. D., & Dickter, C. L. (2008). A response conflict account of the effects of stereotypes on racial categorization. *Social Cognition*, 26, 314–332. doi: 10.1521/soco.2008.26.3.314
- Bernstein, M. J., Young, S. G., & Hugenberg, K. (2007). The cross-category effect: Mere social categorization is sufficient to elicit an own-group bias in face recognition. *Psychological Science*, 18, 706–712. doi: 10.1111/j.1467-9280.2007.01964.x
- Blascovich, J., Wyer, N. A., Swart, L. A., & Kibler, J. L. (1997). Racism and racial categorization. *Journal of Personality and Social Psychology*, 72, 1364–1372.
- Bodenhausen, G., & Peery, D. (2009). Social categorization and stereotyping in vivo: The VUCA challenge. *Social and Personality Psychology Compass*, 3, 133–151. doi: 10.1111/j.1751-9004.2009.00167.x
- Brewer, M. B., & Feinstein, A. S. H. (1999). Dual processing in the cognitive representation of persons and social categorization. In S. Chaiken & Y. Trope (Eds.), *Dual process theories in social psychology* (pp. 255–270). New York: Guilford Press.
- Brigham, J. (1993). College students' racial attitudes. *Journal of Applied Social Psychology*, 23, 1933–1967. doi: 10.1111/j.1559-1816.1993.tb01074.x
- Castano, E., Yzerbyt, V., Bourguignon, D., & Seron, E. (2002). Who may enter? The impact of in-group identification on in-group/out-group categorization. *Journal of Experimental Social Psychology*, 38, 315–322. doi: 10.1006/jesp.2001.1512
- Colker, R. (1996). *Hybrid: Bisexuals, multiracials, and other misfits under American law*. New York: New York University Press.

- Correll, J., Park, B., Judd, C., & Wittenbrink, B. (2002). The police officer's dilemma: Using ethnicity to disambiguate potentially threatening individuals. *Journal of Personality and Social Psychology*, 83, 1314–1329. doi: 10.1037/0022-3514.83.6.1314
- Crandall, C., & Eshleman, A. (2003). A justification-suppression model of the expression and experience of prejudice. *Psychological Bulletin*, 129, 414–446. doi: 10.1037/0033-2909.129.3.414
- Darley, J., & Gross, P. (1983). A hypothesis-confirming bias in labeling effects. *Journal of Personality and Social Psychology*, 44, 20–33. doi:10.1037/0022-3514.44.1.20
- Devine, P. G. (1989). Stereotypes and prejudice: Their automatic and controlled components. *Journal of Personality and Social Psychology*, 56, 5–18. doi: 10.1037/0022-3514.56.1.5
- Devine, P. G., Plant, E. A., Amodio, D. M., Harmon-Jones, E., & Vance, S. L. (2002). The regulation of explicit and implicit race bias: The role of motivations to respond without prejudice. *Journal of Personality and Social Psychology*, 82, 835–848. doi: 10.1037/0022-3514.82.5.835
- Dickter, C. L., & Bartholow, B. D. (2007). Event-related brain potential evidence of ingroup and outgroup attention biases. *Social, Cognitive, and Affective Neuroscience*, 2, 189–198. doi: 10.1093/scan/nsm012
- Dickter, C. L., & Newton, V. A. (2010). *To confront or not to confront: Non-targets' evaluations of and responses to racist comments*. Manuscript submitted for publication.
- Dovidio, J. F., Evans, N., & Tyler, R. B. (1986). Racial stereotypes: The contents of their cognitive representations. *Journal of Experimental Social Psychology*, 22, 22–37. doi: 10.1016/0022-1031(86)90039-9
- Duckitt, J. (1992). Psychology and prejudice: A historical analysis and integrative framework. *American Psychologist*, 47, 1182–1193. doi: 10.1037/0003-066X.47.10.1182
- Ellison, N. B., Steinfield, C., & Lampe, C. (2007). The benefits of Facebook “friends:” Social capital and college students’ use of online social network sites. *Journal of Computer-Mediated Communication*, 12, 1143–1168. doi:10.1111/j.1083-6101.2007.00367
- Fiske, S. T., & Neuberg, S. L. (1990). A continuum of impression formation, from category-based to individuating processes: Influences of information and motivation on attention and interpretation. *Advances in Experimental Social Psychology*, 23, 1–74. doi:10.1016/S0065-2601(08)60317-
- Gyurovski, I. I., & Dickter, C. L. (2010, May). *Examining the determinants of stereotype content: The effects of race and gender*. Poster presented at the annual meeting of the Association for Psychological Science, Boston, MA.
- Helms, J. E. (1990). *Black and white racial identity: theory, research, and practice*. Westport, CT: Greenwood Publishing Group.
- Ito, T. A., & Urland, G. R. (2005). The influence of processing objectives on the perception of faces: An ERP study of race and gender perception. *Cognitive, Affective, and Behavioral Neuroscience*, 5, 21–36. doi: 10.3758/CABN.5.1.21
- Jussim, L., Palumbo, P., Chatman, C., Madon, S., & Smith, A. (2000). Stigma and self-fulfilling prophecies. In T. F. Heatherton, R. E. Kleck, M. R. Hebl, & J. G. Hall (Eds.), *The social psychology of stigma* (pp. 374–418). New York: Guilford Press.
- King, R. C., & DaCosta, K. M. (1996). Changing faces, changing race: The remaking of race in the Japanese American and African American communities. In M. P. Root (Ed.), *The multiracial experience: Racial borders as the new frontiers* (pp. 227–244). Thousand Oaks, CA: Sage.
- Kreindler, S. (2005). A dual group processes model of individual differences in prejudice. *Personality and Social Psychology Review*, 9, 90–107. doi: 10.1207/s15327957pspr0902_1
- Leyens, J., & Yzerbyt, V. Y. (1992). The ingroup overexclusion effect: Impact of valence and confirmation on stereotypical information search. *European Journal of Social Psychology*, 22, 549–569. doi: 10.1002/ejsp.2420220604
- MacLin, O. H., & Malpass, R. S. (2001). Racial categorization of faces: The ambiguous race face effect. *Psychology, Public Policy, and Law*, 7, 98–118. doi: 10.1037/1076-8971.7.1.98
- Macrae, C. N., Bodenhausen, G. V., & Milne, A. B. (1995). The dissection of selection in person perception: Inhibitory processes in social stereotyping. *Journal of Personality and Social Psychology*, 69, 397–407. doi: 10.1037/0022-3514.69.3.397

- Payne, B. K. (2001). Prejudice and perception: The role of automatic and controlled processes in misperceiving a weapon. *Journal of Personality and Social Psychology*, 81, 181–192. doi: 10.1037/0022-3514.81.2.181
- Peery, D., & Bodenhausen, G. (2008). Black + White = Black: Hypodescent in reflexive categorization of racially ambiguous faces. *Psychological Science*, 19, 973–977. doi: 10.1111/j.1467-9280.2008.02185.x
- Pettigrew, T., Allport, G., & Barnett, E. (1958). Binocular resolution and perception of race in South Africa. *British Journal of Psychology*, 1, 265–278.
- Plant, E. A., & Devine, P. G. (1998). Internal and external motivation to respond without prejudice. *Journal of Personality and Social Psychology*, 75, 811–832. doi: 10.1037/0022-3514.75.3.811
- Pratto, F., Sidanius, J., Stallworth, L. M., & Malle, B. F. (1994). Social dominance orientation: A personality variable predicting social and political attitudes. *Journal of Personality and Social Psychology*, 67, 741–763. doi: 10.1037/0022-3514.67.4.741
- Root, M. (1992). *Racially mixed people in America*. Newbury Park, CA: Sage.
- Root, M. (1996). *The multiracial experience: Racial borders as the new frontier*. Thousand Oaks, CA: Sage.
- Shutts, K., & Kinzler, K. D. (2007). An ambiguous-race illusion in children's face memory. *Psychological Science*, 18, 763–767. doi: 10.1111/j.1467-9280.2007.01975.x
- Sibley, C. G., & Duckitt, J. (2008). Personality and prejudice: A meta-analysis and theoretical review. *Personality and Social Psychology Review*, 12, 248–279. doi: 10.1177/1088868308319226
- Sidanius, J., & Pratto, F. (1999). *Social dominance: An intergroup theory of social hierarchy and oppression*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Smith, E. R., & Zarate, M. A. (1992). Exemplar-based model of social judgment. *Psychological Review*, 99, 3–21. doi: 10.1037/0033-295X.99.1.3
- Stangor, C., Lynch, L., Duan, C., & Glass, B. (1992). Categorization of individuals on the basis of multiple social features. *Journal of Personality and Social Psychology*, 62, 207–218. doi: 10.1037/0022-3514.62.2.207
- StateUniversity.com. (2010a). *American University Information, Academics, Admissions, Financial Aid, Students, Athletics, Alumni, History, Campus, Students, Faculty, Address, and Tuition*. Retrieved from http://www.stateuniversity.com/universities/DC/American_University.html.
- StateUniversity.com. (2010b). *Howard University Information, Academics, Admissions, Financial Aid, Students, Athletics, Alumni, History, Campus, Students, Faculty, Address, and Tuition*. Retrieved from http://www.stateuniversity.com/universities/DC/Howard_University.html.
- Sue, D.W. (1981). *Counseling the culturally different: Theory and practice*. New York: Wiley.
- Suzuki-Crumly, J., & Hyers, L. (2004). The relationship among ethnic identity, psychological well-being, and intergroup competence: An investigation of two biracial groups. *Cultural Diversity and Ethnic Minority Psychology*, 10, 137–150. doi: 10.1037/1099-9809.10.2.137
- Tottenham, N., Tanaka, J., Leon, A., McCarry, T., Nurse, M., Hare, T., ... Nelson, C. (2009). The NimStim set of facial expressions: Judgments from untrained research participants. *Psychiatry Research*, 168, 242–249. doi: 10.1016/j.psychres.2008.05.006
- Townsend, S., Markus, H., & Bergsieker, H. (2009). My choice, your categories: The denial of multiracial identities. *Journal of Social Issues*, 65, 185–204. doi: 10.1111/j.1540-4560.2008.01594.x
- U.S. Census Bureau. (1990). *Genealogy: Names: Male First Names*. Retrieved from <http://www.census.gov/genealogy/names/dist.male.first>.
- U.S. Census Bureau (2000). *Factfinder: Factsheet for a Race, Ethnic, or Ancestry Group*. Retrieved from <http://www.factfinder.census.gov/>
- U.S. Department of Education. (2010, January 4). *List of Historically Black Universities*. Retrieved from <http://www2.ed.gov/about/inits/list/whhbcu/edlite-list.html>.
- Van Hiel, A., & Mervielde, I. (2003). The need for closure and the spontaneous use of complex and simple cognitive structures. *Journal of Social Psychology*, 143, 559–568. doi: 10.1080/00224540309598463
- Webster, D. M., & Kruglanski, A. W. (1994). Individual differences in need for cognitive closure. *Journal of Personality and Social Psychology*, 67, 1049–1062. doi: 10.1037/0022-3514.67.6.1049

- Weisbuch, M., Ivcevic, Z., & Ambady, N. (2009). On being liked on the web and in the “real world”: Consistency in first impressions across personal webpages and spontaneous behavior. *Journal of Experimental Social Psychology*, 45, 573–576. doi: 10.1016/j.jesp.2008.12.009
- Willadsen-Jensen, E. C., & Ito, T. A. (2006). Ambiguity and the time course of racial perception. *Social Cognition*, 24, 580–606. doi: 10.1521/soco.2006.24.5.580
- Willadsen-Jensen, E. C., & Ito, T. A. (2008). A foot in both worlds: Asian Americans’ perceptions of Asian, White, and racially ambiguous faces. *Group Processes and Interpersonal Relations*, 11, 182–200. doi: 10.1177/1368430207088037
- Zarate, M. A., & Smith, E. R. (1990). Person categorization and stereotyping. *Social Cognition*, 8, 161–185.

Received July 14, 2010

Revision received September 28, 2010

Accepted January 13, 2011■

Linguistic Accent, Depression, and Anxiety: Concern with Linguistic Accent Predicted Psychological Maladjustment Better than Traditionally Accepted Acculturation Variables

KONSTANTIN TSKHAY & ANGELA-MINH TU D. NGUYEN
University of California, Riverside

Language proficiency is a predictor of acculturative stress (Berry & Kim, 1988), which is related to mental health (Constantine, Okazaki, & Utsey, 2004); however, there is limited research on linguistic accent, a construct relevant to language proficiency. In the present study, the relationship between linguistic accent and psychological maladjustment was examined. The study was conducted using two samples (i.e., Vietnamese Americans and Mexican Americans) recruited from the psychology department subject pool at the University of California, Riverside. Participants reported their level of concern with an accent and completed a measure of depression and anxiety symptomatology. Increased concern with an accent significantly relates to increased levels of psychological maladjustment. Concern with an accent is a better predictor of maladjustment than traditionally accepted acculturation variables. Because linguistic accent and psychological maladjustment are related, linguistic accent is an important topic to study and deserves greater attention in both research and practice.

Keywords: acculturation, acculturative stress, linguistic accent, depression, anxiety

Les compétences langagières prédisent le stress d'acculturation (Berry & Kim, 1988), et ce dernier est relié à la santé mentale (Constantine, Okazaki, & Utsey, 2004). Toutefois, peu de recherches existent sur l'accent linguistique, un concept fondamental des compétences langagières. Dans la présente étude, la relation entre l'accent linguistique et l'inadaptation psychologique a été étudiée. Ainsi, deux échantillons (des Américains d'origine vietnamienne et des Américains d'origine mexicaine) ont été recrutés à partir du bassin de participants du département de psychologie de l'Université de Californie, Riverside. Les participants devaient rapporter leur niveau de préoccupation relatif à un accent linguistique et compléter un questionnaire mesurant les symptômes de dépression et d'anxiété. Les résultats indiquent qu'un niveau élevé de préoccupations quant à l'accent était significativement relié à des niveaux élevés d'inadaptation psychologique. Ces préoccupations prédisent mieux l'inadaptation que les variables d'acculturation traditionnellement évaluées. Puisque l'accent linguistique et l'inadaptation psychologique sont reliés, l'accent linguistique constitue un sujet de recherche important qui mérite davantage de considérations, tant aux plans de la recherche que de la pratique clinique.

Mots-clés : acculturation, stress d'acculturation, accent linguistique, dépression, anxiété

The United States is an increasingly multicultural society due to its ideals and practices. One major motivation for immigration to the United States is the labor market: People from various parts of the world

travel in search of financial prosperity and stability (Quinn & Petrick, 1993). Currently, ethnic minorities represent one-third of the United States population and the numbers are expected to increase by mid-century (U.S. Census Bureau, 2008). In 2009, the U.S. Census Bureau found that foreign-born individuals made up 12.5% of the total population, compared to 11.7% in 2003 and 4.7% in 1970 (U.S. Census Bureau, 2010a). Furthermore, 15.6% (23.9 million people) of the total labor force registered in the United States is foreign-born (U.S. Census Bureau, 2009). Because of the influx of international workers into the United States, focus on English language proficiency and nonnative

I would like to thank Dr. Angela-MinhTu D. Nguyen for her brilliant insights and guidance and Dr. Veronica Benet-Martinez for the opportunity to work on this project. I would also like to express gratitude to the editorial team for constructive feedback and criticism. Please address correspondence to Konstantin Tskhay (email: konstantin.tskhay@gmail.com).

linguistic accents has become more vital than ever before (Quinn & Petrick, 1993). English language proficiency and linguistic accents not only affect immigrants, but also US citizens who grew up in households where English was not the primary language of communication (approximately 19% of all households; U.S. Census Bureau, 2010b). In this study, concern with linguistic accent is investigated as a predictor of non-clinical psychological maladjustment within an acculturation theoretical framework.

Berry (2003) defines acculturation as the process of becoming a part of (i.e., moving to, integrating into) the new and unfamiliar culture that differs from the culture of origin. Cultural orientation, one of the main concepts of the acculturation framework is defined by two dimensions: 1) the degree to which an individual is motivated and allowed to identify with and be a part of the mainstream culture (i.e., dominant cultural orientation), and 2) the degree to which an individual is motivated and allowed to identify with and be a part of the ethnic culture to which he or she belongs (ethnic cultural orientation; Nguyen & Benet-Martínez, 2007). The bidirectional model provides an understanding of the acculturation that an individual experiences when he or she is exposed to two or more cultures (Nguyen & Benet-Martínez, 2007). Acculturation has many indicators, such as social affiliation, communication style, cultural identity, cultural pride, knowledge, beliefs, values, and language proficiency or language fluency (Zane & Mak, 2003). Acculturative stress may result in the process of acculturation in any of the indicators (Berry, 1997).

Berry (1997), explains that acculturative stress constitutes the conflict between the culture of origin and the host culture of an individual. Berry (1997) discusses acculturative stress as the product of intercultural comparison and contact (e.g., interaction between two or more cultures). For example, a French person immigrating to the United States may be challenged to understand and accept traditional political values that Americans hold, and thereby may feel distressed. Acculturative stress may be linked to psychological maladjustment (e.g., depression, anxiety; Berry, 1997). Berry (2003) explicitly defines acculturative stress as being manifested by “uncertainty, anxiety, and depression”. Berry and Kim (1988) name language proficiency, one of the indicators of acculturation, as a predictor of the level of acculturative stress and psychological maladjustment.

Language proficiency is therefore important in understanding acculturation and acculturative stress (Berry, 1997).

Language proficiency is an indicator of acculturation (Berry, 1997). It is one of the major determinants of communication and cultural exchange. Ying (1996) found that immigrants perceiving themselves to be insufficiently proficient in the language of the host country tend to have lower self-esteem, diminished satisfaction with life, and higher stress levels. Liebkind and Jasinskaja-Lahti (2000) found that higher language proficiency relates to increased self-esteem and a better sense of mastery. Lin and Yi (1997) suggested that low language proficiency creates problems in the workplace and academic settings. International students who were more confident using the English language experienced considerably less stress than those who were less confident about their use of English (Yeh & Inose, 2003). These examples show that language proficiency is important not only as an indicator of acculturation, but also because of the effects it has on affect and mental health.

People proficient in the dominant language may still encounter problems due to misunderstandings caused by a linguistic accent, or a specific manner of pronunciation (Goto, Gee, & Takeuchi, 2002). An accent may cause the speaker to develop insecurities, which may affect his or her psychological adjustment (Ying, 1996). Gluszek and Dovidio (2010) have previously shown that linguistic accents are associated with stigma and stereotypes, which suggests that people may perceive an accent they might have as a cause of concern. Moreover, concern with linguistic accent may be an indicator of acculturative stress. Although language proficiency, an indicator of acculturation, has previously been shown to affect psychological (mal)adjustment (Ying, 1996), the measure does not concern the affect an individual has towards fluency. The literature on the subjective concern with linguistic accent is limited. In this study, concern with linguistic accent is measured along with language proficiency. It is important to distinguish language proficiency from concern with linguistic accent. For example, an immigrant, who lives in the United States and has spoken English for eight years, may be fluent in the language of the majority (i.e., high English language proficiency), but bothered and concerned with the accent he or she has (i.e., high

concern with having an accent in English). Language proficiency is different from concern with a linguistic accent, as it does not involve emotional valence, but rather cognitive assessment of the skill. Therefore it is important to study whether concern with linguistic accent is a better predictor of psychological maladjustment than language proficiency.

In this study, the affective aspect of having an accent, or the degree to which individuals are bothered with their accent will be examined as well as psychological maladjustment. The perception of having an accent may result in higher levels of depression and anxiety. Previous literature on linguistic accents predicted that linguistic accents correlate with non-clinical depression and anxiety (Goto et al., 2002). The purpose of this study is to investigate the connection between insecurities about linguistic accents and mental health. Another purpose is to increase understanding of linguistic accents and their psychological correlates. Lastly, concern with a linguistic accent is expected to be a better predictor of psychological maladjustment than traditionally accepted acculturation variables (e.g., cultural orientation, language fluency).

The goal of the present study is to establish a connection between the concepts of concern with having an accent, measured within Riverside Acculturation Stress Inventory, and psychological maladjustment, measured by a symptomatology inventory. Concern with linguistic accent was also tested to see if it can predict depression and anxiety better than traditionally accepted variables of acculturation such as language fluency and cultural orientation. Two samples were used to demonstrate that results can be replicated with different ethnic groups.

Study 1: Vietnamese Americans

Method

Participants

Participants were 248 Vietnamese American undergraduate students at the University of California, Riverside. They ranged in age from 17 to 33 years ($M = 19.35$, $SD = 1.60$). Participants signed the informed consent form before the study began; parental consent was obtained for participants under the age of 18. The

sample was 51.24% female, and 58.61% of the participants were born in the US (i.e., second-generation). Those born elsewhere (i.e., first-generation) had lived in the US for an average of 12.78 years ($SD = 3.79$ years). Third and fourth generations were not present in the sample.

Measures

Concern with having an accent. Concern with having an accent was measured by one item of Riverside Acculturation Stress Inventory (RASI; Benet-Martínez & Haritatos, 2005): “It bothers me that I have an accent (in English or Vietnamese)”. The item measured the degree to which an individual was bothered with an accent that he or she may possess in the language spoken in either ethnic or new culture. The response was rated on a 5-point scale (1 = *strongly disagree* to 5 = *strongly agree*).

Cultural Orientation. Cultural orientation was assessed using the 20-item Vancouver Index of Acculturation (VIA; Ryder, Alden, & Paulhus, 2000). The VIA measures two independent cultural orientations in two subscales: American and ethnic (Vietnamese for this study). A sample item from the American cultural orientation subscale is, “I would be willing to marry an American person”, and a sample item from the Vietnamese cultural orientation subscale is “I would be willing to marry a person from my heritage culture”. Each item was rated on a 5-point scale (1 = *strongly disagree*, 5 = *strongly agree*). The mean score for each subscale was computed. A higher score indicates a higher orientation toward that particular culture. In this sample, the internal consistency reliability for the VIA was good (American: $\alpha = .84$, Vietnamese: $\alpha = .83$).

Language fluency. In this study, language fluency was measured using an item on the demographic part of the questionnaire “Overall, how fluent are you in English/Vietnamese”. There was one item for each language. The item was rated on a 3-point scale (1 = *not at all fluent*, 2 = *somewhat fluent*, 3 = *fluent*).

Symptomatology. In this study, we used the 13-item depression subscale and the 10-item anxiety subscales of the Symptoms Checklist-Revised (SCL-90R; Derogatis & Lazarus, 1994) to measure depression and anxiety symptoms within the seven days prior to the study (which includes the day of the

study). A sample item of the depression subscale is: “Feeling low in energy or slowed down” and a sample item of the anxiety subscale is “Nervousness or shakiness inside”. Each item was rated on a 5-point scale (0 = *not at all*, 4 = *extremely*). The mean score for each subscale was calculated, with a higher score indicating a higher level of either depression or anxiety symptomatology. In this sample, the internal consistency reliability for the SCL-90R was excellent overall (depression: $\alpha = .90$, anxiety: $\alpha = .90$).

Procedure

Participants were recruits from the psychology department's subject pool where participants fulfilled a course requirement for their introductory psychology courses. For this experiment, subjects participated in the study in small groups. Before beginning the study, a research assistant read a verbal script, greeting and thanking the participants as well as providing instructions. After giving an informed consent, the participants completed the above measures as well as a demographics survey, which collected information such as gender, age, country of birth (and year of immigration, if applicable), and generation status (i.e., whether participants were born in the United States or not). The survey took approximately 30 to 50 minutes to complete. Upon completion, a research assistant debriefed participants.

Results

The participants in the Vietnamese American sample had good Vietnamese language proficiency ($M = 2.17$, $SD = 0.63$) and English language proficiency ($M = 2.90$, $SD = 0.30$). The average concern with an accent was 2.05 ($SD = 1.09$). The

average American cultural orientation was 3.88 ($SD = 0.46$) and mean Vietnamese cultural orientation was 3.81 ($SD = 0.50$). Mean anxiety-related symptomatology was .90 ($SD = 0.79$), and the mean depression-related symptomatology was 1.09 ($SD = 0.75$). Correlations between the variables of interest can be found in Table 1.

Main analysis

Correlations showed that concern with one's linguistic accent has a significant small to medium negative relationship with the dominant American cultural orientation ($r = -.26$, $p < .001$). However, concern with a linguistic accent was not significantly related to Vietnamese cultural orientation ($r = -.003$, $p = .97$). Moreover, the direction of the correlation is negative, such that increased concern with a linguistic accent is associated with decreased orientation towards American culture, and vice versa; but not with orientation to Vietnamese culture.

Hierarchical regression analysis was conducted to test the hypothesis that concern with linguistic accent is a better predictor of psychological maladjustment than traditional acculturation variables. In Step 1, Vietnamese language fluency, English language fluency, American cultural orientation, and Vietnamese cultural orientation were entered as predictors of depression and anxiety. Concern with a linguistic accent was added into the model in Step 2 (see Table 2).

For Vietnamese Americans, concern with one's accent was a significantly better predictor of depression ($\Delta R^2 = .04$, $\beta = .21$, $t(235) = 3.00$, $p = .003$), compared to Vietnamese language fluency, English

Table 1

Pearson Correlation Matrix Among Variables Measured in Vietnamese American Sample (N = 248) and Mexican American Sample (N = 222) (Vietnamese American sample above the diagonal; Mexican American sample below the diagonal)

Variables	1	2	3	4	5	6	7
1 Concern with linguistic accent	-	-.26**	.00	.20**	.20**	.06	-.31**
2 American cultural orientation	-.20**	-	.27**	-.01	-.03	.00	.24**
3 Ethnic cultural orientation	-.08	.23	-	.05	-.02	.25**	-.11
4 Anxiety	.15*	.03	-.03	-	.69**	.07	-.07
5 Depression	.18**	.04	-.04	.66**	-	-.05	-.03
6 Foreign language	-.08	.03	.39**	.02	-.02	-	-.04
7 English language	-.15*	.04	-.06	-.08	-.17*	.00	-

Note. * $p < .05$; ** $p < .01$.

language fluency, American cultural orientation, and Vietnamese cultural orientation. In other words, concern with a linguistic accent predicts depression even after controlling for variables traditionally associated with acculturation such as language fluency and cultural orientation. Increased concern with linguistic accent in this sample predicted higher levels of depression.

For this sample, concern with linguistic accent also significantly predicted anxiety ($\Delta R^2 = .03$, $\beta = .20$, $t(235) = 2.90$, $p = .004$). The direction of the relationship is positive, which means that individuals with greater concern with an accent also tend to have increased levels of anxiety. Furthermore, the hierarchical regression analysis revealed that the concern with linguistic accent is a better predictor of psychological maladjustment than traditionally accepted variables of acculturation.

Study 2: Mexican Americans

Method

Participants

Participants were 222 Mexican American undergraduate students from the University of California, Riverside. They ranged in age from 17 to 25 years ($M = 18.82$, $SD = 1.09$). Participants signed the informed consent form before the study began; parental consent was obtained for participants under the age of 18. The sample was 72.15% female, and

81.74% of participants were born in the US. Among those born in the US, 78.22% were second-generation, 8.38% were third-generation (i.e., at least one parent born in the US), and 13.41% were fourth-generation or later (i.e., at least one grandparent was born in the US). The participants who were born elsewhere (i.e., first-generation) had lived in the US for an average of 14.44 years ($SD = 4.52$ years).

Measures and Procedure

Participants completed the same measures used in Study 1. However, all references to the Vietnamese language or culture were changed to the Spanish language or Mexican culture. The VIA was used to assess cultural orientation; the internal consistency reliability of this scale was good (American: $\alpha = .82$, Mexican: $\alpha = .89$). The internal consistency reliability for the SCL-90R was excellent overall (anxiety: $\alpha = .89$, depression: $\alpha = .91$). The procedure was the same as that used in Study 1.

Results

Participants in the Mexican American sample had high mean Spanish language fluency of 2.66 ($SD = 0.56$) and high mean English language fluency of 2.96 ($SD = 0.20$). The participants in the sample were on average less concerned about having a linguistic accent ($M = 1.97$, $SD = 1.14$). The mean American cultural orientation was 3.90 ($SD = 0.52$), and the mean Mexican cultural orientation was 4.25 ($SD = 0.58$). The participants reported low depression ($M = 0.99$,

Table 2

Summary of Hierarchical Regression Analyses for Study 1 (Vietnamese American Sample)

Variables	Step 1				Step 2			
	R^2	B	$SE\ B$	β	R^2	B	$SE\ B$	β
Depression ($N = 241$)	.00				.04*			
Vietnamese language		-.06	.08	-.05		-.04	.08	-.03
English language		-.07	.17	-.03		.06	.17	.02
American cultural orientation		-.04	.12	-.02		.03	.12	.02
Vietnamese cultural orientation		-.01	.11	-.01		-.03	.10	-.02
Concern with accent						.14	.05	.21*
Anxiety ($N = 241$)	.02				.03*			
Vietnamese language		-.11	.08	-.09		-.10	.08	-.08
English language		-.16	.18	-.06		-.02	.18	-.01
American cultural orientation		-.04	.12	-.03		.03	.12	.02
Vietnamese cultural orientation		.11	.11	.07		.10	.10	.06
Concern with accent						.14	.05	.20*

Note. * $p < .01$.

Table 3

Summary of Hierarchical Regression Analyses for Study 2 (Mexican American Sample)

Variables	Step 1				Step 2			
	R ²	B	SE B	β	R ²	B	SE B	β
Depression (N = 222)	.03				.03*			
Spanish language		.01	.10	.01		.03	.10	-.02
English language		-.66	.26	-.17*		-.50	.26	-.15*
American cultural orientation		.07	.10	.05		.12	.11	-.08
Mexican cultural orientation		-.09	.10	-.07		-.09	.10	-.06
Concern with accent						.11	.05	.17*
Anxiety (N = 222)	.01				.02*			
Spanish language		.05	.10	.03		.06	.10	.04
English language		-.34	.27	-.09		-.26	.27	-.07
American cultural orientation		.06	.11	.04		.10	.11	.07
Mexican cultural orientation		-.06	.10	-.04		-.06	.11	-.04
Concern with accent						.10	.05	.15*

Note. * $p < .05$.

$SD = 0.77$) and low anxiety ($M = 0.88$, $SD = 0.77$). Correlations between the variables can be found in Table 1.

In the Mexican American sample, we found that concern with linguistic accent was negatively related to American cultural orientation ($r = -.20$, $p = .003$). More precisely, an individual who was more concerned with his accent had a tendency to be less culturally oriented towards the dominant culture, and vice versa. In comparison, the relationship to the Mexican cultural orientation and concern with accent was not significant ($r = -.08$, $p = .25$) in this sample.

Hierarchical regression analysis was conducted to test the hypothesis. In Step 1, we entered variables traditionally associated with acculturation (e.g., Spanish language fluency, English language fluency, American cultural orientation, and Mexican cultural orientation) as predictors of psychological maladjustment. Concern with a linguistic accent was entered in Step 2 to see whether the new variable is a better predictor of maladjustment (see Table 3).

The analysis revealed that linguistic accent is a better predictor of depression ($\Delta R^2 = .03$, $\beta = .17$, $t(209) = 2.43$, $p = .02$), than Spanish language fluency, American cultural orientation, and Mexican cultural orientations. Greater concern with a linguistic accent predicted increased levels of depression better than Spanish language fluency and either dominant or ethnic cultural orientation. Results show that greater

English language fluency was a good predictor of decreased depression-related symptomatology ($\Delta R^2 = .03$, $\beta = -.15$, $t(209) = 2.43$, $p = .02$).

A separate regression analysis was conducted with anxiety as the criterion variable. Concern with an accent was a good predictor of anxiety-related symptomatology ($\Delta R^2 = .02$, $\beta = .15$, $t(210) = 2.11$, $p = .04$). Moreover, concern with a linguistic accent was a better predictor of anxiety than variables traditionally associated with acculturation. Greater concern with an accent predicted greater anxiety in this sample.

Discussion

The results support our hypothesis that increased levels of concern with linguistic accent relate to higher levels of psychological maladjustment. These results are similar to findings described in previous studies about the relationship between language proficiency and psychological maladjustment (Kao & Gansneder, 1995). However, the study showed that affective valence towards the accent was a better predictor of psychological maladjustment than language proficiency in both the Vietnamese American sample and the Mexican American sample. Moreover, in the Mexican American sample English language proficiency was also a good predictor of depression, but not anxiety.

Previous literature on the subject considers the frequency of language use and the contexts in which it

is used. Both constructs indicate the level of involvement with the dominant culture (Kang, 2006). In the present study, it was found that concern with linguistic accent is a better predictor of psychological maladjustment than other variables traditionally used to assess acculturation (e.g., dominant culture). The degree of concern with an accent could significantly affect a person's level of involvement with the dominant culture, which in turn could affect the individual's mental health. An individual who is self-conscious about his or her accent and has a negative perception of it might be less motivated to communicate with the dominant or ethnic community. This insecurity may lead the individual to limit the interactions to a minimum to avoid embarrassment (Nicassio, 1983), which in turn can lead to stress and maladjustment.

Even though increased concern with one's accent seems to be related to non-clinical depression and anxiety, there are still limitations to the study. All participants were college students in Southern California at the University of California, Riverside and may not have been representative of the general population. It is important to examine the relationship between concern with an accent and psychological maladjustment in different groups of people and regions before making generalizations. Assessing different regions with less ethnically diverse populations could yield different results, because individuals who have an accent may feel different levels of stigmatization, discrimination, judgment, and distress depending on the location.

Participants may have experienced a social desirability bias even though confidentiality was guaranteed. To avoid this limitation in the future, a social desirability bias inventory could be included and controlled for in the analysis. Participants may have had higher levels of depression, anxiety, and been more bothered with an accent than they reported, which could underestimate the magnitude of the relationship found.

The interpretation of the question "It bothers me that I have an accent (in English or Ethnic Language)" could have been read with an emphasis on one of the two options. The bias towards choosing to report concern with a linguistic accent in English may have occurred.

The study should be replicated with different kinds of accents. Certain accents could be viewed to have a higher status (e.g., French) by the society and cause less concern for the speaker, while others may have a more negative connotation. Also, a quasi-experimental design could be possible with international visitors who possess an accent that is distinguishable. The results of such a study could not only tell if there is a relationship, but also predict the kinds of pronunciation that could cause more distress for an individual.

Implications

As Constantine, Okazaki, and Utsey (2004) found, students who are able to communicate and exchange information effectively were less likely to experience problems with adjustment, and had lower levels of acculturative stress. Accent could be important in communication, because it can become a cause of frustration. Frustration could be related to poor mental health. Students concerned with their accent may be less confident in seeking help, asking questions during lectures, and introducing themselves to other people, compared to those students who are less bothered with their accent (Duru & Poyrazll, 2007). Moreover, these students might have more symptoms of psychological maladjustment.

Together, Study 1 and 2 fill a gap in the literature on linguistic accents and present new possibilities for cultural research. The results show that linguistic accent is a better predictor of symptoms of depression and anxiety in both a Vietnamese American sample and a Mexican American sample than other variables associated with acculturation. The results also show that decreased English language proficiency predicts depression in the Mexican American sample. It is important to consider and study linguistic accents and their psychological correlates in the future.

References

- Benet-Martínez, V., & Haritatos, J. (2005). Bicultural Identity Integration (BII): Components and socio-personality antecedents. *Journal of Personality*, 73, 1015–1050. doi:10.1111/j.1467-6494.2005.00337.x
- Berry, J. W. (1997). Immigration, acculturation, and adaptation. *Applied Psychology: An International Review*, 46, 5–68. doi: 10.1080/026999497378467.

- Berry, J. W. (2003). Conceptual approaches to acculturation. In K. M. Chun, P. B. Organista, & G. Marín (Eds.), *Acculturation: Advances in Theory, Measurement, and Applied Research* (pp. 17–37). Washington, DC: American Psychological Association. doi: 10.1037/10472-004
- Berry, J. W., & Kim, U. (1988). Acculturation and mental health. In P. R. Dasen, J. W. Berry, & N. Sartorius (Eds.), *Health and Cross-cultural Psychology* (pp. 207–236). London: Sage.
- Constantine, M. G., Okazaki, S., & Utsey, S. O. (2004). Self-concealment, social-efficacy, acculturative stress, and depression in African, Asian, and Latin American International College Students. *American Journal of Orthopsychiatry*, 74, 230–241. doi: 10.1037/0002-9432.74.3.230
- Derogatis, L. R., & Lazarus, L. (1994). SCL-90-R, Brief Symptom Inventory, and matching clinical rating scales. In M. E. Maruish (Ed.), *The use of psychological testing for treatment planning and outcome assessment* (pp. 217–248). Hillsdale, NJ: Erlbaum.
- Duru, E., & Poyrazll, S. (2007). Personality dimensions, psychosocial-demographic variables, and English language competency in predicting level of acculturative stress among Turkish international students. *International Journal of Stress Management*, 14, 99–110. doi: 10.1037/1072-5245.14.1.99
- Gluszek, A., & Dovidio, J. F. (2010). The way they speak: A social psychological perspective on the stigma of nonnative accents in communication. *Personality and Social Psychology Review*, 14, 214–237. doi: 10.1177/1088868309359288
- Goto, S. G., Gee, G. C., & Takeuchi, D. (2002). Strangers still? The experience of discrimination among Chinese Americans. *Journal of Community Psychology*, 30, 211–224. doi: 10.1002/jcop.9998
- Kang, S. (2006). Measurement of acculturation, scale formats, and language competence their implications for adjustment. *Journal of Cross-Cultural Psychology*, 37, 669–693.
- Kao, C.-W., & Gansneder, B. (1995). An assessment of class participation by international graduate students. *Journal of College Student Development*, 36, 132–140. doi: 10.1177/0022022106292077
- Liebkind, K., & Jasinskaja-Lahti, I. (2000). Acculturation and emotional well being among immigrant adolescents in Finland: A comparative study of adolescents from different cultural background. *Journal of Adolescent Research*, 15, 446–469. doi: 10.1177/0743558400154002
- Lin, J.-C. G., & Yi, J. K. (1997). Asian international students' adjustment: Issues and program suggestions. *College Student Journal*, 31, 473–479.
- Nguyen, A. D., & Benet-Martínez, V. (2007). Biculturalism unpacked: Components measurements, individual differences, and outcomes. *Social and Personality Psychology Compass*, 1, 101–114. doi: 10.1111/j.1751-9004.2007.00029.x
- Nicassio, P. (1983). Psychosocial correlates of alienation: The study of a sample of the Indochinese refugees. *Journal of Cross-Cultural Psychology*, 14, 337–351. doi: 10.1177/0022002183014003007
- Quinn, J. F., & Petrick, J. A. (1993). Emerging strategic human resource challenge in managing accent discrimination and ethnic diversity. *Applied Human Resource Management Research*, 4, 79–93.
- Ryder, A., Alden, L., & Paulhus, D. (2000). Is acculturation unidimensional or bidimensional? A head-to-head comparison in the prediction of personality, self-identity, and adjustment. *Journal of Personality and Social Psychology*, 79, 49–65. doi: 10.1037/0022-3514.79.1.49
- U.S. Census Bureau (2008). *2008 population estimates*. Retrieved from http://factfinder.census.gov/servlet/DTTable?_bm=y&-state=dt&-context=dt&-ds_name=PEP_2008_EST&-CONTEXT=dt&-mt_name=PEP_2008_EST_G2008_T004_2008&-tree_id=809&-redoLog=false&-currentselections=PEP_2006_EST_G2006_T004_2006&-geo_id=01000US&-geo_id=02000US1&-geo_id=02000US2&-geo_id=02000US3&-geo_id=02000US4&-search_results=01000US&-format=&-_lang=en
- U.S. Census Bureau (2009). *Foreign-born labor force in the United States: 2007*. Retrieved from <http://www.census.gov/prod/2009pubs/acs-10.pdf>
- U.S. Census Bureau (2010a). *Language use in the United States: 2007*. Retrieved from <http://www.census.gov/hhes/socdemo/language/data/acs/ACS-12.pdf>.
- U.S. Census Bureau (2010b). *Nativity status and citizenship in the United States: 2009*. Retrieved from <http://www.census.gov/prod/2010pubs/acsbr09-16.pdf>.
- Yeh, C. J., & Inose, M. (2003). International students' reported English fluency, social support satisfaction, and social connectedness as predictors of acculturative stress. *Counseling Psychology Quarterly*, 16, 15–28.

- Ying, Y. W. (1996). Immigration satisfaction of Chinese Americans: An empirical examination. *Journal of Community Psychology*, 24, 3–16. doi: 10.1080/0951507031000114058
- Zane, N., & Mak, W. (2003). Major approaches to the measurement of acculturation among ethnic minority populations: A content analysis and an alternative empirical strategy. In K. M. Chun, P. B. Organista & G. Marín (Eds.), *Acculturation: Advances in Theory, Measurement, and Applied Research* (pp. 39–60). Washington, DC: American Psychological Association.

Received July 12, 2010

Revision received September 30, 2010

Accepted January 13, 2011■

Le diagnostic comme attribution causale claire pour augmenter le bien-être

VALÉRIE COURCHESNE
Université de Montréal

Recevoir un diagnostic de maladie mentale est un événement que vivront 20 % des Canadiens. Pourtant, peu d'études explorent l'impact d'un tel événement sur le bien-être. Deux visions s'opposent concernant les conséquences de l'établissement d'un diagnostic. Certains considèrent que le diagnostic peut mener à la stigmatisation et à la discrimination sociale du sujet, alors que d'autres croient qu'il peut au contraire procurer un soulagement. Le modèle théorique présenté dans l'article tente d'expliquer sous quelles conditions cette deuxième vision peut émerger. Il sera proposé que le diagnostic, fournissant de l'information claire concernant la condition et les symptômes de la personne, peut contribuer à augmenter la clarté de l'identité personnelle et le sentiment de contrôle de la personne touchée, ce qui lui permet ensuite de vivre plus de bien-être. À la suite de l'explication du modèle, ses implications en ce qui concerne les interventions en psychologie ainsi que dans d'autres domaines seront discutées.

Mots-clés : diagnostic, bien-être, sentiment de contrôle, identité personnelle, clarté des attributions

Twenty percent of Canadians will receive a diagnosis of mental illness in the course of their life. However, few studies consider the impact of such a diagnosis on well-being. Some consider that diagnosing a mental illness means stigmatizing the person, which can lead to social discrimination, while others believe that it can be a relief. The theoretical model presented here attempts to explain the context in which this second view is possible. It is argued that because the diagnosis may represent a clear cause of the person's condition and symptoms, it may increase the clarity of personal identity and the individual's perceptions of control, which may then increase well-being. Following the explanation of the model, its implications for clinical interventions and other domains are discussed.

Keywords: diagnosis, well-being, perceived control, personal identity, attribution clarity

Au Canada, selon de récentes estimations, plus de 20 % de la population recevra un diagnostic de maladie mentale au cours de sa vie (Agence de la santé publique du Canada, 2002). Cela signifie qu'une personne sur cinq sera touchée directement par cette réalité. Ainsi, la majorité de la population canadienne sera indirectement touchée puisque la plupart des

individus connaissent une personne (membre de la famille, ami ou collègue) qui recevra un diagnostic. D'ailleurs, c'est vers l'obtention d'un diagnostic, c'est-à-dire l'identification d'une maladie par ses symptômes (Robert, 1987), qu'est orientée toute investigation médicale (Danion-Grilliat, 2006). C'est aussi grâce au diagnostic qu'il est possible d'orienter le traitement et les interventions psychologiques et psychiatriques. Cela fait du diagnostic un acte primordial dans le monde de la médecine et de la psychologie. Cet acte touche également un très grand nombre de personnes dans la population en général. Que ce soit pour les patients et leur famille ou encore pour les praticiens et autres travailleurs de la santé, le diagnostic a une répercussion importante sur la vie des personnes touchées.

Deux visions s'opposent quant à l'impact du diagnostic dans le domaine de la santé mentale. La

Je tiens premièrement à remercier tous les réviseurs et éditeurs qui, grâce à leurs commentaires constructifs, m'ont permis de grandement améliorer mon article. Je souhaite aussi remercier Anne Gendreau, Esther Osborne et Roxane de la Sablonnière pour leur contribution tout au long du processus. Je tiens également à adresser un merci particulier à Chloé Paquin-Hodge pour son soutien inconditionnel et ses nombreux commentaires depuis le début de l'élaboration de cet article. Toute correspondance concernant cet article doit être adressée à Valérie Courchesne (courriel : valerie.courchesne@umontreal.ca).

première associe le diagnostic à des répercussions négatives telles que la stigmatisation (Corrigan, 2007; Dinos, Stevens, Serfaty, Weich, & King, 2004; Kring, Davison, Neale, & Johnson, 2009), c'est-à-dire des paroles ou des actes qui transforment le diagnostic de la personne en une marque négative, une étiquette (Blouin & Bergeron, 1997). Par exemple, pour un individu qui reçoit un diagnostic de Gilles de la Tourette, cette étiquette peut non seulement lui nuire dans sa recherche d'emploi, de logement ou dans ses relations avec les autres, mais elle peut également entraîner plusieurs problèmes au niveau de son identité personnelle (Dinos et al., 2004; Poulin & Levesque, 1995). D'ailleurs, le stigma associé au diagnostic obtenu a des répercussions négatives allant même jusqu'à nuire à la guérison (Markowitz, 1998; Sirey et al., 2001). Sirey et ses collaborateurs (2001) ont par exemple montré qu'il y avait un lien négatif entre le stigma perçu et l'adhésion au traitement de même qu'entre le stigma perçu et la sévérité des symptômes de maladie mentale. Ainsi, la personne recevant un diagnostic devra désormais apprendre à vivre avec le diagnostic ainsi qu'avec les problèmes qui y sont associés et modifier son identité personnelle pour qu'elle inclue ce dernier. De plus, l'annonce du diagnostic constitue souvent un moment redouté non seulement par le patient, mais également par le clinicien qui doit l'annoncer (Danion-Grilliat, 2006). En effet, pour le clinicien, annoncer le diagnostic est très délicat; il faut arriver à dire la vérité sans blesser le patient et il faut ensuite s'adapter à sa réaction (Danion-Grilliat, 2006). Ainsi, étant donné que le diagnostic représente un moment pénible et qu'il peut entraîner une stigmatisation ayant des répercussions importantes, selon cette école de pensée, il est préférable d'éviter de poser un diagnostic à moins que cela ne soit absolument nécessaire.

La deuxième vision est celle selon laquelle l'obtention d'un diagnostic représente un soulagement pour la personne touchée. En effet, il semble qu'une proportion importante d'individus vit l'annonce d'un diagnostic de maladie mentale plutôt positivement (Dinos et al., 2004). Pour ces gens, le diagnostic permet enfin d'expliquer leurs symptômes et de prendre des mesures pour améliorer leur situation (Dinos et al., 2004). Les tenants de cette vision soutiennent que le diagnostic permet de nombreuses améliorations par rapport à la situation pré-diagnostic. Entre autres, il ouvre la porte à toute une communauté (p. ex., groupes de soutien, blogues, forums) qui peut

être très rassurante et bénéfique pour la personne (Danion-Grilliat, 2006). Le diagnostic permet également l'accès à des services tels que l'aide scolaire, l'aide au logement ou encore l'aide à l'emploi, ce qui contribue à améliorer la condition de la personne (Mottron, 2004).

Malgré le fait que les deux visions soient défendues dans la littérature, la divulgation du diagnostic n'est pas un choix. Selon les lois qui régissent la profession, il est du devoir du psychiatre d'informer son client du diagnostic auquel il est parvenu (Danion-Grilliat, 2006). Ainsi, la question à se poser n'est pas si l'on doit ou non poser un diagnostic, mais plutôt pourquoi certaines personnes verront leur bien-être augmenter à la suite de l'obtention du diagnostic alors que d'autres, qui recevront le même diagnostic, le verront diminuer. Il faut donc chercher à déterminer les variables qui font en sorte que le diagnostic représente un soulagement plutôt qu'une épreuve insurmontable.

Le présent article propose un modèle théorique expliquant pourquoi, et dans quelles conditions, une vision positive du diagnostic peut émerger. Nous proposons dans ce modèle que lorsqu'un individu perçoit le diagnostic comme une explication de ses symptômes, cela lui permet de mieux se comprendre et de se sentir plus en contrôle de sa vie, ce qui a pour effet d'augmenter son bien-être. Afin de bien illustrer en quoi ces conditions permettent au diagnostic d'être vécu positivement, il sera d'abord question de la théorie des attributions causales de Heider (1944), puis plus spécifiquement de la théorie de la clarté des attributions causales de Pinard Saint-Pierre et de la Sablonnière (2011). Par la suite, nous nous pencherons sur les variables découlant de la clarté de l'attribution causale, soit le sentiment de contrôle et l'identité personnelle. Suivra ensuite l'explication du modèle proposé, de même que ses implications théoriques et appliquées. Finalement, quelques pistes d'études futures seront proposées.

La théorie des attributions causales

La première théorie sur laquelle s'appuie le modèle proposé est celle de Heider (1944) portant sur les attributions causales. Les attributions causales représentent un processus cognitif par lequel les gens tentent d'expliquer les événements de leur vie en recherchant les causes possibles de ces derniers (Kelley, 1973). Ce concept est très utilisé en

psychologie sociale et plusieurs auteurs ont étudié les attributions causales et en ont exploré les implications. Par exemple, Weiner (1985) a lié les attributions causales à la motivation et aux émotions. En effet, attribuer la cause d'un échec scolaire à une cause stable (p. ex., le manque de capacités intellectuelles) peut susciter des émotions telles que la colère ou le découragement, ce qui influencera négativement la motivation lors d'un prochain examen. D'ailleurs, d'autres auteurs ont aussi démontré que certaines attributions causales sont reliées à la dépression (Seligman, Abramson, Semmel, & von Baeyer, 1979; Zuroff, 1981). Ainsi, les causes que l'on attribue aux événements peuvent avoir une influence importante (positive ou négative selon la situation) sur les événements ultérieurs. Les travaux portant sur la théorie des attributions causales ont donc contribué à comprendre comment les causes attribuées aux événements influencent la vie des gens et, plus particulièrement, leur bien-être (Zuroff, 1981). C'est d'ailleurs sur ce lien entre les attributions causales et le bien-être que repose le modèle proposé ici.

La théorie de la clarté des attributions causales

La deuxième théorie à considérer est celle de la clarté des attributions, c'est-à-dire à quel point la cause d'un événement est claire pour une personne ou une communauté. Ce terme a été proposé par Pinard Saint-Pierre et de la Sablonnière (2011), mais on peut retrouver chez certains auteurs les bases de ce concept. Ainsi, Weary et Edwards (1994) ont introduit la notion d'*incertitude* causale, c'est-à-dire le fait d'être incertain de la cause d'un événement. Ils ont par la suite démontré que cette incertitude causale est liée aux symptômes dépressifs (Edwards & Weary, 1998). Ainsi, le fait de ne pas disposer d'une cause certaine pour expliquer un événement est lié à un bien-être moindre. D'un autre côté, Crocker, Voelkl, Testa, et Major (1991) et Major, Kaiser, et McCoy (2003) ont envisagé l'impact que peut avoir l'incertitude des attributions sur le bien-être d'un angle différent. Ils ont démontré que lorsqu'une personne interprète un commentaire négatif à son endroit comme un préjugé (le préjugé étant ici une cause certaine au commentaire négatif), l'estime de soi se trouve protégée de l'effet négatif de ce commentaire. La notion de certitude des attributions causales a donc été liée au bien-être, mais le processus qui permet l'émergence d'un tel lien demeure incertain.

C'est cette lacune que Pinard Saint-Pierre et de la Sablonnière (2011) tentent de combler. Ils ont démontré empiriquement que le fait qu'une collectivité ne dispose que d'une cause vague, ou même d'aucune cause, pour expliquer une situation ou un événement, est lié à une faible clarté de l'identité collective. Conséquemment, cette identité collective floue est liée à un bien-être collectif moindre. Par exemple, de la Sablonnière, Taylor, Pinard Saint-Pierre et Annahatak (2011) ont démontré que les Inuits du Nord du Canada ne connaissent pas très bien les raisons historiques (la colonisation par les blancs entre autres) qui ont fait en sorte qu'ils sont aujourd'hui aux prises avec de nombreux problèmes sociaux tels que l'alcoolisme, la toxicomanie, de faibles niveaux d'éducation et un taux de suicide élevé. Puis, ils ont montré que le fait de ne pas connaître les causes de leurs problèmes était lié à un bien-être collectif moindre. Il y a donc un lien entre la clarté de la cause d'une situation sociale et le bien-être collectif et ce lien s'explique par la clarté de l'identité collective qui agit comme médiateur. Dans le présent modèle, cette idée sera reprise, mais au niveau personnel, aspect qui n'a pas été abordé dans les études mentionnées (de la Sablonnière et al., 2011; Pinard Saint-Pierre & de la Sablonnière, 2011).

Lien entre le sentiment de contrôle et la clarté des attributions causales

En plus d'être liée au bien-être (Crocker et al., 1991; de la Sablonnière et al., 2011; Edwards & Weary, 1998; Major et al., 2003; Pinard Saint-Pierre & de la Sablonnière, 2011; Weary & Edwards, 1994), il a été démontré que la clarté des attributions causales est liée au sentiment de contrôle (Edwards & Weary, 1998). En effet, il existe une corrélation positive entre la clarté des attributions et le sentiment de contrôle, de même qu'entre le sentiment de contrôle et le bien-être (Edwards & Weary, 1998). Autrement dit, lorsqu'une personne ne peut expliquer clairement la cause d'un événement, elle ne se sent pas en contrôle de la situation, ce qui est lié à un bien-être moindre.

D'ailleurs, plusieurs auteurs ont relié positivement le sentiment de contrôle au bien-être (Alloy & Clements, 1992; Lachman & Weaver, 1998; Tetrick & Larocco, 1987). Ainsi, le fait de donner à une personne une illusion de contrôle, c'est-à-dire lui donner une impression de contrôle alors qu'elle n'en a pas (Lachman & Weaver, 1998), ou de lui donner un

contrôle réel (Alloy & Clements, 1992; Tetrick & Larocco, 1987) permet d'augmenter son bien-être.

L'identité personnelle

Concernant l'identité personnelle, un premier lien mis en évidence par Baumgardner (1990) et Campbell (1990) est digne de mention. Il s'agit du lien entre la clarté de l'identité et le bien-être. En effet, ces auteurs ont démontré que plus l'identité d'un individu, c'est-à-dire les caractéristiques et les traits qui font qu'une personne est unique (Deaux, Reid, Mizrahi, & Ethier, 1995), est claire, plus cette personne vivra de bien-être. Le lien positif entre ces deux variables sera réutilisé dans le présent modèle, d'où l'importance de démontrer qu'il a été vérifié empiriquement.

Un deuxième lien à mentionner est celui entre le diagnostic d'une maladie mentale et l'identité personnelle. En effet, il est nécessaire de mentionner que le diagnostic a, en soi, une influence sur l'identité de la personne touchée. Dans le cas de la maladie mentale, le diagnostic touche généralement plus directement l'identité de la personne que dans le cas d'un diagnostic en médecine générale puisque la maladie concerne sa pensée, ses comportements ou ses émotions (Danion-Grilliat, 2006). Un diagnostic en psychiatrie désigne ainsi la personne dans son ensemble. La personne touchée doit donc redéfinir son identité personnelle en fonction de cette nouvelle information (Danion-Grilliat, 2006). C'est pour ces deux raisons qu'il est considéré ici que la clarté de l'identité personnelle joue un rôle primordial dans la relation entre le diagnostic et le bien-être.

Diagnostic et bien-être

Le modèle proposé porte sur le diagnostic et le bien-être. Bien que le nombre d'études portant directement sur ce sujet soit limité, une étude appuie la vision adoptée dans le présent modèle. En effet, Looper et Kirmayer (2004) ont démontré que les gens qui reçoivent un diagnostic dont le statut médical est ambigu (peu connu, rare, controversé) perçoivent plus de stigmatisation associée à leur diagnostic et leur bien-être en est négativement affecté. Par exemple, quelqu'un qui reçoit un diagnostic de mastoïdite aiguë tuberculeuse, un diagnostic très rare (Mustafa, Wioroski, Schultz, & Debry, 2004), percevra plus de stigmatisation et vivra moins de bien-être que quelqu'un qui a reçu un diagnostic de pneumonie.

Cette étude semble donc démontrer que moins la cause des symptômes est claire pour l'individu, plus il lui sera difficile de gérer la situation et moins il vivra de bien-être. Ainsi, il est proposé que pour expliquer comment le diagnostic peut être un événement positif, l'étude du rôle de la clarté des attributions constitue une avenue prometteuse.

Modèle théorique

Le modèle théorique proposé cherche à expliquer comment l'obtention d'un diagnostic peut s'avérer être un événement positif. En bref, il est proposé que le diagnostic permet d'expliquer clairement la cause des symptômes d'une personne. En ce sens, il devient une attribution causale claire aux symptômes puisqu'il permet de les expliquer et de leur donner un sens. Une telle clarification de la cause des symptômes entraînera une clarification de l'identité personnelle de même qu'une augmentation du sentiment de contrôle, ce qui mènera à une augmentation du bien-être.

Afin de bien saisir chaque étape impliquée, celles-ci seront décrites plus en détail. Pour ce faire, nous prendrons l'exemple d'Alexandre, 17 ans, atteint d'un syndrome de Gilles de la Tourette non diagnostiqué. Alexandre a de nombreux tics nerveux (raclements de gorge, clignements des yeux) et il est anxieux et très impulsif, ce qui le rend agressif. Il a de la difficulté à se faire des amis et à les garder car ses pairs ont peur de lui et le trouvent bizarre. Ses parents décident finalement de l'amener consulter un professionnel et c'est à partir de là que s'applique le modèle proposé (figure 1).

La première étape du modèle se situe au moment où la personne reçoit le diagnostic. Avant cette étape, elle sait que ce qui lui arrive n'est pas normal, mais elle ne peut expliquer sa condition de façon claire et rationnelle (Dinos et al., 2004). Elle n'arrive donc pas à inclure ses symptômes dans son identité; pour elle, ils n'ont aucun sens. Ce manque de clarté de son identité fait en sorte qu'elle ressent peu de bien-être (Campbell, 1990). Lorsque cette personne obtient un diagnostic, elle peut enfin comprendre les raisons pour lesquelles elle a tel ou tel symptôme (Dinos et al., 2004). Bien entendu, il peut y avoir une période de choc de durée et d'intensité variables selon la personne et selon la nature et la gravité du diagnostic reçu. Le modèle proposé soutient qu'après cette période de choc, le diagnostic peut devenir un événement positif pour la

personne, car il joue le rôle d'attribution causale claire pour expliquer sa condition (ses symptômes). Il est important de mentionner ici que c'est la cause des symptômes qui est éclaircie par l'obtention du diagnostic et non la cause de l'apparition de la maladie chez l'individu. En effet, le diagnostic permet de regrouper les symptômes en un tout cohérent et c'est ce qui, dans le modèle, permet d'augmenter le bien-être, même si cela n'explique pas pourquoi la maladie est apparue. À cette étape, Alexandre est informé qu'il est atteint d'un syndrome de Gilles de la Tourette et que c'est pour cela qu'il a des tics, qu'il est impulsif et qu'il est anxieux. Il comprend enfin clairement ce qui le rend différent des autres et réalise que ses comportements inappropriés sont dus à la maladie. En effet, lors de l'annonce du diagnostic, le psychiatre lui explique sa condition de même que les implications et les symptômes qui l'accompagnent. Cela a pour effet de normaliser ses comportements puisqu'il n'est pas le seul à être atteint de ce syndrome.

La deuxième étape se fait en deux volets. Le premier volet porte sur la clarté de l'identité personnelle. Dans le présent modèle, la clarté de l'identité personnelle est prédite par la clarté de l'attribution causale, comme cela avait été démontré au niveau collectif (de la Sablonnière et al., 2011). Ainsi, il est proposé que lorsque la personne comprend la cause de sa différence et des nombreux problèmes personnels qu'elle a rencontrés, elle peut se construire une identité personnelle claire qui va inclure sa

condition. Ainsi, lors de cette étape, Alexandre pourrait réinterpréter les événements de sa vie en tenant compte de cette nouvelle information. Par exemple, il comprendrait que certains de ses comportements, qui le culpabilisaient, s'expliquent par son syndrome. Ce sont ces réflexions qui lui permettraient de se comprendre lui-même et ainsi, de clarifier son identité personnelle puisqu'il pourrait dès lors intégrer son syndrome dans son identité. Ainsi, le diagnostic, qui, selon le présent modèle, joue le rôle d'attribution causale claire, permettrait l'augmentation de la clarté de l'identité personnelle.

Le second volet de la deuxième étape porte sur le sentiment de contrôle. Celui-ci est augmenté à la suite du diagnostic puisque la personne peut maintenant agir sur ses symptômes : prendre des médicaments, suivre une thérapie, parler de sa condition avec d'autres sur des forums ou s'inscrire dans un groupe de soutien. Toutes ces actions lui étaient impossibles avant l'obtention du diagnostic. Ces possibilités d'agir procurent à l'individu une sensation de contrôle sur sa vie (Dinos et al., 2004). Pour Alexandre, il s'agit du moment où il peut décider de prendre des médicaments qui réduisent beaucoup ses tics, qui l'aident à maîtriser son impulsivité et qui lui permettent d'être moins anxieux. Il peut également décider de consulter un psychologue afin de partager ce qu'il vit, de se sentir moins seul et mieux compris. Ces différentes façons d'agir sur ses symptômes lui donnent une sensation de contrôle sur sa vie et sur son syndrome.

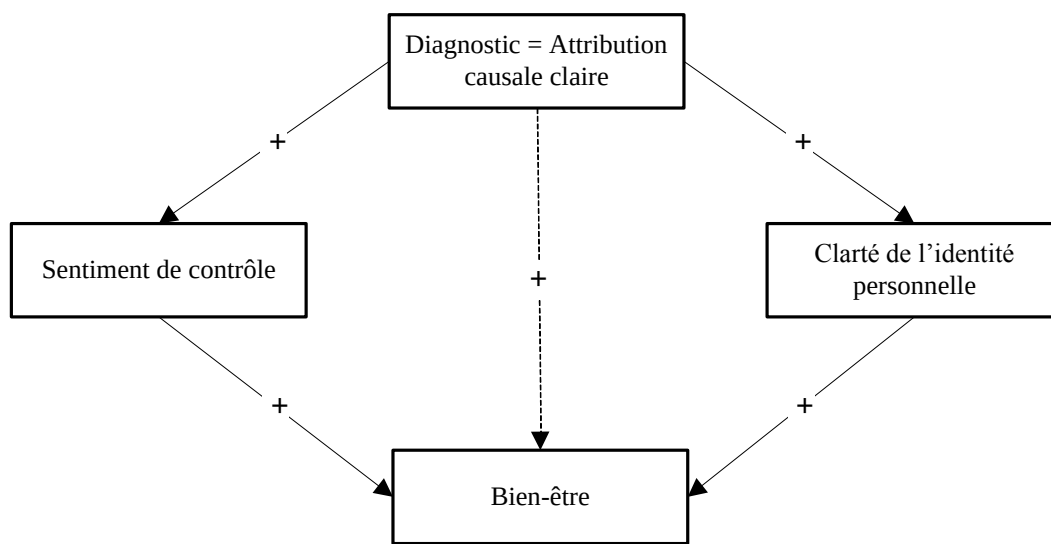


Figure 1. Modèle théorique : le diagnostic comme attribution causale claire pour augmenter le bien-être.

La troisième et dernière étape du modèle concerne l'impact sur le bien-être. Cette dernière variable est reliée positivement à la clarté de l'identité personnelle (Baumgardner, 1990; Campbell, 1990) et au sentiment de contrôle (Weiner, 1985). À ce moment, la personne est capable de comprendre clairement ce qui la distingue et il devient donc possible pour elle de mieux vivre avec cette condition. À cette étape, Alexandre comprend pourquoi il est différent et constate que les médicaments l'aident beaucoup, même s'ils ne peuvent faire disparaître totalement ses symptômes. Il comprend de mieux en mieux sa différence et l'intègre dans son identité personnelle. Cette dernière devient par conséquent de plus en plus claire, ce qui améliore grandement son bien-être.

En somme, il est proposé que la clarté de l'identité personnelle et le sentiment de contrôle jouent le rôle de médiateurs dans la relation unissant le diagnostic (l'attribution causale claire) et le bien-être. Ainsi, si la personne n'arrive pas à augmenter la clarté de son identité personnelle et son sentiment de contrôle, le diagnostic ne permettra pas d'augmenter le bien-être. Il faut donc non seulement que la personne obtienne un diagnostic, mais également qu'elle parvienne à clarifier son identité personnelle et à augmenter son sentiment de contrôle grâce à ce dernier.

Contributions théoriques et appliquées

L'apport central de ce modèle est le lien positif postulé entre la clarté de l'attribution que représente le diagnostic et le bien-être puisqu'il va à l'encontre de la vision négative du diagnostic évoquée auparavant (Kring et al., 2009). En effet, s'il existe des conditions dans lesquelles le diagnostic augmente le bien-être, il est important de les connaître et de les comprendre afin de maximiser les chances que les gens vivent l'annonce d'un diagnostic de façon positive.

Le fait d'encourager les cliniciens à reproduire les conditions nécessaires pour que le diagnostic soit vécu positivement par le patient constitue d'ailleurs une contribution plus appliquée du modèle. En effet, les cliniciens pourraient être encouragés à expliquer de manière claire et exhaustive le diagnostic afin d'influencer les variables qui permettent que ce dernier ait une influence positive. Par exemple, lorsque le clinicien annonce un diagnostic, il devrait mettre l'accent sur la clarification de la condition de la personne et sur la manière dont ce diagnostic explique

les symptômes dont souffre la personne. Il pourrait ainsi expliquer à quelqu'un qui vit un épisode dépressif majeur que ce diagnostic explique pour quelle raison il se sent fatigué, sans énergie et triste. Cela augmenterait les chances que le patient perçoive le diagnostic comme une attribution causale claire aux symptômes dont il souffre, ce qui favoriserait l'intégration de sa condition dans son identité et contribuerait par conséquent à clarifier son identité personnelle. De plus, le clinicien pourrait également expliquer à son patient les traitements et les interventions possibles afin d'augmenter son sentiment de contrôle. Cette façon de présenter le diagnostic augmenterait les chances qu'il soit vécu positivement et qu'il puisse augmenter le bien-être.

Néanmoins, pour pouvoir appliquer le modèle proposé, il faut être certain que la clarté dans les attributions causales mène toujours à davantage de bien-être. Il se pourrait qu'il s'agisse ici d'une lacune du présent modèle. En effet, il est aisé d'imaginer des situations dans lesquelles le fait de connaître clairement la cause n'augmente pas le bien-être. Par exemple, un père, qui sait que la fausse manœuvre qu'il a faite en voiture a causé un accident, se considère probablement responsable des blessures que sa famille a subies. Il dispose donc d'une attribution causale claire pour un événement négatif, mais son bien-être en est-il augmenté? Serait-il plus avantageux pour le bien-être du père que celui-ci ignore qui est le responsable de l'accident? Le présent modèle est basé sur l'argument selon lequel l'incertitude est pire qu'une explication claire, même si cette dernière est négative. Est-ce vraiment toujours le cas? Il s'agit d'une question importante pouvant s'appliquer dans plusieurs sphères de la vie. Faut-il dire à un enfant la raison pour laquelle son père est parti, ou est-il préférable de le laisser dans l'incertitude? Faut-il expliquer à un employé la raison de son congédiement même si celle-ci relève de son incompetence? Ces questions, bien qu'elles soient de plus en plus investiguées, demeurent sans réponse claire. Plusieurs études devront se pencher sur cette problématique afin de trancher la question. Bien entendu, la présente proposition considère que l'effet des attributions causales claires sur le bien-être est le même pour tout le monde, bien qu'il soit possible que cette relation varie selon les individus.

Par contre, malgré qu'il ne soit pas encore vérifié empiriquement, le modèle proposé permet d'envisager un lien entre le bien-être et le diagnostic grâce à l'ajout

de médiateurs, soit la clarté de l'identité personnelle et le sentiment de contrôle. Ces variables n'avaient jamais été combinées auparavant. De plus, le modèle permet d'élargir les implications de la théorie de la clarté des attributions en appliquant cette dernière au niveau personnel. En effet, comme mentionné précédemment, l'effet de la clarté des attributions sur la clarté de l'identité n'avait été exploré qu'au niveau collectif (de la Sablonnière et al., 2011; Pinard Saint-Pierre & de la Sablonnière, 2011). Aussi, le modèle tente d'expliquer le lien entre la clarté des attributions au niveau personnel et le bien-être personnel, ce qui n'avait pas été fait par les auteurs ayant lié ces deux concepts (Crocker et al., 1991; Edwards & Weary, 1998; Major et al., 2003; Weary & Edwards, 1994).

Orientations futures

Afin de vérifier la validité du modèle théorique présenté, une étude corrélationnelle pourrait être réalisée dans laquelle on mesurerait la clarté de l'identité personnelle, le sentiment de contrôle et le bien-être en deux temps. Une première mesure serait effectuée auprès de gens qui consultent en clinique pour la première fois. Le deuxième temps de mesure aurait lieu après l'établissement d'un diagnostic. Ainsi, s'il s'avérait qu'il existe bel et bien un lien entre le fait de comprendre clairement ce qui nous arrive (diagnostic) et le bien-être, il deviendrait important de former les cliniciens afin qu'ils soient en mesure d'expliquer le diagnostic et ses implications aux patients de la façon la plus claire possible.

D'autres variables pourraient également être prises en considération dans un futur modèle. Par exemple, il est possible que la gravité et la nature du diagnostic influencent le lien entre le diagnostic et le bien-être. En effet, lorsque le diagnostic concerne une condition permanente, comme un trouble envahissant du développement, il est peut-être plus difficile d'arriver à augmenter le sentiment de contrôle. De plus, le processus de clarification de l'identité personnelle peut être beaucoup plus ardu puisqu'il nécessite une modification profonde et permanente de l'identité de la personne touchée. Il serait également intéressant d'explorer la possibilité que le modèle puisse s'appliquer aux proches de la personne qui reçoit le diagnostic. En effet, eux aussi pourraient bénéficier d'un meilleur sentiment de contrôle, en particulier si le diagnostic touche un enfant, puisque dans un tel cas ce

sont les parents qui prennent les décisions quant aux interventions à adopter.

Ensuite, le modèle pourrait s'appliquer au-delà du cadre de la santé mentale, notamment pour des conditions médicales en général. Par exemple, une personne atteinte d'un fibrome pourrait, après avoir reçu un diagnostic, ressentir un soulagement puisque le fibrome lui fournirait une explication à ses symptômes (saignements abondants, maux de ventre, maux de dos). Sans nécessairement contribuer à clarifier l'identité de la personne atteinte, comme l'aurait fait un diagnostic de maladie mentale, l'obtention d'un diagnostic ouvre tout de même la porte à des traitements, ce qui pourrait augmenter le sentiment de contrôle et donc, le bien-être.

En somme, le modèle proposé devra être vérifié empiriquement. S'il s'avère exact, il ouvrira la porte à une vision plus positive du diagnostic ainsi qu'à des pratiques cliniques permettant que le diagnostic soit vécu positivement par le plus de personnes possible. Il pourrait ainsi contribuer à améliorer le bien-être et la qualité de vie des nombreuses personnes touchées par cette réalité.

Références

- Agence de la santé publique du Canada. (2002). *Rapport sur les maladies mentales au Canada*. Récupéré de http://www.phac-aspc.gc.ca/publicat/miic-mmec/pdf/men_ill_f.pdf
- Alloy, L. B., & Clements, C. M. (1992). Illusion of control : Invulnerability to negative affect and depressive symptoms after laboratory and natural stressors. *Journal of Abnormal Psychology, 101*, 234-245.
- Baumgardner, A. H. (1990). To know oneself is to like oneself: Self-certainty and self-affect. *Journal of Personality and Social Psychology, 58*, 1062-1072.
- Blouin, M., & Bergeron, C. (Eds.). (1997). *Dictionnaire de la réadaptation* (Vol. 2). Québec: Les Publications du Québec.
- Campbell, J. D. (1990). Self-esteem and clarity of the self-concept. *Journal of Personality and Social Psychology, 59*, 538-549.
- Corrigan, P. W. (2007). How clinical diagnosis might exacerbate the stigma of mental illness. *Social Work, 52*, 31-39.

- Crocker, J., Voelkl, K., Testa, M., & Major, B. (1991). Social stigma: The affective consequences of attributional ambiguity. *Journal of Personality and Social Psychology*, 60, 218–228.
- Danion-Grilliat, A. (2006). *Le diagnostic en psychiatrie: questions éthiques*. Paris: Masson.
- de la Sablonnière, R., Pinard Saint-Pierre, F., Taylor, D. M., & Annahatak, J. (2011). *Cultural narratives and clarity of identity: Understanding the well-being of Inuit youth*. Manuscript submitted for publication.
- Deaux, K., Reid, A., Mizrahi, K., & Ethier, K. (1995). Parameters of Social Identity. *Journal of Personality and Social Psychology*, 68, 280–291.
- Dinos, S., Stevens, S., Serfaty, M., Weich, S., & King, M. (2004). Stigma: The feelings and experiences of 46 people with mental illness. *The British Journal of Psychiatry*, 184, 176–181. doi: 10.1192/bjp.184.2.176
- Edwards, J. A., & Weary, G. (1998). Antecedents of causal uncertainty and perceived control: A prospective study. *European Journal of Personality*, 12, 135–148.
- Heider, F. (1944). Social perception and phenomenal causality. *Psychological Review*, 51, 358–374.
- Kelley, H. H. (1973). The processes of causal attribution. *American Psychologist*, 28, 107–128.
- Kring, A. M., Davison, G. C., Neale, J. M., & Johnson, S. L. (2009). *Abnormal Psychology* (11 ed.). Hoboken, NJ: Wiley.
- Lachman, M. E., & Weaver, S. L. (1998). The sense of control as a moderator of social class differences in health and well-being. *Journal of Personality and Social Psychology*, 74, 763–773.
- Looper, K. J., & Kirmayer, L. J. (2004). Perceived stigma in functional somatic syndromes and comparable medical conditions. *Journal of Psychosomatic Research*, 57, 373–378. doi: 10.1016/j.jpsychores.2004.03.005
- Major, B., Kaiser, C. R., & McCoy, S. K. (2003). It's not my fault: When and why attributions to prejudice protect self-esteem. *Personality and Social Psychology Bulletin*, 29, 772–781. doi: 10.1177/0146167203029006009
- Markowitz, F. E. (1998). The effects of stigma on the psychological well-being and life satisfaction of persons with mental illness. *Journal of Health and Social Behavior*, 39, 335–347.
- Mottron, L. (2004). *L'autisme, une autre intelligence. Diagnostic, cognition et support des personnes autistes sans déficience intellectuelle*. Sprimont: Pierre Mardaga.
- Mustafa, A., Wiorowski, M., Schultz, P., & Debry, C. (2004). La mastoïdite aiguë tuberculeuse : un diagnostic rare. A propos d'un cas. *Revue de laryngologie, otologie, rhinologie*, 125, 171–173.
- Pinard Saint-Pierre, F., & de la Sablonnière, R. (2011). *Becoming aware with reassuring clarity of the changes we constantly suffer: relative deprivation as a result of lack of attribution clarity towards social change*. Manuscript in preparation.
- Poulin, C., & Levesque, M. (1995). *Les représentations sociales des étiquettes associées à la maladie mentale : jalons pour une politique en santé mentale* (Vol. 20). Montréal: Santé mentale au Québec.
- Robert, P. (Ed.). (1987). *Le petit Robert*. Montréal : Dictionnaires Le Robert.
- Seligman, M. E., Abramson, L. Y., Semmel, A., & von Baeyer, C. (1979). Depressive attributional style. *Journal of Abnormal Psychology*, 88, 242–247.
- Sirey, J. A., Bruce, M. L., Alexopoulos, G. S., Perlick, D. A., Friedman, S. J., & Meyers, B. S. (2001). Stigma as a barrier to recovery: Perceived stigma and patient-rated severity of illness as predictors of antidepressant drug adherence. *Psychiatric Services*, 52, 1615–1620. doi: 10.1176/appi.ps.52.12.1615
- Tetrick, L. E., & Larocco, J. M. (1987). Understanding, prediction, and control as moderators of the relationships between perceived stress, satisfaction, and psychological well-being. *Journal of Applied Psychology*, 72, 538–543.
- Weary, G., & Edwards, J. A. (1994). Individual differences in causal uncertainty. *Journal of Personality and Social Psychology*, 67, 308–318.
- Weiner, B. (1985). An attributional theory of achievement motivation and emotion. *Psychological Review*, 92, 548–573. doi: 10.1037/0033-295x.92.4.548
- Zuroff, D. C. (1981). Depression and attribution: Some new data and a review of old data. *Cognitive Therapy and Research*, 5, 273–281. doi: 10.1007/BF01193411

Reçu le 8 juin 2010

Révision reçue le 13 septembre 2010

Accepté le 27 octobre 2010■

Cognitive Frame Switching in Biracial Asian/Caucasian Individuals

ALLISON M. MCFARLAND & ADAM W. FINGERHUT

Loyola Marymount University

Bicultural individuals possess two conflicting cultural systems and have the ability to switch between belief systems depending on the context. The purpose of the current research was to examine whether this phenomenon extends to biracial individuals. To examine whether Asian/Caucasian individuals think differently when using an Asian versus a Caucasian cultural lens, Asian/Caucasian biracial individuals were primed with one of their ethnic identities and then they completed measures of individualism and collectivism. In contrast to our prediction, participants did not respond differently when primed with their Asian versus their Caucasian identity. However, ethnic identity moderated this effect. It seems that individuals low in a certain ethnic identification (in this case Caucasian identity) contrast away from that identity when reminded of it. Ultimately, these data demonstrate that identity appears to play a complex role with cultural frames and the cognitive flexibility of Asian/Caucasian biracial individuals. Limitations and future research are discussed.

Keywords: biracial, frame switching, identity, individualism, collectivism

Les individus biculturels disposent de deux systèmes culturels contradictoires et sont capables d'alterner entre les systèmes de croyance selon le contexte. L'objectif de la présente recherche est d'examiner si ce phénomène s'étend aux individus biraciaux. Dans le but d'étudier si les individus asiatiques/caucasiens pensent différemment selon s'ils utilisent un système de croyance asiatique versus caucasien, une amorce en lien avec une de leurs deux cultures leur a été présentée préalablement à la complétion de mesures d'individualisme et de collectivisme. Contrairement à nos prédictions, les participants ne répondaient pas différemment selon l'amorce présentée, qu'elle représente l'identité asiatique ou caucasienne. Cependant, l'identité ethnique modérait cet effet. Il semble que les individus avec une faible identification ethnique (dans ce cas-ci, l'identité caucasienne) s'éloignent de cette identité lorsque celle-ci leur est rappelée. Finalement, ces données démontrent que l'identité semble jouer un rôle complexe dans les cadres culturels et la flexibilité cognitive des individus biraciaux asiatiques/caucasiens. Les limites de la présente étude et les implications pour les recherches futures sont discutées.

Mots-clés : biracial, alternance de cadre, identité, individualisme, collectivisme

Of the 281.4 million Americans counted in the 2000 U.S. Census, approximately 862,032 were Asian/Caucasian biracial individuals (U.S. Bureau of the Census, 2001). The combination of Asian and Caucasian ethnicities comprise the third largest racial combination in the United States (U.S. Bureau of the Census, 2001). Such individuals have most likely been

exposed to more than one culture and are faced with the challenge of navigating between various and sometimes conflicting cultural identities in their everyday lives. For instance, an Asian/Caucasian biracial student might win the first prize in a school science fair and experience a clash between two cultural lenses. His or her Western cultural lens (an *individualistic* cognitive style) could make him or her feel comfortable being singled out for the award and able to confidently tell classmates about the prize. On the other hand, his or her Eastern cultural lens (a *collectivistic* cognitive style) could make him or her embarrassed of the attention and sorry for the other classmates who did not win the prize. For many biracial individuals, switching between these two cultural frames could feel quite natural and could possibly be operated at an unconscious level. This

We would like to thank Dr. Curtiss Takada Rooks for his brilliant insight on multiracial identity. Thank you to research assistants Hannah Reas, Nieshe Washington, and Whitney Wozniak for helping with participant recruitment and editing the online survey. Funding was provided by Dr. Ronald Barrett and the LMU Psychology Department. Please address correspondence to Adam W. Fingerhut (email: adam.fingerhut@lmu.edu).

example captures the unique experience of many biracial individuals who constantly find themselves switching from one cultural context to another.

The phenomenon of possessing two cultures and passing between them has been described by researchers as “cognitive frame switching” (Benet-Martínez, Leu, Lee, & Morris, 2002; Hong, Morris, Chiu, & Benet-Martínez, 2000). Research on frame switching supports the theory that individuals have access to multiple cultural meaning systems and have the ability to switch between different culturally suitable behaviors or beliefs depending on the context. For example, when Asian Americans were primed with icons of an Asian flag or an American president, they thought about the world differently and in terms that were either culturally “Asian” or “American” (Hong et al., 2000).

To date, research on frame switching has dealt exclusively with bicultural individuals (Hong et al., 2000). However, frame switching should extend beyond biculturals to other individuals who might internalize two distinct cultures, for instance, biracial individuals. The purpose of the research presented here was to examine the possibility that frame switching will occur in biracial individuals. Specifically, we examined whether Asian/Caucasian biracial individuals would think differently when focused on their Asian or Caucasian ethnic identity. Additionally, we were interested in examining if the strength of one’s ethnic identity (i.e., whether one self-identifies strongly as Asian or Caucasian) might alter the influence of the social context. For instance, are Asian/Caucasian biracial individuals who have a strong Asian identity affected differently by cultural primes than those with a weaker Asian identity? To answer this question and form hypotheses, we review literature on cognitive flexibility and the impact of identity on cultural behavior. However, before doing so, it is important to distinguish between the concepts of biculturalism and biracialism.

Biculturalism and Biracialism

The definitions of the terms *biracial* and *bicultural* overlap, but clear distinctions exist. The terms overlap as both biracial and bicultural individuals are exposed to two cultures and might have several cultural identifications. As an example of a bicultural individual, consider an individual who was born in

Japan to Japanese parents and moved to America to attend college. Such an individual would become knowledgeable of different cultural lenses and would likely internalize different sets of cultural norms. With bicultural individuals, the internalized cultures are not completely blended, and exposure to a second culture does not mean that one culture is replaced by a second (Hong et al., 2000, Yamada & Singelis, 1999). Like bicultural individuals, biracial individuals are exposed to two cultures and have the potential to possess multiple cultural identities (Root, 1996b). In research involving Black/Japanese biracial individuals, for example, Hall (1992) showed that these individuals felt that they were both Black and Japanese and that they did not have to divorce one identity in favor of the other. Additionally, in a variety of samples, multiracial individuals tend to adopt ethnic identities (e.g., self-labels) that acknowledge their multi-ethnic heritage and that do not forfeit one ethnicity in favor of another (see Stephan, 1992).

Despite the overlap, biracial and bicultural individuals exhibit explicit differences. In contrast to bicultural individuals, a biracial individual is the result of a coupling between two people of distinctly different racial backgrounds. For example, an individual with an Asian mother and Caucasian father would be described as a biracial individual. Biracial individuals have different backgrounds that guide them and shape their experience in the world. Even if a biracial individual grew up with one parent or in an environment where only one culture was present, it is still likely that this individual grew up aware that he or she was a biracial individual and possessed two ethnicities.

An important distinction between the terms *biracial* and *bicultural* is that presumably all biracial individuals are bicultural individuals, but not all bicultural individuals are biracial individuals. In most cases, biracial individuals can also be described as bicultural individuals because biracial individuals are often exposed and familiar with more than one culture. On the other hand, not all bicultural individuals can be considered biracial individuals because not all bicultural individuals have parents from two different racial backgrounds. This study specifically examines biracial individuals, as all participants were required to have one Asian parent and one Caucasian parent. While the biracial participants have similarities to bicultural individuals in that both are exposed to two cultures, the prime used in this study was distinctly

tailored for biracial individuals. The study is designed in such a way to examine the unique phenomenon in the biracial Asian/Caucasian population.

Research on Frame Switching

Although there is no previous research on frame switching among *biracial* individuals (to our knowledge), research demonstrates that *bicultural* individuals switch cognitive frames. This research has largely focused on Asian American or Westernized Asian populations and has therefore examined the switch between “American” and “Asian” cognitive styles (Hong et al., 2000). More accurately, researchers have been interested in examining the switch between an individualistic mindset (which is stereotypically more American) and a collectivistic mindset (which is stereotypically more Asian). Individualism is the cognitive style in which individuals are the basic unit of analysis, and societal structures are measured in relation to how much the structure supports each individual’s best interest. Collectivism, in contrast, is the cognitive style in which the group is the basic unit of analysis, and societal structures are measured in relation to how the structure enhances and supports the group as a whole (Oyserman & Lee, 2007, 2008).

Generally speaking, individualism is an independent way of thinking characteristic of Western society whereas collectivism is an interdependent way of thinking characteristic of Eastern society. For example, Westerners have been shown to make internal attributions and use personal characteristics to define themselves, whereas Easterners tend to make external attributions and use their social relations with others to define themselves (Markus & Kitayama, 1991; Norenzayan & Nisbett, 2000). In addition, Westerners have an enhanced sense of individual control while Easterners believe that they cannot control their destinies independent of the group. For instance, managers from America had stronger expectations of individual control in a performance task, while managers from Hong Kong were shown to have stronger expectations of group control (Earley, 1994). In studies on how perceivers attribute actions, researchers have found that Westerners have a tendency to focus on an individual’s personal disposition while Easterners emphasize the social context (Morris & Peng, 1994). Research suggests that Westerners more readily attribute causes to internal

dispositions compared to Easterners who more readily attribute causes to social situations (Menon, Morris, Chiu, & Hong, 1999).

Individualism and collectivism are conceptualized as broad cognitive styles affecting a range of thoughts and emotions. Both cognitive styles can be primed, bringing a specific cultural frame to the forefront of the mind. In a pivotal set of studies, Hong et al. (2000) experimentally induced frame switching among bicultural individuals. In one experiment, Westernized Chinese students in Hong Kong were randomly assigned to either the American culture priming condition, the Chinese culture priming condition, or the control condition. Participants in the American culture priming condition were shown pictures of American icons (e.g., American flag, Superman, Marilyn Monroe) to make American values and individualism salient. Participants in the Chinese culture priming condition were shown pictures of Chinese icons (e.g., Chinese dragon, Stone Monkey, the Great Wall) to make Chinese values and collectivism salient. Participants in the control condition were shown pictures of geometric figures.

Following the prime, participants completed an attribution task (developed by Morris & Peng, 1994) in which they were shown a picture of a lone fish swimming in front of a group of fish and were asked to describe the behavior of this fish. Results indicated that American primed (vs. Chinese primed) participants were more likely to attribute the behavior of a lone fish swimming in front of a group of fish to internal (vs. external) factors. In addition, American primed (vs. Chinese primed) participants were more likely to say that the fish was leading the group (vs. being chased by the group). These results demonstrate that individuals can internalize multiple cultural lenses and that exposure to a second culture does not mean that the first culture is replaced by a second (Hong et al., 2000). Perhaps most important for the current research, these data show that individuals will shift their cultural lens depending on the social context.

Biracial Individuals and Frame Switching: The Present Research

Research has shown that biculturals engage in cultural frame switching, but there is no evidence to indicate whether biracial individuals engage in a similar process. Given the overlap between the

experiences of bicultural and biracial individuals, which we described earlier, it is likely that biracial individuals also engage in this cognitive phenomenon. To begin, like their bicultural counterparts, biracials may engage in frame switching simply on account of being exposed to two cultures. However, biracial individuals might also engage in this cognitive process as a way to conform to society's fixed notions of racial categories. An individual's assignment into a single race group is often necessary in order to be a socially recognized and functional member of society. Race is the ticket that gives individuals membership into the social world and gives an individual a position to measure his or her similarities and differences to others (Williams, 1996). In a racially defined world, it may be easier to take out one "racial group membership card" at a time, depending on the social context.

In our own research, we are particularly interested in the experiences of Asian/Caucasian biracial individuals living in the U.S. Like Asian Americans, Asian/Caucasian biracial individuals (a potential subset of Asian Americans) likely experience tension between Eastern and Western cultural frames. As part Asian, these biracial individuals are exposed to Eastern cultural ideals and are influenced by values associated with working hard as a group and bringing honor to one's family. As part Caucasian, these individuals are exposed to Western culture and are influenced by the Protestant work ethic focused on working hard to stand out and get ahead of others. Research has shown that when people think of the prototypical American they think of a Caucasian individual (Devos & Banaji, 2005). In other words, there is much perceived overlap between American and Caucasian. Thus the American mindset, or individualistic mindset, that is adopted by Americans is likely the same or similar to that adopted by Caucasians.

In order to examine frame switching among Asian/Caucasian biracial individuals, we conducted an experiment in which Asian/Caucasian biracial individuals were primed to think about their Asian or Caucasian identity and then were asked about their worldview. Based on research done with biculturals, we predicted that participants primed with their Asian identity would think in more collectivistic terms, and those primed with their Caucasian identity would think in more individualistic terms.

In addition to this hypothesis, we wanted to explore the extent to which the strength of one's ethnic identification might moderate the link between priming and cultural frame switching. In other words, does the effect of the prime on one's cultural lens change depending on whether one is strongly identified with either of one's ethnic identity? For example, do individuals high in Asian identity respond differently after being primed for their Asian identity compared to those low in Asian identity? Also, do individuals high in Caucasian identity respond differently after being primed for their Caucasian identity compared to those low in Caucasian identity?

Though no published research has examined the role of ethnic identification (assumed to be a stable, trait-like property) on frame switching, we had reason to believe that such identifications could impact cognitive processes. For example, Hall and Crisp (2008) showed that the strength of one's social identification interacted with group-related primes to affect behavior. Specifically, the researchers showed that young individuals were more likely to behave in ways that were stereotypically young after being primed with images of the old and that this effect was particularly strong *for those who highly identified as young*. In other words, individuals high in social identity self-stereotyped after being primed to think of the outgroup. Though these findings illuminate the importance of social identification on priming effects, we hesitate to assume that our research will elicit a similar pattern of results. Hall and Crisp's work examined social identifications in the context of ingroup/outgroup relations. In contrast, our study examines social identifications in the context of multiple ingroup identities. Ultimately, this piece of our research was exploratory; therefore, we did not make a specific prediction regarding the direction of our effect.

Method

Participants

The original sample included 114 Asian/Caucasian biracial participants recruited through e-mail lists of mixed-race organizations, particularly mixed-race organizations on college campuses. Five participants skipped the priming essay and were excluded from the study. Six participants had a biracial Asian/Caucasian

parent and were also excluded from the study because our prime is based on activating ethnic identity of individuals with monoracial parents (i.e., one Asian parent and one Caucasian parent). Of the final sample, 66 were women, 36 were men, and 1 participant did not indicate gender. The mean age was 23.45 ($SD = 5.50$) years.

Materials

Cultural Prime. In order to prime participants' cultural lenses, we adapted the priming technique developed by Chiao, Heck, Nakayama, and Ambady (2006). In our study, participants were asked to write an essay about the ethnic identity of their Asian or Caucasian parent, depending on the prime condition to which they were randomly assigned.

Individualism and Collectivism. This study has two dependent variables, one designed to assess participants' sense of individualism and the other to assess collectivism. Specifically we used the individualism and collectivism subscales of the *Self-Construal Scale* (Singelis, 1994) to measure the strength of a participant's individualistic and collectivistic self-construals. Due to limited space in the online survey, we modified the original 30-item scale by choosing the five highest loading items from each subscale of the originally validated measure. Using a 7-point Likert scale (1 = *strongly disagree*, 7 = *strongly agree*), participants rated the extent to which they agreed or disagreed with a variety of statements regarding individualistic and collectivistic self-construals. The five-item collectivistic scale ($\alpha = .67$) included such items as "I will sacrifice my self-interest for the benefit of the group I am in" and "If someone close to me fails, I feel responsible". The five-item individualistic scale ($\alpha = .68$) included items such as "I am comfortable with being singled out for praise or rewards" and "I enjoy being unique and different from others in many respects". Although the reliabilities are low, the items have face validity and have been found to possess adequate validity and reliability in previous studies (Singelis, 1994; Yamada & Singelis, 1999).

Ethnic Identity. In order to measure the strength of ethnic identification, a modified version of the *Multigroup Ethnic Identity Measure (MEIM)* (Phinney, 1992; Roberts et al., 1999) was implemented. Generally, this measure has been used to assess single ethnic identification (e.g., strength of identification

among monoracial individuals). In several published studies, however, researchers have used the measure to assess ethnic identification among biracial or multiracial individuals (e.g., Phinney & Alipuria, 1996; Spencer, Icard, Harachi, Catalano, & Oxford, 2000). Importantly, these studies have assessed individuals' sense of their overall multiracial identity (for an exception, see Cooke, 1997). This ignores the fact that multiracial individuals may possess distinct identifications with each of their component identities (Hall, 1992).

To better assess ethnic identification among biracial individuals, we believe it is crucial to separately measure individuals' sense of themselves in relation to their mother's ethnic identity and father's ethnic identity. Thus, we administered the MEIM twice, once with regard to participants' Asian identity and once with respect to their Caucasian identity. Participants responded to 24 items on a 5-point Likert scale from 1 (*strongly disagree*) to 5 (*strongly agree*) with statements regarding Asian and Caucasian identity. The Caucasian identity subscale ($\alpha = .92$) included such items as "I have spent time trying to find out more about my Caucasian ethnic group, such as the history, traditions, and customs" and "I have a clear sense of my Caucasian ethnic background and what it means to me". The Asian identity subscale ($\alpha = .91$) included the same set of items; the term Caucasian was simply replaced with Asian.

Demographics. General demographic questions were asked at the end of the study. In addition to their age and gender, participants indicated their ethnicity, their father's ethnicity, and their mother's ethnicity by clicking on the appropriate ethnicity from a list.

Procedure

Participants were recruited from e-mail lists of mixed-race organizations such as Swirl, a social justice organization for the mixed heritage community, and multiple mixed-race organizations on college campuses across the nation. Links to the study were also posted on multiracial facebook groups and social networking sites. Potential participants were told that they would be invited to take an online survey on biracial identity. All participants gave consent prior to testing and had the option of being entered into a raffle for one of ten \$20 iTunes gift cards.

Participants completed the study online and the first measure was the 24-item MEIM for Asian and Caucasian ethnic identities. Participants were then randomly assigned to either the Asian prime or Caucasian prime, based on the last digit of their telephone number. Participants were presented with the following instructions for the prime essay task: "Please write about a time that you particularly connected with your Asian [Caucasian] parent's ethnic identity. Do not worry about grammar or the style of your essay, just write freely. Please look at the clock now. It's important that you write for 7 minutes straight". In order to assess the effect of the prime, participants completed the Self-Construal Scale. To conclude, participants completed general demographic questions and were debriefed. Participants were then directed to a separate survey where they could write their e-mail address to enter a draw for an iTunes gift card.

Results

Effect of Prime on Cognitive Frame

To address the hypotheses of this study, we wanted to assess the effect of the prime on participants' cultural frame. Independent-samples *t*-tests were conducted to compare scores between the two conditions on the individualism and collectivism scales. In contrast to our prediction, there were no significant differences between the two conditions on the measure of individualism (Asian prime: $M = 5.01$, $SD = 0.96$; Caucasian prime: $M = 4.65$, $SD = 1.01$; $t(101) = 1.82$, $p > .05$) or collectivism (Asian prime: $M = 4.62$, $SD = 1.06$; Caucasian prime: $M = 4.48$, $SD = 0.74$; $t(101) = .77$, $p > .05$).

Effect of Prime and Ethnic Identity on Cognitive Frame

Though the previous findings suggest that frame switching is not occurring on average for our biracial participants, we wanted to examine whether frame switching and the priming effect might be occurring for some of our participants but not for others. Specifically, we examined how the strength of one's ethnic identification might moderate the link between prime and cultural frame.

Because little research treats biracial individuals' dual identifications independently, we began by

examining scores on the two identity scales. Scores on the two scales were uncorrelated, $r(103) = .11$, $p > .05$. In other words, it appears that individuals' identification with their Asian identity exists independently from their identification with their Caucasian identity.

Next, a paired-samples *t*-test was conducted to compare the strength of identification with one's Asian ethnic identity to the strength of identification with one's Caucasian ethnic identity. Participants more strongly identified with their Asian ethnic identity ($M = 3.75$, $SD = 0.69$) than their Caucasian ethnic identity ($M = 3.20$, $SD = 0.72$); $t(102) = 5.92$, $p < .05$.

In order to examine the moderating role of ethnic identification on the link between priming and cultural frame, stepwise linear regression analyses were conducted in which Asian identity, Caucasian identity, and prime were used to predict responses to the two self-construal measures. The first step in each regression analysis included each predictor independently; the second step included the two-way interactions; and the third step included the three-way interaction. Though none of the three-way interactions were significant, several of the two-way interactions between the separate ethnic identity scales and the prime were significant. We re-ran our analyses including just the components in the significant two-way interactions.

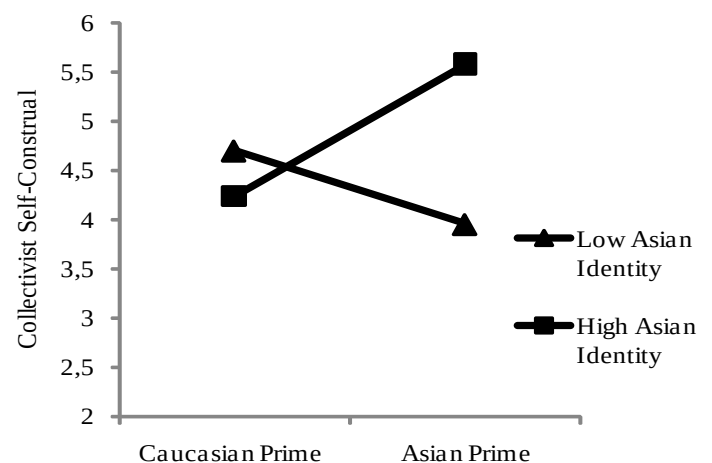


Figure 1. Asian ethnic identity and prime predicting collectivistic self-construal.

Note. Regression line inferred by approximating plus or minus one standard deviation for the identity mean.

There was a significant interaction between Asian ethnic identity and the prime condition in predicting collectivism, $R^2 = .09$, $\Delta R^2 = .07$, $F(1,99) = 7.64$, $p < .01$; $\beta = -.33$, $p < .01$. (There were no significant effects at Step 1 for the independent effects of either condition or identity). Following Aiken and West's (1991) procedures for examining interaction effects in regression, we computed the standard errors for the simple slopes and conducted t -tests to determine whether each simple slope was significantly different from zero. As Figure 1 reveals, for those high in Asian identity, those who were primed to think about their Asian identity scored higher on collectivism than those who were primed to think about their Caucasian identity, $t(99) = -2.50$, $p < .05$. For those low in Asian identity, there was no difference in collectivism based on prime, $t(99) = 1.44$, $p > .05$.

As Figure 2 shows, there was a significant interaction between Asian ethnic identity and the prime predicting individualism, $R^2 = .10$, $\Delta R^2 = .05$, $F(1,99) = 5.83$, $p < .05$; $\beta = .29$, $p < .05$ (there were no significant effects at Step 1 for the independent effects of either condition or identity). Simple effects tests revealed that for those high in Asian identity, there was no difference in individualism based on prime, $t(99) = .43$, $p > .05$. However, for those low in Asian identity, those who were primed to think about their Asian identity scored higher on individualism than those who were primed to think about their Caucasian identity, $t(99) = -3.06$, $p < .01$.

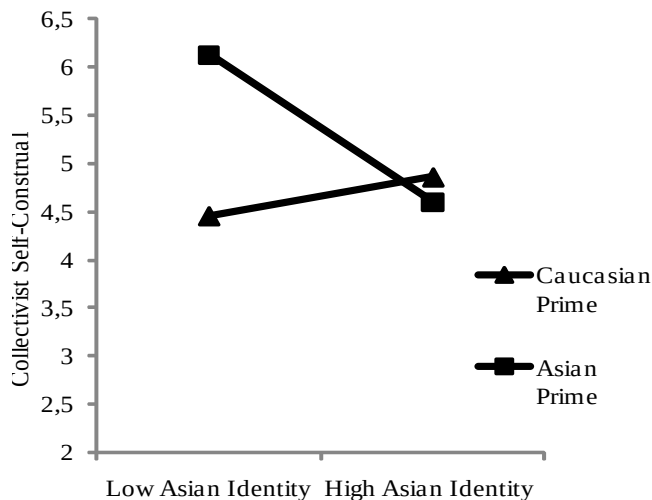


Figure 2. Asian ethnic identity and prime predicting individualistic self-construal.

Note. Regression line inferred by approximating plus or minus one standard deviation for the identity mean.

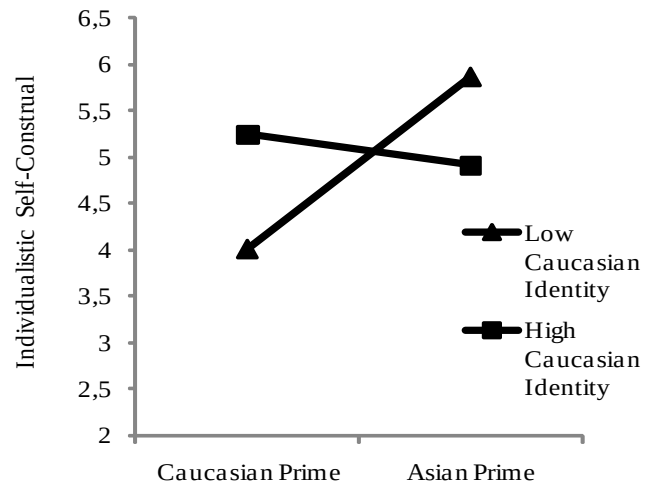


Figure 3. Caucasian ethnic identity and prime predicting individualistic self-construal.

Note. Regression line inferred by approximating plus or minus one standard deviation for the identity mean.

Finally, there was a significant interaction between Caucasian ethnic identity and the prime predicting individualism, $R^2 = .16$, $\Delta R^2 = .07$, $F(1,99) = 7.66$, $p < .01$; $\beta = .31$, $p < .01$. (see Figure 3). There were effects at Step 1 for this analysis. Specifically, those who scored higher on Caucasian ethnic identity scored higher on independence ($\beta = .25$, $p < .01$). In addition, those who were primed to think about their Asian identity scored higher on independence than those who were primed to think about their Caucasian identity ($\beta = -.19$, $p < .05$). As for the interaction, for those high in Caucasian identity, there was no difference in individualism based on prime, $t(99) = .58$, $p > .05$. For those low in Caucasian identity, those who were primed to think about their Asian identity scored higher on individualism than those who were primed to think about their Caucasian identity, $t(99) = -3.39$, $p < .01$.

Discussion

The present study contributes, to varying extents, to our understanding of frame switching among biracial Asian/Caucasian participants. We proposed that Asian/Caucasian biracial individuals primed with their Asian identity would think in more collectivistic terms, and those primed with their Caucasian identity would think in more individualistic terms. Though many of our predictions were not confirmed, frame switching effects similar to those found in studies with biculturals

did occur in some contexts for some biracial individuals. For example, biracial individuals thought significantly more collectivistically when primed to think about their Asian identity as opposed to their Caucasian identity, but only when participants were high in Asian identity. Thus, the effect that has been found in biculturals was also seen in biracials but only for those who strongly identified with their Asian identity.

Interestingly, and perhaps in contrast to the previously mentioned finding, results also revealed that biracial individuals thought significantly more individualistically when primed to think about their Asian side, but only when participants were low in Asian identity. Thus, those low in Asian identity seem to contrast away from their "Asian-ness" when reminded that they possess an Asian identity. Finally, biracial individuals low in Caucasian identity who were primed to think about their Caucasian identity scored lower on individualism than those primed to think about their Asian identity. Once again, it seems that individuals low in a certain ethnic identification (in this case Caucasian identity) contrast away from that identity when reminded of it. More research is needed to better understand how individuals move either toward or away from their identities when these identities are made salient. Ultimately, these data demonstrate that identity appears to play a complex role with cultural frames and the cognitive flexibility of Asian/Caucasian biracial individuals.

Aside from the main purpose of our study, it is interesting to note that the participants overall felt more Asian than Caucasian. The participants reported a stronger tie to their Asian ethnic identity than their Caucasian ethnic identity. Spickard (2004) suggests that the strength of the dominant Anglo-American culture is prominent in America, leading parents of biracial Asian/Caucasian children to emphasize their Asian heritage. Perhaps participants in this study grew up in homes where their Asian identity was emphasized, especially in comparison with their Caucasian identity, leading these individuals to feel more strongly Asian. While it is true that parents might stress Asian heritage through ethnic foods, language, and customs, it might be the case that our participants felt more Asian due to the prevalence of Asian college organizations and commonly practiced cultural traditions, especially in comparison to such organizations and practices oriented toward Caucasians

(e.g., where the majority of group members are Caucasian; for a further discussion of Caucasian organizations, especially in U.S. colleges, see Sidanius, Van Laar, Levin, & Sinclair, 2004). While Asian/Caucasian biracial individuals may participate in both minority and majority organizations, the focus on culture is more explicit in Asian college organizations and the activities further increase the degree of ethnic identities. Interestingly, previous research has shown that the choice of a biracial identity is a healthier choice for most multiracials than being forced to make an artificial decision when filling out race-related questions on standardized forms or through conversation (Binning, Unzueta, Huo, & Molina, 2009; Mass, 1992; Suzuki-Crumly & Hyers, 2004). It is unclear, however, how one's connectedness to each identity relative to the other might impact psychological well-being.

The present study has several limitations. First, the format of the online survey may have created problems with the priming technique. Although the empirically tested priming technique used in previous studies required that participants write the prime essay for seven minutes (Chiao et al., 2006), this was not possible in our online study, due to the nature of our online survey hosted by Survey Monkey. Instead, although we asked participants to write for seven minutes, in actuality they could write for as long as they wanted. Despite this limitation, recent research has found that it takes very little time to prime participants in priming studies. In a study on social category priming, for example, participants wrote a description of a photograph for five minutes (Kawakami, Dovidio, & Dijksterhuis, 2003). This was a shorter amount of time requested than in the present study, yet it yielded significant effects. Even more convincing are subliminal priming studies which suggest that rapid presentation of information can prime individuals. In a study on racial attitudes, participants were primed with Caucasian faces that were presented for 13 milliseconds (Smith, Dijksterhuis, & Chaiken, 2008). In a related study, participants were exposed to words related to the elderly for 17 milliseconds (Kawakami et al., 2003). In this study a priming effect still occurred, even with exposure so minimal that participants could not report that they saw anything.

The reliability of our measures for the Self-Construct Scale is another possible limitation. The

reliabilities of the collectivistic subscale ($\alpha = .67$) and the individualistic subscale ($\alpha = .68$) are lower than we anticipated. Despite this, the face validity of the items lends confidence to their reliability. The questions asked from the Self-Construal Scale have been found to possess adequate validity and reliability in previous studies (Singelis, 1994; Yamada & Singelis, 1999).

Another possible limitation in this study is that we are not able to disentangle the effects of biculturalism as distinct from biracialism. Because all biracial individuals are bicultural (as we defined these constructs earlier), it is hard to know whether any of the frame switching effects we obtained resulted from participants' biracialism or biculturalism. Though future research needs to disentangle these, it can be argued that we tapped into biracialism as distinct from biculturalism because of the prime we used. The reason our prime was biracial rather than bicultural is because participants wrote about a time they identified with either their Asian or Caucasian parent's ethnic identity, which is a question that bicultural individuals would not be able to answer. The prime is operationalized in such a way that is unique for this population.

This study does not address different types of Asian ethnicities (e.g., Japanese, Chinese, Korean) represented in our participants. All the participants in our study self-identified with a biracial identity as having one Asian parent and one Caucasian parent. Future research should explore how different types of Asian ethnicities might affect frame switching. Additionally, these findings may be limited to the United States. The history of racial classifications and racial stereotypes within the United States might affect how biracial Asian/Caucasian participants view themselves and their cultural beliefs. If this same study was conducted in a country in Asia, the same findings might not occur due to the fact that the primary cultural belief in the country might be collectivistic. However, our findings may be applicable beyond the American context. For instance, the same results might occur if the study was conducted in another country with a primarily individualistic cultural mindset.

Our data suggest that identity is a critical factor affecting frame switching; however, it is currently unclear how or why identity matters. Future research should explore the role ethnic identity plays in frame switching. Future studies, for example, can look at other types of identity. In our own research, we

attempted to extend operationalizations of identity by treating Asian identity and Caucasian identity as two orthogonal constructs. Our modified measure of biracial ethnic identity is one of the first of its kind to measure Asian identity and Caucasian identity as two separate identities. We know, however, that this is only one way to think about identity and that identity is in fact varied and has multiple dimensions (Suyemoto & Tawa, 2009). As another example, researchers might want to examine the role that *ascribed racial identity* (i.e., how one is racially identified by others based on physical appearance or phenotype) has distinct effects from the role of *situational racialization of feeling* (i.e., how different contexts can bring out different aspects of one's identity; Tashiro, 2002).

Future research should also consider using more varied measures of individualism and collectivism. Self-report scales provide interesting insight on individualistic and collectivistic cultural frames, but they have their limitations. Future research might benefit from the use of behavioral outcomes of cultural priming and frame switching. For instance, after biracial participants are primed for either their Asian ethnic identity or Caucasian ethnic identity, they can be asked to work in small groups to perform a complicated task. The small groups could be composed of confederates, blind to the condition the participant is in. When completing the task, coders can rate if the participant has collectivistic behavior (i.e., agrees with the group, does not try to stand out) or individualistic behavior (i.e., disagrees with the group, becomes the leader).

The present study begins to fill in a gap in the literature on frame switching among biracial Asian/Caucasian individuals. This is an important introduction to a valuable line of research because the biracial population is growing. The population of multiracial children has considerably increased from 500,000 in 1970 to more than 6.8 million in 2000 (Jones & Symens Smith, 2001). Asian/Caucasian biracial individuals might encounter higher levels of racial detachment and conflict since they possess two conflicting cultural frames. Monoracial people may apply social pressure on biracial individuals to identify with one of their racial identities more than the other due to a need to categorize people who defy typical racial categories. In order to cope with societal pressures, biracial individuals might take on cognitive strategies that allow them to identify more with one

race or the other depending on the context (Chiao et al., 2006). The process of identifying differently depending on what aspect of identity is more salient can be thought of as “situational ethnicity”. In the novel, *The Crown of Columbus*, by Louise Erdrich and Michael Dorris (as cited in Root, 1996a), a multiracial Native American woman describes the strategy as watering whatever set of ethnic roots need it most. This changeability does not symbolize confusion but is a natural strategy that biracial individuals can engage in to better conform to societal standards.

The implication of having this cognitive flexibility is that it can change one’s way of thinking. This study provides a starting point for future examinations of the way biracial Asian/Caucasian individuals think about themselves and others. It can be determined how biracial individuals can simultaneously possess contradictory or conflicting constructs and how these constructs can guide cognition. Future research has the potential to create a theoretical understanding of frame switching and the mechanisms that allow biracial individuals to be primed for their different ethnic identities.

References

- Aiken, L. S., & West, S. G. (1991). *Multiple regression: Testing and interpreting interactions*. Thousand Oaks, CA: Sage Publications.
- Benet-Martínez, V., Leu, J., Lee, F., & Morris, M. W. (2002). Negotiating biculturalism: Cultural frame switching in biculturals with oppositional versus compatible cultural identities. *Journal of Cross-Cultural Psychology*, 33, 492–516. doi:10.1177/0022022102033005005
- Binning, K. R., Unzueta, M. M., Huo, Y. J., & Molina, L. E. (2009). The interpretation of multiracial status and its relation to social engagement and psychological well-being. *Journal of Social Issues*, 65, 35–49. doi:10.1111/j.1540-4560.2008.01586.x
- Chiao, J. Y., Heck, H. E., Nakayama, K., & Ambady, N. (2006). Priming race in biracial observers affects visual search for black and white faces. *Psychological Science*, 17, 387–392. doi:10.1111/j.1467-9280.2006.01717.x
- Cooke, T. (1997). *Biracial identity development: Psychosocial contributions to self esteem and racial identity*. Unpublished dissertation. Arizona State University, Tempe.
- Devos, T., & Banaji, M. R. (2005). American = White? *Journal of Personality and Social Psychology*, 88, 447–466. doi:10.1037/0022-3514.88.3.447
- Earley, P. C. (1994). Self or group? Cultural effects of training on self-efficacy and performance. *Administrative Science Quarterly*, 39, 89–117. doi:10.2307/2393495
- Hall, C. C. I. (1992). Please choose one: Ethnic identity choices for biracial individuals. In M. P. P. Root (Ed.) *Racially mixed people in america* (pp. 250–264). Thousand Oaks, CA: Sage Publications.
- Hall, N. R., & Crisp, R. J. (2008). Assimilation and contrast to group primes: The moderating role of ingroup identification. *Journal of Experimental Social Psychology*, 44, 344–353. doi:10.1016/j.jesp.2007.07.007
- Hong, Y., Morris, M. W., Chiu, C., & Benet-Martínez, V. (2000). Multicultural minds: A dynamic constructivist approach to culture and cognition. *American Psychologist*, 55, 709–720. doi:10.1037/0003-066X.55.7.709
- Jones, N. A., & Symens Smith, A. (2001). *The two or more races population: 2000* (Census 2000 Brief No. C2KBR/01-6). Washington, DC: U.S. Census Bureau.
- Kawakami, K., Dovidio, J. F., & Dijksterhuis, A. (2003). Effect of social category priming on personal attitudes. *Psychological Science*, 14, 315–319. doi:10.1111/1467-9280.14451
- Markus, H. R., & Kitayama, S. (1991). Culture and the self: Implication for cognition, emotion, and motivation. *Psychological Review*, 98, 224–253. doi:10.1037/0033-295X.98.2.224
- Mass, A. I. (1992). Interracial Japanese Americans: The best of both worlds or the end of the Japanese American community? In M. P. P. Root (Ed.), *Racially Mixed People in America* (pp. 265–279). Newbury Park, CA: Sage Publications.
- Menon, T., Morris, M. W., Chiu, C., & Hong, Y. (1999). Culture and construal of agency: Attribution to individual versus group dispositions. *Journal of Personality and Social Psychology*, 76, 701–717. doi:10.1037/0022-3514.76.5.701
- Morris, M. W., & Peng, K. (1994). Culture and cause: American and Chinese attributions for social physical events. *Journal of Personality and Social Psychology*, 67, 949–971. doi:10.1037/0022-3514.67.6.949

- Norenzayan, A., & Nisbett, R. E. (2000). Culture and causal cognition. *Current Directions in Psychological Science*, 9, 132–135. doi:10.1111/1467-8721.00077
- Oyserman, D., & Lee, S. W. (2007). Priming culture: Culture as situated cognition. In S. Kitayama & D. Cohen (Eds.), *Handbook of Cultural Psychology* (pp. 255–279). New York: Guilford Press.
- Oyserman, D., & Lee, S. W. (2008). A situated cognition perspective on culture: Effects of priming cultural syndromes on cognition and motivation. In R. M. Sorrentino & S. Yamaguchi (Eds.), *Handbook of motivation and cognition across cultures* (pp. 237–265). San Diego, CA: Elsevier.
- Phinney, J. S. (1992). The multigroup ethnic identity measure: A new scale for use with diverse groups. *Journal of Adolescent Research*, 7, 156–176. doi:10.1177/074355489272003
- Phinney, J. S., & Alipuria, L. (1996). At the interface of cultures: Multiethnic/multiracial high school and college students. *The Journal of Social Psychology*, 136, 139–158. doi:10.1080/00224545.1996.9713988
- Roberts, R. E., Phinney, J. S., Masse, L. C., Chen, Y. R., Roberts, C. R., & Romero, A. (1999). The structure of ethnic identity of young adolescents from diverse ethnocultural groups. *The Journal of Early Adolescence*, 19, 301–322. doi:10.1177/0272431699019003001
- Root, M. P. P. (1996a). A bill of rights for racially mixed people. In M. P. P. Root (Ed.) *The multiracial experience: Racial borders as the new frontier* (pp. 3–14). Thousand Oaks, CA: Sage Publications.
- Root, M. P. P. (1996b). The multiracial experience: Racial borders as a significant frontier in race relations. In M. P. P. Root (Ed.) *The multiracial experience: Racial borders as the new frontier* (pp. xiii–xxviii). Thousand Oaks, CA: Sage Publications.
- Sidanius, J., Vann Laar, C., Levin, S., & Sinclair, S. (2004). Ethnic enclaves and the dynamics of social identity on the college campus: The good, the bad, and the ugly. *Journal of Personality and Social Psychology*, 87, 96–110. doi:10.1037/0022-3514.87.1.96
- Singelis, T. M. (1994). The measurement of independent and interdependent self-construals. *Personality and Social Psychology Bulletin*, 20, 580–591. doi:10.1177/0146167294205014
- Smith, P. K., Dijksterhuis, A., & Chaiken, S. (2008). Subliminal exposure to faces and racial attitudes: Exposure to Whites make Whites like Black less. *Journal of Experimental Social Psychology*, 44, 50–64. doi:10.1016/j.jesp.2007.01.006
- Spencer, M. S., Icard, L. D., Harachi, T. W., Catalano, R. F., & Oxford, M. (2000). Ethnic identity among monoracial and multiracial early adolescents. *Journal of Early Adolescence*, 20, 365–387. doi:10.1177/0272431600020004001
- Spickard, P. R. (2004). What must I be? Asian American and the question of multiethnic identity. In J. Y. S. Wu & M. Song (Eds.), *Asian American studies: A reader* (pp. 253–269). New Jersey: Rutgers University Press.
- Stephan, C. W. (1992). Mixed heritage individuals: Ethnic identity and trait characteristics. In M. P. P. Root (Ed.) *Racially mixed people in America* (pp. 50–63). Thousand Oaks, CA: Sage Publications.
- Suyemoto, K., & Tawa, J. (2009). Multiracial Asian Americans. In N. Tewari & A. N. Alvarez (Eds.), *Asian American psychology* (pp. 381–396). New York: Psychology Press.
- Suzuki-Crumly, J., & Hyers, L. L. (2004). The relationship among ethnic identity, psychological well-being, and intergroup competence: An investigation of two biracial groups. *Cultural Diversity and Ethnic Minority Psychology*, 10, 137–150. doi:10.1037/1099-9809.10.2.137
- Tashiro, C. J. (2002). Considering the significance of ancestry through the prism of mixed-race identity. *Advances in Nursing Science*, 25, 1–21. doi:10.1074/jbc.M202849200
- U.S. Bureau of the Census. (2001). *We the people of more than one race in the United States: Census 2000 special reports*. Retrieved from <http://www.census.gov/population/www/cen2000/briefs.html>
- Williams, T. K. (1996). Race as process: Reassessing the “what are you?” encounters of biracial individuals. In M. P. P. Root (Ed.), *The multiracial experience: Racial borders as the new frontier* (pp. 191–210). London: Sage Publications.
- Yamada, A. M., & Singelis, T. M. (1999). Biculturalism and self-construal. *International Journal of Intercultural Relations*, 23, 697–709. doi: 10.1016/S0147-1767(99)00016-4

Received July 15, 2010

Revision received December 2, 2010

Accepted January 13, 2011 ■

Perception de compétence parentale selon la cible de comparaison et le sexe

GABRIELLE G. CARRIER, ÉMANUELLE ROBITAILLE, TAMARHA PIERCE, & ANNIE BOUFFARD
Université Laval

La présente étude vérifie à qui les parents se comparent pour évaluer leur compétence parentale. Elle teste les hypothèses contradictoires des théories de la comparaison sociale (TCS) et de l'identité sociale (TIS) quant à la cible de comparaison la plus utilisée. La TCS prédit que les individus se comparent avec des personnes qui leur sont similaires. La TIS prédit que les individus comparent leur groupe d'appartenance avec le groupe représentant le standard social. Au moyen d'un questionnaire développé pour l'étude, des parents d'enfants âgés de 5 ans et moins ($N = 378$) évaluent leur compétence en se comparant à l'une des cibles de comparaison proposées (même sexe, sexe opposé, ou sexe indéterminé). Les résultats ne supportent aucune de ces hypothèses mais suggèrent que les parents tendent en général à se comparer aux parents de même sexe, et que les pères se comparent davantage au groupe de sexe opposé que les mères.

Mots-clés : perception de compétence parentale, parentalité, comparaison sociale, théorie de l'identité sociale, théorie de la comparaison sociale

This study examines to whom parents compare themselves in order to determine their parental competence. It tests contradictory hypotheses put forth by social comparison theory (SCT) and social identity theory (SIT) with respect to targets of comparison. SCT predicts that individuals compare themselves to similar others. SIT suggests that individuals are more prone to compare themselves to members of a group representing a social standard. Using a questionnaire developed for the current study, parents of preschool aged children ($N = 378$) assessed their competence in comparison to a proposed target (same sex, opposite sex, or of undetermined sex). Although results do not clearly support either hypothesis, they do suggest that parents generally tend to compare themselves to same sex individuals, but that fathers are more likely than mothers to compare themselves to members of the opposite sex.

Keywords: perception of parental competence, parenting, social comparison, social identity theory, social comparison theory

Évaluer ses compétences en tant que parent s'avère complexe étant donné les nombreux modèles sociaux disponibles suggérant ce qu'est un parent compétent. C'est d'ailleurs en se comparant à ces modèles et en se positionnant vis-à-vis des autres parents que ceux-ci sont en mesure de poser un jugement sur eux-mêmes et

d'évaluer leur compétence dans ce rôle. En fonction du point de référence (cible de comparaison) choisi par les pères et les mères pour se comparer, soit le groupe de pairs (même sexe) ou un certain idéal social, l'évaluation qu'ils font d'eux-mêmes dans leur rôle parental peut différer favorablement ou défavorablement. De cette autoévaluation découle la perception de compétence parentale, soit « la perception qu'a le parent quant à ses habiletés à prendre soin de son enfant » (traduction libre, de Montigny & Lacharité, 2004, p. 391). La perception de compétence parentale ne relève donc pas de la compétence réelle au plan comportemental, mais bien de l'appréciation subjective que le parent a de lui-même.

Cependant, la perception de compétence parentale est l'une des variables importantes qui influencent la

Nous tenons à remercier madame Tamarha Pierce ainsi qu'Annie Bouffard pour leur soutien et leur contribution à la rédaction de cet article. Nous souhaitons également exprimer notre gratitude à toute l'équipe du *Journal sur l'identité, les relations interpersonnelles et les relations intergroupes* qui nous a permis de mener à terme ce projet. Toute correspondance concernant cet article doit être adressée à Gabrielle G. Carrier (courriel : gabrielle.garon-carrier.1@ulaval.ca) et Émanuelle Robitaille (courriel : emmanuelle.robitaille-lirette.1@ulaval.ca).

compétence parentale réelle, c'est-à-dire, la capacité d'offrir un environnement physique et psychologique de qualité à l'enfant (Coleman & Karraker, 1998). De plus, la perception de compétence parentale peut influencer l'image et l'estime que le parent a de lui-même dans ce rôle ainsi que le temps qu'il accorde à son enfant. Considérant que cette perception de compétence parentale est probablement déterminée par des processus de comparaisons sociales, il s'avère important de comprendre comment ces processus sont utilisés. En effet, à qui les parents se comparent-ils pour juger de leur compétence parentale?

Festinger (1954), de par sa théorie de la comparaison sociale (TCS), s'est intéressé au processus de comparaison utilisé par les individus pour déterminer la valeur de leur identité individuelle, c'est-à-dire la façon dont l'individu se définit quant à ses caractéristiques personnelles (p.ex., sportif, intelligent). Festinger est en fait le premier à avoir introduit la notion de « comparaison sociale » en étudiant les processus permettant aux individus de poser un jugement sur eux-mêmes. Selon cet auteur, c'est en se comparant avec d'autres individus (comparaison interindividuelle) qu'il est possible de définir son identité individuelle. L'individu représente donc l'unité de comparaison avec laquelle il est possible d'autoévaluer adéquatement ses habiletés, ses opinions et ses capacités. De plus, cet auteur postule que les individus ont tendance à se comparer avec les personnes leur étant similaires afin d'avoir une cible de comparaison équivalente, et ainsi, d'évaluer avec justesse leurs caractéristiques personnelles.

Ainsi, la TCS (Festinger, 1954) propose deux directions que peuvent prendre la comparaison effectuée. Ces directions ont des conséquences différentes sur l'image et l'estime de soi. Celles-ci varient selon la position favorisée ou défavorisée qu'occupe l'individu dans son autoévaluation par rapport à une cible de comparaison (Brewer & Weber, 1994). Le premier type de comparaison consiste à se comparer avec un membre de son groupe jugé comme étant supérieur à soi sur une dimension donnée (comparaison « upward »). Suite à ce type de comparaison, des conséquences négatives sur l'image et l'estime de l'individu sont observées. En effet, l'individu se sent alors inférieur à la personne avec laquelle il se compare. Par exemple, si un individu de calibre moyen à la course à pied se compare à un athlète olympique dans cette discipline, cet individu se

considérera inférieur. Le second type de comparaison consiste à se comparer à un membre de son groupe défini comme étant inférieur à soi sur une dimension donnée (comparaison « downward »). La comparaison « downward » a des retombées positives sur l'image et l'estime de l'individu. Par exemple, l'individu de calibre moyen à la course à pied peut décider de se comparer à une personne qui ne fait jamais de sport, ce qui lui fera percevoir une compétence personnelle plus élevée dans cette discipline. Toutefois, selon Festinger, se comparer à une cible trop divergente, qu'elle soit supérieure ou inférieure par rapport à la dimension à évaluer, n'est d'aucune pertinence. Effectivement, une cible de comparaison possédant des caractéristiques trop divergentes ne rejoint pas les caractéristiques de l'individu qui se compare. C'est pourquoi cet auteur insiste sur l'importance de la similarité entre les individus pour effectuer une comparaison. Cette similarité permet à l'individu d'obtenir une évaluation juste de ses compétences afin de se définir.

Tajfel et Turner (1986), de par leur théorie de l'identité sociale (TIS), se sont aussi intéressés au processus de comparaison pour déterminer la valeur d'une identité. Contrairement à Festinger, ces auteurs affirment que la comparaison sociale permet de définir l'identité sociale, c'est-à-dire la définition de soi basée sur l'appartenance à un groupe socialement reconnu (p. ex., l'ethnie, le genre; Taylor & Moghaddam, 1994). Dès lors, ces auteurs ont élargi la notion de comparaison sociale pour l'appliquer à l'identité sociale, en ajoutant la comparaison sociale de niveau intergroupe à la comparaison interindividuelle proposée par Festinger (1954). Selon eux, le groupe constitue l'unité de comparaison pertinente au niveau de l'identité sociale. Ils définissent alors le niveau de comparaison interindividuel de Festinger comme étant une comparaison intragroupe, c'est-à-dire une comparaison s'effectuant entre les membres d'un même groupe. La comparaison intergroupe implique quant à elle que les individus comparent leur groupe d'appartenance à un autre groupe. D'ailleurs, Tajfel et Turner (1986) postulent que les individus tendent à comparer leur groupe d'appartenance au groupe représentant le standard valorisé dans la société. Cette comparaison au standard social s'effectue dans le but de se rapprocher de cet idéal social et d'acquérir une identité sociale positive.

Tout comme dans la TCS de Festinger (1954), la TIS de Tajfel et Turner (1986) aborde également la

possibilité de se comparer à des cibles jugées comme étant supérieures ou égales, mais cette fois, selon les positions sociales favorisées ou défavorisées des groupes plutôt que celles des individus. Dans la TIS, les standards sociaux indiquent la cible de comparaison à utiliser, et les groupes qui correspondent à ces standards possèdent une identité sociale positive. Cette théorie prédit donc que les membres de groupes socialement défavorisés effectuent une comparaison intergroupe de type « upward » avec les groupes favorisés afin d'atteindre les standards sociaux. En effet, les groupes défavorisés ne représentent pas en soi une cible pertinente permettant d'établir un jugement sur eux-mêmes. Cette même théorie prédit aussi que les membres des groupes favorisés, correspondant déjà aux standards sociaux, se tournent davantage vers la comparaison intragroupe.

Application de la TCS et de la TIS en contexte parental

Bien qu'à l'origine, la TCS de Festinger (1954) et la TIS de Tajfel et Turner (1986) n'aient pas spécifiquement été élaborées afin que les parents puissent évaluer leur compétence parentale, ces théories de l'identité peuvent tout de même s'appliquer dans un tel contexte. Ces théories permettent d'illustrer la façon dont les parents qualifient leur compétence parentale et se définissent en tant que parent. En se comparant à d'autres parents, ces derniers sont effectivement en mesure de juger de leur compétence en se définissant comme un bon ou un mauvais parent; le rôle de parent faisant partie de l'identité d'une personne.

D'ailleurs, en contexte de parentalité, il est possible de définir deux groupes qui se distinguent selon le sexe et qui permettent l'application des deux types de comparaison proposés par les théories de Festinger (1954) et de Tajfel et Turner (1986). Les comparaisons de type intragroupe (ou interindividuelles) s'effectuent lorsque les mères se comparent entre elles et que les pères se comparent entre eux. Ainsi, la TCS de Festinger proposant la comparaison interindividuelle prédit que les pères tendent à se comparer avec les pères, et les mères avec les mères. Les comparaisons intergroupes s'effectuent quant à elles entre les sexes, soit entre le groupe de pères et le groupe de mères. Ces comparaisons intergroupes s'inscrivant dans la TIS de Tajfel et Turner (1986) impliquent, de surcroît, de

prendre en compte la présence des standards sociaux dans les comparaisons effectuées.

À cet effet, dans la société occidentale, les mères correspondent au standard social et constituent par conséquent le groupe socialement favorisé sur le plan de la compétence parentale (Fox, 2001; Sunderland, 2006). Ces dernières représentent les principales personnes responsables des soins accordés à l'enfant (Beitel & Parke, 1998; Craig, 2006; Deutsh, 2001; Etaugh & Folger, 1998; Lamb, 1997a; Pleck & Pleck, 1997; Sunderland, 2006; Wall & Arnold, 2007). La compétence parentale comporte plusieurs dimensions : émotionnelle, sociale, physique, intellectuelle. Cette compétence se reflète à travers des activités concrètes telles les loisirs, la discipline, la protection ainsi que l'apport de ressources financières et matérielles (Finley, Mira, & Schwartz 2008). Toutefois, ces activités prennent différentes formes selon l'âge de l'enfant. En effet, comparativement aux enfants d'âge scolaire ou aux adolescents, les enfants de 5 ans et moins sont particulièrement dépendants de leurs parents et nécessitent principalement des soins nourriciers de la part de ceux-ci. Bien que les deux parents se considèrent nourriciers, ils caractérisent les mères comme étant les plus nourricières (Beail, 1985; Bentley & Fox, 1991). De ce fait, considérant que le groupe de mères correspond au standard social en contexte de parentalité, la TIS soutient que ces dernières représentent la cible de comparaison à laquelle les parents doivent se référer pour s'évaluer. Cette théorie prédit que les mères ayant une position sociale favorisée font des comparaisons de type intragroupe en se comparant aux autres mères pour juger de leur compétence parentale. Cette même théorie prédit également que les pères se comparent au standard social, soit aux mères. Les pères effectuent alors des comparaisons intergroupes de type « upward » en se comparant aux mères afin de juger de leur compétence parentale, les pères considérant ces dernières comme étant plus compétentes qu'eux.

État de la parentalité

Tel que mentionné précédemment, les mères se distinguent favorablement des pères quant à leurs capacités à répondre aux besoins dits nourriciers de leur enfant. En effet, le niveau d'implication des mères dépasse celui des pères dans tous les domaines de responsabilités parentales, à l'exception du rôle de

pourvoyeur financier qui demeure davantage un rôle assumé par les pères (Finley et al., 2008; Fox, 2001; Pleck & Pleck, 1997; Singley & Hynes 2005). Cependant, plusieurs études soulignent une augmentation graduelle de l'implication des pères au sein de la famille à travers les années (Freitas et al., 2009; Lamb, 1976, 1997a; Pleck & Pleck, 1997). Cette plus grande implication peut s'expliquer par des changements sociaux survenus dans les dernières décennies. Entre autres, au Québec, le nombre de mères ayant des enfants en bas âge (6 ans et moins) et qui sont sur le marché du travail est passé de 29,8 % en 1976 à 78,2 % en 2008 (Bureau de la statistique du Québec, 2009b). Ce changement est souvent évoqué pour expliquer les modifications dans les rôles et les représentations des modèles parentaux. Cela aurait eu pour effet de réduire les inégalités reconnues dans le contexte de parentalité en attribuant tant aux mères qu'aux pères les rôles de pourvoyeur financier et de « caregiver » (Bailey, 1994; Beitel & Parke, 1998; Doherty, Kouneski, & Erickson, 1998; Fox, 2001; NICHD Early Child Care Research Network, 2000; Paquette, 2004).

En dépit de ces changements sociaux, l'inégalité entre les sexes à l'égard de l'implication parentale ne s'est que modérément réduite. L'implication paternelle demeure en effet encore inférieure à celle de la mère en termes de quantité, c'est-à-dire en termes de temps passé auprès de l'enfant (Beail, 1985; Craig, 2006; Deutsch, 2001; Fox, 2001; Freitas et al., 2009; Pleck, 1997). Cependant, sur le plan de la qualité des interactions avec l'enfant, certaines études révèlent une compétence et une sensibilité parentale équivalente entre les deux parents (Lamb, 1997b; Malmberg et al., 2007; Pelchat, Bisson, Bois, & Saucier, 2003; Pleck, 1997), alors que d'autres soutiennent que les pères sont moins compétents et moins sensibles que les mères (Heermann, Colette Jones, & Wikoff 1994; Power, 1985; Wall & Arnold, 2007).

Bien que les pères d'aujourd'hui soient plus impliqués auprès de leurs enfants qu'auparavant, les études récentes les présentent comme étant moins impliqués que les mères dans les diverses tâches parentales et moins compétents, ou au mieux, d'une compétence équivalente à celle des mères. De plus, lors d'évaluations subjectives, les mères rapportent une perception de compétence plus grande que les pères dans leur rôle de parent (Boivin et al., 2005; Etaugh & Folger, 1998; Gilmore & Cuskelly, 2008; Lynch,

2002). Les pères considèrent également leur conjointe comme étant plus compétente qu'eux dans les tâches reliées à l'enfant (Beail, 1985).

La divergence possible entre la compétence réelle des pères et leur perception de compétence soulève des interrogations. Pourquoi ces pères se sentent-ils moins compétents que les mères bien que certaines études révèlent une compétence équivalente entre les deux parents? Pour répondre à cette question, il est pertinent de savoir sur quoi un parent se base pour juger de sa compétence parentale. Bandura (1986) souligne quatre types d'influence qui guident le jugement de l'individu dans l'évaluation de ses compétences. Un individu peut s'évaluer selon : 1) ses expériences personnelles, 2) les rétroactions verbales de son entourage, 3) la prise en considération de son état physique et 4) l'observation des autres dans l'accomplissement de tâches. Une telle observation mène à considérer l'implication des processus de comparaison chez les individus. En effet, si les pères observent les mères et les utilisent comme modèle parental, ceux-ci effectuent des comparaisons de type « upward », ce qui peut expliquer pourquoi ces pères se perçoivent comme moins compétents que les mères dans le domaine de la parentalité.

Cependant, aucune des études recensées n'a clairement identifié à qui les mères et les pères se comparent pour déterminer leur compétence parentale personnelle. Les travaux antérieurs portant sur la perception de compétence parentale n'ont pas établi que les pères et les mères font des comparaisons interindividuelles (intragroupes), comme le suggère la TCS de Festinger (1954), ou des comparaisons intergroupes, tel que postulé par Tajfel et Turner (1986) dans la TIS.

Objectifs et hypothèses

La présente étude s'intéresse aux processus de comparaison utilisés par les pères et les mères d'enfants âgés de 5 ans et moins leur permettant de juger de leur compétence parentale. À la lumière des connaissances actuelles, les pères tendent à se percevoir comme moins compétents que les mères, et celles-ci à se percevoir comme plus compétentes que les pères (Boivin et al., 2005; Etaugh & Folger, 1998; Gilmore & Cuskelly, 2008; Lynch, 2002). Sachant que cette perception de compétence repose en partie sur des principes de comparaison, cette étude vise à déterminer à qui les parents se comparent pour juger de leur

compétence parentale personnelle. Plus précisément, cette étude vérifie de façon quantitative le degré de compétence parentale perçue par les parents lorsqu'ils se comparent à différentes cibles de comparaison imposées (prédéterminées par le chercheur). Sur la base de comparaisons entre les scores obtenus, il sera possible de déterminer la cible la plus vraisemblablement utilisée par les parents; un parent de même sexe (comparaison intragroupe) ou un parent de sexe opposé (comparaison intergroupe) et ce, alors qu'ils évaluent leur compétence parentale lorsqu'aucune cible précise ne leur est imposée a priori (un parent en général, de sexe indéterminé). Cette comparaison entre les scores moyens de perception de compétence parentale obtenue dans les différents groupes permettra de déterminer laquelle des deux théories à l'étude s'applique en contexte de parentalité. Bref, lorsqu'ils sont amenés à évaluer leur compétence parentale en se comparant à une cible neutre, soit de se comparer à un parent en général, les mères et les pères génèrent-ils des évaluations de leur compétence qui correspondent à celles résultant de comparaisons effectuées avec les cibles prévues par la TCS ou à celles des cibles proposées par la TIS?

Selon les travaux recensés, il est attendu qu'au niveau quantitatif, les résultats obtenus corroborent les connaissances déjà existantes au sujet de la perception de compétence parentale. Sans égard à la cible de comparaison, les mères devraient rapporter un score moyen de perception de compétence parentale plus élevé que celui des pères (hypothèse 1).

Il est également attendu que les résultats soutiennent l'une des deux théories à l'étude, soit la théorie de la comparaison sociale de Festinger (1954) ou la théorie de l'identité sociale de Tajfel et Turner (1986). Selon la TCS (hypothèse 2a), il est attendu qu'en se comparant à un parent en général (sexe indéterminé), le score moyen de perception de compétence parentale des mères et des pères sera équivalent à celui obtenu lorsqu'ils se comparent à une cible qui leur est similaire, soit une cible de même sexe.

En contrepartie, la théorie de l'identité sociale postule que les membres des différents groupes se comparent au groupe représentant le standard ou l'idéal social. Donc, selon la TIS (hypothèse 2b), il est attendu qu'en se comparant à un parent en général (sexe indéterminé), la perception de compétence des mères

sera équivalente à celle obtenue lors d'une comparaison intragroupe, c'est-à-dire lorsqu'elles se comparent au groupe de mères (même sexe). La perception de compétence des pères sera équivalente à celle obtenue lors d'une comparaison intergroupe (sexe opposé), c'est-à-dire lorsqu'ils se comparent avec le groupe de mères (standard social).

Finalement, l'étude a pour objectif de vérifier si les parents sont eux-mêmes en mesure d'identifier la cible de comparaison sociale qu'ils emploient. Ce dernier volet de l'étude se veut exploratoire. En effet, vu l'absence de littérature sur les cibles de comparaison utilisées par les parents pour juger de leur compétence parentale, les études ayant pour but de savoir si les parents savent à qui ils se comparent sont inexistantes.

Méthode

Participants

L'échantillon à l'étude ($N = 378$) se compose de pères ($n = 62$) et de mères ($n = 316$) ayant respectivement un âge moyen de 32,1 ans et de 30,4 ans, et qui sont les parents biologiques ($n = 372$) ou adoptifs ($n = 6$) d'au moins un enfant âgé entre 0 et 5 ans. Soixante-dix-neuf pourcent des pères et 67,5 % des mères de l'étude ont un niveau de scolarité universitaire. Parmi les répondants, 49,7 % n'ont qu'un seul enfant, dont l'âge est de 5 ans et moins. Cinquante pourcent ont au moins un autre enfant et 32,4 % de ceux-ci sont parents d'enfants ayant exclusivement 5 ans et moins. La presque totalité des parents à l'étude (94,9 %) résident à temps plein avec leurs enfants et tous ont un contact régulier avec ceux-ci (c'est-à-dire garde partagée ou visites mensuelles). Il est à noter que l'ensemble des répondants inclut neuf couples de parents ayant répondu en fonction du même enfant (4,8 % de l'échantillon total). Ceci présente un faible risque d'interdépendance des données pour les pères et les mères.

Mesures

Perception de compétence parentale. Afin de mesurer la perception de compétence parentale, les participants s'évaluent à partir d'un questionnaire créé pour la présente étude, lequel comprend une série de 19 items. Les items proposés pour mesurer la perception de compétence parentale sont congruents à la définition

de ce construit. Or, les mesures fréquemment employées pour évaluer la perception de compétence parentale, telles le Parenting Sense of Competence Scale (PSOC), ne comportent pas d'items explicitement reliés aux besoins de l'enfant. De plus, ces outils se prêtent difficilement à la comparaison sociale. Par exemple, « Être une bonne mère/un bon père est une récompense en soi », est un item proposé par le PSOC (Gibaud-Wallston & Wandersman, 1978) qui ne permet pas au répondant de se positionner par rapport à un point de référence, ni de juger de sa compétence selon les besoins de son enfant.

Le questionnaire développé pour la présente étude se base sur les responsabilités maternelles attendues, en fonction de l'âge et des besoins de l'enfant, proposées par Barnard et Solchany (2002). La structure théorique utilisée pour développer les items de ce questionnaire suggère que ces responsabilités cadrent principalement dans le rôle maternel. Toutefois, il est reconnu que l'ensemble de ces responsabilités sont assurées par les deux parents, mais de façons différentes (Harrison, Magill-Evans, & Sadoway, 2001; Paquette, 2004; Power, 1985; Teti, Bond, & Gibbs, 1988), ce qui justifie l'utilisation de ce cadre théorique.

Les consignes présentées aux participants spécifient l'une ou l'autre des trois cibles de comparaison imposées (un parent en général, un père, une mère, d'enfants de 0 à 5 ans) à laquelle ils doivent se référer pour s'évaluer. Chaque item, identique dans les trois versions du questionnaire, est évalué à partir d'une échelle de type Likert à 7 niveaux adaptée à des fins de comparaison sociale, allant de 1 (*extrêmement moins bon/ne*) à 7 (*extrêmement meilleur/e*). Le parent doit donc spécifier dans quelle mesure il se sent compétent pour répondre à un besoin donné de l'enfant, par rapport à la cible de comparaison imposée. Tous les parents sont donc amenés à répondre aux mêmes items, toutefois, la cible de comparaison à laquelle ils doivent se référer pour répondre aux items change. La moyenne des réponses aux 19 items représente le score de perception de compétence parentale (un score plus élevé correspond à une plus grande perception de compétence, un score moins élevé correspond à une moins grande perception de compétence et un score de 4 signifie que le parent se perçoit de compétence équivalente à la cible de comparaison imposée).

Une analyse factorielle révèle qu'un seul facteur explique 65,0 % de la variance des réponses obtenues

au questionnaire de perception de compétence parentale, celle-ci étant considérée de la même façon par les mères et les pères. L'analyse de cohérence interne démontre une très forte corrélation positive item-total variant de .71 à .90, à l'exception de l'item concernant l'utilisation d'objets transitionnels (item 11) qui corrèle à .29. Cette faible corrélation peut être expliquée par une mauvaise compréhension de l'item de la part des participants. Toutefois, le retrait de cet item a peu d'incidence sur la cohérence interne de l'instrument qui demeure excellente avec un alpha de Cronbach général de .98 pour le groupe de pères, et de .97 pour le groupe de mères. Ainsi, les 19 items ont été conservés.

Cible de comparaison autorapportée. Une question à choix multiple est posée aux participants afin de déterminer quelle est la cible de comparaison qu'ils perçoivent comme étant la plus pertinente pour évaluer leur compétence parentale. Cette question permet de vérifier dans quelle mesure la cible de comparaison autorapportée correspond aux cibles révélées par les résultats du questionnaire de perception de compétence parentale précédent. Cette question permet ainsi de se prononcer sur l'aspect conscient du choix de cible de comparaison utilisée. Les participants devaient identifier à qui ils se réfèrent le plus souvent pour évaluer leur compétence en tant que parent. Les répondants pouvaient choisir parmi les options suivantes : 1) les pères actuels, en général; 2) les mères actuelles, en général ; 3) les pères des générations précédentes ; 4) les mères des générations précédentes; 5) mon père; 6) ma mère ; 7) mon/ma conjoint(e); 8) un proche de même sexe (frère/sœur, ami(e)s, etc.); 9) un proche de sexe opposé (frère/sœur, ami(e)s, etc.); 10) autre cible (en précisant de qui il s'agit).

Informations sociodémographiques. Les informations sociodémographiques recueillies auprès des participants à l'étude incluent leur sexe, leur âge, leur niveau d'éducation complété et le statut conjugal caractérisant leur relation avec l'autre parent de leur(s) enfant(s) de 5 ans et moins. Les participants indiquent également le sexe et l'âge de leur(s) enfant(s) de 5 ans et moins, s'ils sont un parent biologique ou adoptif de cet ou ces enfants, et s'ils ont d'autres enfants de plus de 5 ans (nombre et âge). De plus, si le participant ne cohabite pas à temps plein avec son ou ses enfants de 5 ans et moins, il doit indiquer la fréquence des contacts avec celui-ci ou ceux-ci. Ils doivent également

PERCEPTION DE COMPÉTENCE ET COMPARAISON

s'attribuer un code personnel afin d'apparier les répondants formant un couple (c'est-à-dire parent du même enfant), permettant ainsi de jauger le risque de non indépendance des données issues de couples dans l'échantillon.

Procédure

Des appels à participer au projet ont été lancés à partir de la liste de distribution des courriels des étudiants et des employés de l'Université Laval, de même qu'à l'aide du réseau social *Facebook* ainsi que par une technique « boule de neige », incluant une demande à chaque répondant d'inviter son/sa partenaire ou ses connaissances à participer à l'étude. Le recrutement s'est échelonné sur une période de trois semaines.

Dans chacune des annonces de recrutement, l'hyperlien menait les participants vers la page d'accueil de l'étude, soit vers le formulaire de consentement. Une fois les conditions de l'étude acceptées, les participants étaient dirigés aléatoirement vers l'une des trois versions du questionnaire à compléter en ligne. Chacune des versions précise une cible de comparaison différente. Le sexe des participants (père ou mère) et la cible de comparaison proposée dans le questionnaire du répondant (parent, père ou mère en général) donnent lieu à la création de six groupes. Vu le processus aléatoire employé pour déterminer la cible de comparaison attribuée aux répondants, le devis employé pour cette étude est de type expérimental. Le questionnaire et les données soumises sont gérés à l'aide du logiciel LimeSurvey.

La première page du questionnaire présente les consignes générales pour compléter le questionnaire, demandant aux participants de bien lire les questions et de répondre le plus honnêtement possible aux items. À la fin du questionnaire, les répondants étaient remerciés et invités à fournir une adresse courriel s'ils souhaitaient recevoir les résultats de l'étude

disponibles à l'été 2010 (information conservée dans une banque de données distincte des réponses aux questionnaires).

Cette procédure comporte plusieurs avantages, dont la facilité pour les participants d'accéder au questionnaire, le peu de temps requis pour compléter ce dernier (environ 15 minutes), l'anonymat de leur participation, le peu de ressources humaines et financières nécessaires à la réalisation de l'étude. De plus, cette procédure diminue le risque d'erreurs lors de la compilation et la saisie des données en comparaison à un questionnaire papier.

Résultats

Données descriptives

Les analyses descriptives réalisées indiquent que les données se distribuent normalement. Les statistiques descriptives concernant la perception de compétence parentale de chacun des groupes à l'étude sont présentées dans le tableau 1. Les participants ayant omis de préciser leur sexe ($n = 3$) ou ayant complété moins de 14 items sur 19 ($n = 9$), ont été exclus de l'étude. De plus, le taux de non-participation (c'est-à-dire les personnes ayant accepté le formulaire de consentement, mais n'ayant pas complété le questionnaire après en avoir pris connaissance) est de 19,1 % ($n = 92$). Si l'on considère l'ensemble des participants exclus de l'étude et ceux qui ont abandonné ($n = 104$), un taux de 16,8 % ($n = 25$) étaient assignés à la cible « parent en général », 33,3 % ($n = 52$) devaient se comparer à la cible « père en général » et 15,3 % ($n = 27$) à la cible « mère en général ». La cible « père en général » présente un taux d'abandon significativement plus élevé que ceux obtenus dans les deux autres cibles de comparaison, $\chi^2(2, N = 482) = 18.95, p < .001$. La procédure employée ne permet pas d'identifier le sexe des non-répondants.

Tableau 1

Données descriptives obtenues au questionnaire de perception de compétence parentale selon la cible imposée

Cible Imposée	Pères			Mères			Données manquantes	N Total
	<i>n</i>	<i>M</i>	<i>É-T</i>	<i>n</i>	<i>M</i>	<i>É-T</i>		
1. Parents	23	4.25	1.32	101	4.29	1.13	25	149
2. Pères	20	4.27	1.43	84	4.35	1.21	52	156
3. Mères	19	4.77	1.00	131	4.65	1.13	27	177
4. Total	62	4.42	1.27	316	4.45	1.16	104	482

Analyses initiales

Afin de vérifier à qui les parents d'enfant(s) de 5 ans et moins se comparent pour juger de leur compétence parentale, une ANOVA à plan factoriel 3 (cible de comparaison) X 2 (sexe du participant) a été effectuée à l'aide du progiciel SPSS afin de comparer les scores moyens de perception de compétence parentale entre les six groupes. Selon un seuil de signification de .05, les résultats révèlent que les effets principaux ne sont pas significatifs, tant pour le sexe du participant, $F < 1$, que pour la cible de comparaison, $F(2, 372) = 1.15$, $p = .32$. De même, les résultats ne révèlent aucun effet d'interaction significatif entre les facteurs à l'étude, $F(2, 372) = 1.94$, $p = .15$. Vu l'absence d'effets principaux et l'absence d'une interaction significative entre les variables cible et sexe, les résultats n'appuient pas les hypothèses à l'étude. Plus précisément, les mères n'ont pas rapporté une perception de compétence parentale plus élevée que celle des pères et la perception de compétence parentale ne s'est pas avérée varier en fonction de la cible de comparaison proposée. De plus, les analyses effectuées révèlent que l'âge moyen des enfants des participants à l'étude n'est pas une covariable significative par rapport aux résultats obtenus, $F < 1$. Bien que leur prise en considération ne modifie pas les résultats de l'ANOVA en ce qui concerne la perception de compétence parentale des différents groupes, le nombre d'enfants de 5 ans et moins, $F(1,368) = 4.26$, $p < .05$, ainsi que l'âge des parents, $F(1,370) = 11.18$, $p < .05$, sont des covariables d'intérêt liés à la perception de la compétence parentale des répondants. Cela suggère qu'avec un plus grand nombre d'enfants et à mesure que les parents avancent en âge, ils se sentent davantage compétents dans leur rôle parental. Puisque les résultats ne permettent pas d'identifier une des cibles de comparaison imposées aux participants, il n'est pas pertinent de vérifier si les parents sont conscients ou non de la cible de comparaison qu'ils

utilisent à partir de la cible suggérée par les résultats de l'ANOVA (objectif supplémentaire).

Analyses additionnelles

Étant donné la possibilité que les participants n'aient pas répondu au questionnaire de perception de compétence parentale en fonction de la cible de comparaison imposée, mais plutôt en fonction de la cible qu'ils jugent eux-mêmes comme étant la plus pertinente pour s'évaluer, la question préalablement conçue pour l'objectif supplémentaire a donné lieu à une analyse à posteriori pour évaluer la perception de compétence parentale en fonction du sexe et de la cible de comparaison autorapportée. Ainsi, les choix de réponses proposés aux participants à cette question ont été regroupés en trois grandes catégories : 1) la comparaison de type intragroupe (parent de même sexe), 2) la comparaison de type intergroupe (parent de sexe opposé) et 3) un autre type de comparaison. Pour les pères, la comparaison de type intragroupe consiste à se comparer aux pères actuels en général, aux pères des générations précédentes, à leur père ou à un proche de même sexe. Pour les mères, cela consiste à se comparer aux mères actuelles en général, aux mères des générations précédentes, à leur mère ou à un proche de même sexe. Quant à elle, la comparaison de type intergroupe implique pour les pères de se comparer aux mères actuelles en général, aux mères des générations précédentes, à leur mère, à leur conjointe ou à un proche de sexe opposé. Pour les mères, cela inclut plutôt les cibles de comparaison suivantes : les pères actuels en général, les pères des générations précédentes, leur père, leur conjoint et un proche de sexe opposé. Puis, la catégorie « Autre » fait référence aux critères d'experts (professionnels, littérature sur le sujet, etc.), aux parents des deux sexes, à soi-même ou à la rétroaction de son enfant. Les statistiques descriptives concernant la perception de compétence parentale des pères et des mères à l'étude quant aux

Tableau 2

Données descriptives obtenues au questionnaire de perception de compétence parentale selon la cible autorapportée

Cible Autorapportée	N	Pères			Mères		
		n	M	É-T	n	M	É-T
1. Intragroupe	149	36	4.03	1.14	260	4.42	1.17
2. Intergroupe	156	15	4.27	1.22	37	4.58	1.02
3. Autre	177	6	5.39	1.40	10	4.74	1.61
4. Total	482	57	4.40	1.22	307	4.45	1.17

cibles autorapportées sont présentées dans le tableau 2. Une ANOVA à plan factoriel 3 (cibles- intragroupe, intergroupe, autre) X 2 (sexe) a été effectuée afin de comparer la perception de compétence parentale entre ces groupes. Avec un alpha de .05, les résultats révèlent que les effets principaux ne sont pas significatifs, tant pour le sexe du participant, $F < 1$, que pour la cible de comparaison, $F(2, 358) = 2.42$, $p = .09$. De même, les résultats ne révèlent aucun effet d'interaction significatif entre les facteurs à l'étude, $F < 1$.

Cependant, toujours dans le but de déterminer laquelle des deux théories s'applique en contexte parental, un chi-carré d'indépendance statistique a été effectué afin de vérifier si les pères et les mères rapportent davantage de comparaison de type intragroupe (TCS) ou intergroupe (TIS). Pour ce faire, les fréquences de chacune des cibles autorapportées (intragroupe ou intergroupe) ont été comparées en fonction des fréquences attendues, et ce, pour les mères et les pères. Ne s'apparentant pas à l'une ou l'autre des théories à l'étude, les parents ayant retenu la cible « autre » ont été exclus de la présente analyse. Les résultats révèlent qu'il existe une différence significative entre les groupes quant au type de comparaison effectué, $\chi^2(1, N = 348) = 9.84$, $p < .05$. Bien que la majorité des pères (70,6 %) et des mères (87,5 %) rapportent faire des comparaisons de type intragroupe (parent de même sexe), les pères (29,4 %) sont plus enclins à se comparer au groupe de sexe opposé (intergroupe) que les mères (12,5 %).

Discussion

L'objectif de l'étude était de vérifier à qui les parents d'enfants de 0 à 5 ans se comparent pour juger de leur compétence parentale afin de déterminer quelle théorie, entre la théorie de la comparaison sociale (TCS) de Festinger (1954) et la théorie de l'identité sociale (TIS) de Tajfel et Turner (1986), s'applique en contexte de parentalité. Les résultats obtenus n'appuient aucune des hypothèses à l'étude. En effet, les résultats des analyses effectuées suggèrent que la perception de compétence parentale des pères et des mères est équivalente au plan quantitatif, ce qui n'appuie pas l'hypothèse 1, laquelle voulant que le score moyen de perception de compétence parentale soit plus élevé pour le groupe de mères que pour le groupe de pères (Boivin et al., 2005; Etaugh & Folger,

1998; Gilmore & Cuskelly, 2008; Lynch, 2002). De plus, aucune différence n'est observée en fonction de la cible de comparaison imposée, ni en fonction de la cible de comparaison autorapportée, ceci ne permettant donc pas de déterminer si les parents font des comparaisons de type intragroupe (hypothèse 2a; Festinger, 1954), ou des comparaisons au standard social (hypothèse 2b; Tajfel & Turner, 1986). Toutefois, les analyses additionnelles ont révélé que la majorité des parents disent se comparer à des personnes de même sexe (intragroupe), mais une répartition plus importante de pères que de mères se compare au groupe de sexe opposé (intergroupe). En ce sens, il semble que les deux types de comparaisons (intragroupe et intergroupe) sont utilisés par les parents dans l'évaluation de leur compétence parentale, venant ainsi appuyer l'application de la TCS (hypothèse 2a) et de la TIS (hypothèse 2b) en contexte de parentalité.

Cette étude comporte plusieurs limites. Tout d'abord, il est possible de questionner la représentativité de l'échantillon ayant répondu à l'appel pour participer à l'étude. Puisque celle-ci a été principalement annoncée sur le réseau social *Facebook* ainsi que par la liste de distribution des courriels des étudiants et des employés de l'Université Laval, un recrutement biaisé a pu être induit. À cet effet, il est à noter que les participants à l'étude ont un niveau de scolarité universitaire (69,5 %) largement supérieur à la proportion d'individus québécois ayant atteint ce niveau de scolarité (28,3 %) parmi ceux possédant un diplôme d'études en 2006 (Bureau de la statistique du Québec, 2009a). Cette proportion limite la validité externe de l'étude. De plus, il est logique de penser que le titre sous lequel l'étude a été affichée « La perception de compétence parentale des parents d'enfants d'âge préscolaire », interpelle davantage des parents qui se sentent relativement compétents à priori dans ce domaine, créant par le fait même une réticence à participer chez ceux doutant de leur capacité parentale. En ce sens, il s'avère justifié de penser que les réponses obtenues au questionnaire de perception de compétence parentale soient biaisées par un échantillon non-représentatif de parents étant davantage confiants en leur capacité parentale.

De plus, tel que démontré par les données descriptives, les moyennes obtenues au questionnaire de perception de compétence parentale s'élèvent au-delà du niveau de compétence moyen suggéré par l'échelle de réponse. De ce fait, les répondants ont

possiblement évalué leur compétence parentale à la hausse; phénomène déjà souligné par Taylor et Brown (1988), auteurs qui soutiennent la tendance des individus à se surévaluer et se considérer comme étant typiquement meilleurs que la plupart des autres dans un domaine donné. En effet, le score moyen de perception de compétence parentale obtenu pour les pères ($M = 4.41$) et pour les mères ($M = 4.45$) s'avère légèrement supérieur à la moyenne ($M = 4.00$). En plus de se surévaluer, il est envisageable que les parents se soient tout simplement autoévalués sans tenir compte de la cible de comparaison à laquelle ils devaient se référer. Ceci laisse entrevoir une lacune possible quant aux consignes données aux participants. En dissimulant les intentions de l'étude, c'est-à-dire en omettant d'expliquer clairement les processus de comparaison sociale pour éviter un déni de ces processus et un biais de désirabilité sociale, le risque que les participants n'aient pas pris en compte la cible de comparaison présentée dans la consigne est considérable. De plus, les rétroactions personnelles de certains répondants, communiquées à l'adresse courriel des responsables de l'étude, suggèrent que ceux-ci ont remis en question la pertinence de la cible proposée et qu'ils en ont par conséquent volontairement fait abstraction. Ces dernières constatations mettent de l'avant des explications plausibles à l'absence de différence significative entre les pères et les mères concernant la perception de compétence parentale.

Par ailleurs, les résultats des analyses additionnelles effectuées sur les cibles rapportées par les participants ont révélé des informations pertinentes à l'égard des théories à l'étude. En effet, la tendance générale des répondants à opter pour une comparaison intragroupe, c'est-à-dire choisir un parent de même sexe comme cible de comparaison la plus pertinente pour juger de leur compétence parentale, semble appuyer l'application de la théorie de la comparaison sociale de Festinger (1954) en contexte de parentalité (hypothèse 2a). Les pères et les mères semblent donc avoir une compétence parentale équivalente (Lamb, 1997b; Malmberg et al., 2007; Pelchat et al., 2003; Pleck, 1997), bien qu'elle s'exprime par des pratiques qui peuvent différer selon le sexe du parent. Dans la TCS, Festinger (1954) souligne l'importance de se comparer à des individus similaires pour obtenir une évaluation juste de ses compétences. En ce sens, il est fort probable que les pères et les mères se soient comparés à leur propre groupe d'appartenance (groupe de même sexe, comparaison intragroupe) du fait que le groupe

de sexe opposé leur apparaisse trop divergent et ne représentant pas une cible de comparaison suffisamment pertinente pour s'évaluer.

Les analyses démontrent aussi qu'une plus grande proportion de pères fait référence aux mères pour juger de leur compétence parentale comparativement à la faible proportion de mères se référant aux pères pour s'évaluer à ce niveau. Ceci démontre que la cible de comparaison proposée par la théorie de l'identité sociale de Tajfel et Turner (1986), c'est-à-dire le standard social représenté par la mère, semble une cible de comparaison pertinente pour les parents des deux sexes, menant ainsi les pères à effectuer davantage de comparaison intergroupe que les mères (hypothèse 2b). En se penchant également sur le taux d'abandon des participants dans chacune des cibles de comparaison, il apparaît que la cible « père en général » fait plus souvent l'objet d'abandon de la part des participants. De façon générale, il est possible que le groupe de pères ait été perçu comme une cible moins pertinente pour évaluer la compétence parentale, suscitant davantage un abandon lors de l'étude. De plus, comme les participants sont majoritairement des mères ($n = 316$) et que celles-ci sont réparties de façon aléatoire dans chacune des cibles de comparaison, il paraît sensé de croire que le taux d'abandon obtenu dans la cible « père en général » correspond également à une majorité de femmes. À cet effet, il est probable que ce soit davantage les mères qui considèrent les pères comme une cible non-pertinente pour évaluer leur compétence dans ce domaine. Or, ces résultats apportent un appui supplémentaire à la TIS de Tajfel et Turner qui semble également s'appliquer en contexte parental. Puisqu'il est impossible de connaître le sexe des répondants ayant abandonné l'étude, nous ne pouvons toutefois proposer ici que des hypothèses quant aux facteurs expliquant ce taux d'abandon variable, lesquelles seraient à vérifier dans de futures études.

En ce qui concerne les résultats obtenus précédemment, la grande proportion de pères effectuant des comparaisons intergroupes peut s'expliquer par le phénomène de la désidentification psychologique (Taylor & Moghaddam, 1994). Ce phénomène consiste en une stratégie individuelle, utilisée par les membres d'un groupe défavorisé, lorsque ceux-ci considèrent impossible à changer la position sociale de leur groupe. Ces derniers se désidentifient alors de leur groupe d'appartenance pour

s'associer, au plan psychologique, au groupe favorisé dans le but d'obtenir une identité sociale positive (Tajfel & Turner, 1986). En contexte parental, les pères (groupe défavorisé) ne pouvant se dissocier physiquement de leur groupe d'appartenance et ne s'associant pas aux caractéristiques propres à leur groupe, ont pu employer cette stratégie pour s'associer davantage au groupe de mères (groupe favorisé) et ainsi, s'y référer pour juger de leur compétence parentale. Puis, vu l'importance accordée à la proximité de la cible dans les processus de comparaisons dans la littérature (Tajfel & Turner, 1986), et que 9,1 % des participants de la présente étude se sont comparés à leur conjoint(e), il est possible que ce critère soit en partie responsable du taux de comparaison intergroupe obtenu chez les pères et les mères. Cependant, en raison du contexte dans lequel les conjoints se sont comparés entre eux, soit l'unité familiale, ce dernier type de comparaison pourrait plutôt s'apparenter à une comparaison interpersonnelle au sexe opposé.

Pour les études subséquentes, il est suggéré de révéifier les hypothèses de la présente étude en palliant aux lacunes méthodologiques soulevées précédemment. En ce sens, les méthodes de recrutement devront être diversifiées afin d'obtenir un échantillon plus représentatif de la population étudiée. Les chercheurs devront également s'assurer que les participants respectent bien les consignes de l'étude. Pour ce faire, la transparence dans les buts et les intentions de l'étude sera de mise. Bref, les participants devront être informés des processus de comparaison sociale et seront invités à se prêter à des comparaisons atypiques, mais nécessaires dans le cadre de l'étude. Ensuite, afin de s'assurer de la prise en compte de la cible suggérée, l'ajout d'une question contrôle pourrait être envisagé en demandant aux participants d'indiquer quelle cible de comparaison leur a été attribuée.

La présente étude a non seulement contribué à comprendre les processus de comparaison effectués par les parents pour juger de leur compétence parentale, mais a aussi suggéré qu'il existe plus d'une cible de comparaison utilisée par les pères et les mères afin de se définir comme parent. Cette information s'avère pertinente considérant que la parentalité fait partie de l'identité d'une personne, et que la manière dont le parent se perçoit influence sa compétence réelle en tant que parent et le temps accordé à ce rôle (Coleman & Karraker, 1998). En considérant la possibilité que les

processus de comparaison effectués par les parents expliquent l'écart entre la perception qu'ils ont de leur compétence parentale et leur compétence réelle, il serait possible d'informer et d'éduquer les parents concernant les multiples formes que peuvent prendre leur rôle parental ainsi qu'au sujet de l'importance de se sentir compétent dans un tel rôle afin d'agir en concordance avec cette perception.

De plus, l'élaboration d'un outil mesurant la perception de compétence parentale, qui permet aux parents de juger de leur compétence en se positionnant par rapport aux autres parents, est un apport important de la présente étude. L'utilisation éventuelle de cet outil permettra de le valider et de générer de nouvelles connaissances dans le domaine de la parentalité.

Finalement, puisque la TCS et la TIS semblent s'appliquer en contexte de parentalité, il est pertinent de vérifier quels facteurs déterminent le type de comparaison effectuée par les parents afin d'évaluer leur compétence parentale (intragroupe ou intergroupe). De ce fait, est-ce que le type de comparaison dépend de tâches spécifiques à effectuer dans lesquelles l'individu se compare à une cible ou d'un contexte plus général, soit le contexte parental? Les critères considérés par les parents dans leur sélection de cible de comparaison pour évaluer leur compétence parentale pourraient également être étudiés, notamment le critère de la proximité de la cible.

Références

- Bailey, W. T. (1994). A longitudinal study of fathers' involvement with young children: Infancy to age 5 years. *The Journal of Genetic Psychology*, 155, 331-339.
- Bandura, A. (1986). *Social foundations of thought and action: A social cognitive theory*. Englewood Cliffs, NJ: Prentice-Hall.
- Barnard, K. E., & Solchany, J. E. (2002). Mothering. Dans M. H. Bornstein, (Ed.), *Handbook of parenting. Volume 3: Being and becoming a parent (2nd edition)* (pp. 3-73). Mahwah, NJ: Erlbaum.
- Beail, N. (1985). Fathers and infant caretaking. *Journal of Reproductive and Infant Psychology*, 3, 54-63. doi:10.1080/02646838508403463

- Beitel, A. H., & Parke, R. D. (1998). Paternal involvement in infancy: The role of maternal and paternal attitudes. *Journal of Family Psychology*, 12, 268–288. doi: 10.1037/0893-3200.12.2.268
- Bentley, K. S., & Fox, R. A. (1991). Mothers and fathers of young children: Comparison of parenting styles. *Psychological Reports*, 69, 320–322. doi: 10.2466/PRO.69.5.320-322
- Boivin, M., Pélusé, D., Dionne, G., Sayset, V., Zoccolillo, M., Tarabulsi, ... Tremblay, R. E. (2005). The genetic-environmental etiology of parents' perceptions and self-assessed behaviours toward their 5-month-old infants in a large twin and singleton sample. *Journal of Child Psychology and Psychiatry*, 46, 612–630. doi: 10.1111/j.1469-7610.2004.00375.x
- Brewer, M. B., & Weber, J. G. (1994). Self-evaluation effects of interpersonal versus intergroup social comparison. *Journal of Personality and Social Psychology*, 66, 268–275. doi: 10.1037/0022-3514.66.2.268
- Bureau de la statistique du Québec. (2009a). *Le Québec statistique*. Récupéré de http://www.stat.gouv.qc.ca/publications/referenc/quebec_stat/con_edu/con_edu_4.htm.
- Bureau de la statistique du Québec (2009b). *Statistique Canada, enquête sur la population active*. Récupéré de http://www.stat.gouv.qc.ca/donstat/societe/famls_mengs_niv_vie/tendances_travail/tab_web_fam_tab_8.htm
- Coleman, P. K., & Karraker, K. H. (1998). Self-efficacy and parenting quality: Findings and future applications. *Developmental Review*, 18, 47–85. doi: 10.1006/drev.1997.0448
- Craig, L. (2006). Does father care mean fathers share? A comparison of how mothers and fathers in intact families spend time with children. *Gender and Society*, 20, 259–281. doi: 10.1177/0891243205285212
- de Montigny, F., & Lacharité, C. (2004). Perceived parental efficacy: Concept analysis. *Journal of Advanced Nursing*, 49, 387–396. doi: 10.1111/j.1365-2648.2004.03302.x
- Deutsch, F. M. (2001). Equally shared parenting. *Current Directions in Psychological Science*, 10, 25–28. doi: 10.1111/1467-8721.00107
- Doherty, W. J., Kouneski, E. F., & Erickson, M. F. (1998). Responsible fathering: An overview and conceptual framework. *Journal of Marriage and the Family*, 60, 277–292. doi: 10.2307/353848
- Etaugh, C., & Folger, D. (1998). Perceptions of parents whose work and parenting behaviors deviate from role expectations. *Sex Roles*, 39, 215–223. doi: 10.1023/A:1018850404838
- Festinger, L. (1954). A theory of social comparison processes. Dans D. A. Stapel & H. Blanton (Eds.), *Social comparison theories: Key readings*. (pp. 29–44). New York: Psychology Press.
- Finley, G. E., Mira, S. D., & Schwartz, S. J. (2008). Perceived paternal and maternal involvement: Factor structures, mean differences, and parental roles. *Fathering*, 6, 62–82. doi: 10.3149/fth.0601.62
- Fox, B. (2001). The formative years: How parenthood creates gender. *The Canadian Review of Sociology and Anthropology*, 38, 373–390. doi: 10.1111/j.1755-618X.2001.tb00978
- Freitas, W. M. F., Silva, A. T. M., Coelho, E. A. C., Guedes, R. N., Lucena, K. D. T., & Costa, A. P. T. (2009). Paternity: Social responsibility of man's role as provider. *Revista de Saúde Pública*, 43, 1–6.
- Harrison, M. J., Magill-Evans, J., & Sadoway, D. (2001). Scores on the nursing child assessment teaching scale for father-toddler dyads. *Public Health Nursing*, 18, 94–100. doi: 10.1046/j.1525-1446.2001.00094.x
- Heermann, J. A., Colette Jones, L., & Wikoff, R. L. (1994). Measurement of parent behavior during interactions with their infants. *Infant Behavior and Development*, 17, 311–321. doi: 10.1016/0163-6383(94)90011-6
- Gibaud-Wallston, J., & Wandersman, L. P. (1978). Development and utility of the parenting sense of competence scale. *Paper presented at the meeting of the American Psychological Association*, Toronto. Cité dans C. Johnston & E. J. Mash (1989). A measure of parenting satisfaction and efficacy. *Journal of Clinical Child Psychology*, 18, 167–175. doi: 10.1207/s15374424jccp1802_8
- Gilmore, L., & Cuskelly, M. (2008). Factor structure of the parenting sense of competence scale using a normative sample. *Child: Care, Health and Development*, 35, 48–55. doi: 10.1111/j.1365-2214.2008.00867.x
- Lamb, M. E. (1976). *The role of the father in child development*. New York: Wiley.
- Lamb, M. E. (1997a). Father and child development: An introductory overview and guide. Dans M. E. Lamb (Ed.), *The role of the father in child development (3rd edition)* (pp. 1–18). New York: Wiley.

- Lamb, M. E. (1997b). The development of father-infant relationships. Dans M. E. Lamb (Ed.), *The role of the father in child development* (3rd edition) (pp. 104–142). New York: Wiley.
- Lynch, J. (2002) Parents' self-efficacy beliefs, parents' gender, children's reader self-perceptions, reading achievement and gender. *Journal of Research in Reading*, 25, 54–67. doi: 10.1111/1467-9817.00158
- Malmberg, L-E., Stein, A., West, A., Lewis, S., Barnes, J., Leach, P., & Sylva, K. (2007). Parent-infant interaction: A growth model approach. *Infant Behavior & Development*, 30, 615–630. doi: 10.1016/j.infbeh.2007.03.007
- NICHD Early Child Care Research Network (2000). Factors associated with fathers' caregiving activities and sensitivity with young children. *Journal of Family Psychology*, 14, 200–219. doi: 10.1037/0893-3200.14.2.200
- Paquette, D. (2004). Theorizing the father-child relationship: Mechanisms and developmental outcomes. *Human Development*, 47, 193–219. doi: 10.1159/000078723
- Pelchat, D., Bisson, J., Bois, C., & Saucier, J-F., (2003). The effects of early relational antecedents and other factors on the parental sensitivity of mothers and fathers. *Infant and Child Development*, 12, 27–51. doi: 10.1002/icd.335
- Pleck, J. H. (1997). Paternal involvement: Levels, sources, and consequences. Dans M. E. Lamb (Ed.), *The role of the father in child development* (3rd edition) (pp. 66–103). New York: Wiley.
- Pleck, E. H., & Pleck, J. H. (1997). Fatherhood ideals in the United States: Historical dimensions. Dans M. E. Lamb (Ed.), *The role of the father in child development* (3rd edition) (pp. 31–48). New York: Wiley.
- Power, T. G. (1985). Mother- and father-infant play: A developmental analysis. *Child Development*, 56, 1514–1524. doi: 10.2307/1130470
- Singley, S. G., & Hynes, K. (2005). Transition to parenthood: Work-family policies, gender, and the couple context. *Gender & Society*, 19, 376–397. doi: 10.1177/0891243204271515
- Sunderland, J. (2006). "Parenting" or "mothering"? The case of modern childcare magazines. *Discourse & Society*, 17, 503–527. doi: 10.1177/0957926506063126
- Tajfel, H., & Turner, J. C. (1986). The social identity theory of intergroup behavior. Dans Stapel, D. A., & Blanton, H. (Eds.), *Social comparison theories: Key readings*. (pp. 355–373). New York, US: Psychology Press.
- Taylor, D. M., & Moghaddam, F. M. (1994). Social identity theory. Dans D. M. Taylor & F. M. Moghaddam (Eds.), *Theories of intergroup relations. International social psychological perspectives* (2nd Ed.) (pp. 61–94). Westport, CT, US: Praeger Publishers/Greenwood Publishing Group.
- Taylor, S. E., & Brown, J. D. (1988). Illusion and well-being: A social psychological perspective on mental health. *Psychological Bulletin*, 103, 193–210. doi: 10.1037/0033-2909.103.2.193
- Teti, D. M., Bond, L. A., & Gibbs, E. D. (1988). Mothers, fathers, and siblings: A comparison of play styles and their influence upon infant cognitive level. *International Journal of Behavioral Development*, 11, 415–432. doi: 10.1177/016502548801100402
- Wall, G., & Arnold, S. (2007). How involved is involved fathering? *Gender & Society*, 21, 508–527. doi: 10.1177/0891243207304973

Reçu le 21 mai 2010

Révision reçue le 11 septembre 2010

Accepté le 13 janvier 2011■

La création d'un ami imaginaire chez les enfants vivant des relations insatisfaisantes

RACHEL CHOUINARD
Université de Montréal

La création d'un ami imaginaire chez les enfants est un phénomène mal compris en psychologie. Dans la littérature, l'ami imaginaire est présenté comme favorable au développement social de l'enfant (Bouldin, Bavin, & Pratt, 2002 ; Hoff, 2005a), mais ce dernier semble pourtant avoir moins d'amis réels (Hoff, 2005b) et être moins bien accepté qu'un enfant sans ami imaginaire (Harter & Chao, 1992). Au contraire, d'autres études affirment que l'enfant est aussi bien accepté (Gleason, 2004b) et a autant d'amis réels (Gleason, Sebanc, & Hartup, 2000). Ainsi, en réponse aux résultats contradictoires concernant la quantité d'amis réels, un modèle de la qualité de l'ami imaginaire est proposé, explorant un nouvel aspect, soit la qualité des relations d'amitié. Le modèle propose que les attentes insatisfaites des enfants concernant leurs relations d'amitié réelles puissent mener à la création d'un ami imaginaire grâce à un schéma cognitif commun englobant les amitiés réelles et imaginaires (Gleason, 2002).

Mots-clés : ami imaginaire, enfant, amitié, insatisfaction, qualité des relations

The creation of an imaginary friend by children is a misunderstood phenomenon in psychology. In past literature, the imaginary friend is presented as positive for the social development of the child (Bouldin, Bavin, & Pratt, 2002; Hoff, 2005a), although children with imaginary friends seem to have fewer real friends (Hoff, 2005b) and be less accepted than children without an imaginary friend (Harter & Chao, 1992). However, other studies indicate that these children are as accepted (Gleason, 2004b) and have just as many real friends (Gleason, Sebanc, & Hartup, 2000). Considering the contradictory findings related to the quantity of real friends, a new theoretical model entitled Model of the Quality of the Imaginary Friend is proposed, emphasizing instead the quality of friendships. It proposes that dissatisfied expectations in children's real friendships would elicit the creation of an imaginary friend, due to a common cognitive schema including real and imaginary friendships (Gleason, 2002).

Keywords: imaginary friend, expectations, friendship, dissatisfaction, relationship quality

Lorsqu'un enfant s'invente un ami imaginaire, le phénomène soulève un questionnement chez le parent se souciant des relations sociales entretenues par son enfant. En effet, pour certains parents dont l'enfant vit

une telle relation, la situation peut signifier que l'enfant n'est pas en mesure d'établir des relations réelles d'amitié. Les parents peuvent également s'interroger au sujet de leur participation dans la relation inventée de leur enfant, à savoir s'ils doivent faire semblant que l'ami imaginaire existe ou bien l'ignorer et laisser l'enfant vivre seul cette relation.

Je tiens d'abord à remercier toute l'équipe du *Journal sur l'identité, les relations interpersonnelles et les relations intergroupes* pour tous les commentaires qui ont permis de faire évoluer cet article. Je suis très reconnaissante envers Roxane de la Sablonnière qui m'a encouragée à soumettre mon article et qui a pris le temps de me donner des commentaires constructifs. Je remercie également Émilie Auger pour son soutien et ses précieux conseils. En terminant, merci à mes neveux et ma nièce qui m'inspirent et m'apprennent tant. Toute correspondance concernant cet article doit être adressée à Rachel Chouinard (courriel : rachel.chouinard@umontreal.ca).

Un ami imaginaire pourrait être défini de plusieurs façons. Gleason, Sebanc et Hartup (2000) le décrivent comme étant soit un ami invisible, soit un objet animé avec lequel l'enfant interagit. L'enfant peut avoir plusieurs amis imaginaires apparaissant selon les situations et étant souvent de même sexe et âge que l'enfant. L'ami imaginaire peut être humain, mais il peut également être un animal ou ressembler à un personnage de la télévision (Kalyan-Masih, 1986). Il

s'agit d'un phénomène assez répandu chez les enfants. En effet, dans une étude de Pearson et al. (2001), où l'ami imaginaire est défini tout simplement comme quelqu'un à qui l'enfant parle et que les autres ne voient pas, environ 46 % des enfants de 5 à 12 ans étudiés ont déjà vécu ou vivent une telle relation. Selon Svendsen (1934), la chronicité de l'ami imaginaire est également importante. Un ami imaginaire, selon sa définition, doit apparaître durant plusieurs mois. Manosevitz, Prentice et Wilson (1973) ont ajouté à cette définition que l'ami imaginaire doit intervenir quotidiennement dans les activités de l'enfant. Les résultats de leur étude démontrent que 28% des enfants étudiés, selon ce qu'en disent leurs parents, ont un tel ami imaginaire, correspondant à une relation dite chronique (Manosevitz et al., 1973). De plus, un ami imaginaire qui apparaît au quotidien semble à la fois présent chez les enfants d'âge scolaire (31 % des enfants étudiés) et chez ceux d'âge préscolaire (28 % des enfants étudiés; Taylor, Carlson, Maring, Gerow, & Charley, 2004). Pour les besoins du modèle présenté dans cet article, le choix s'est arrêté sur la définition de l'ami imaginaire comme étant tout simplement un ami invisible, telle que présentée dans l'étude de Pearson et al. (2001). Le nouveau modèle peut être appliqué tant au niveau des enfants d'âge préscolaire que d'âge scolaire, et plus précisément chez les enfants pour qui l'ami imaginaire apparaît dans un cadre chronique, c'est-à-dire pendant plusieurs mois (Svendsen, 1934) et au quotidien (Manosevitz et al., 1973).

Étant donné que l'ami imaginaire est invisible, qu'il est présent chez de nombreux enfants et qu'il apparaît de manière répétée et chronique, ce phénomène mérite une attention particulière, d'autant plus que la cause de son apparition demeure difficilement explicable. En effet, il s'agit d'un phénomène relativement peu étudié, et les recherches qui tentent d'y apporter des explications comportent certaines lacunes. D'abord, dans la littérature, l'ami imaginaire est présenté comme un agent socialisant pour l'enfant ayant plusieurs fonctions, telles le développement de l'autonomie, de la pratique sociale et de l'identité (Hoff, 2005a). De plus, la présence d'un ami imaginaire est associée au développement d'un langage plus mature (Bouldin, Balvin, & Pratt, 2002). Ces fonctions sont également appuyées par des conséquences positives observées chez les enfants ayant un ami imaginaire, telles que le développement des aptitudes sociales auprès de l'adulte (Singer & Singer, 1990). Néanmoins, bien que l'ami imaginaire soit favorable au développement

social de l'enfant, il est remarqué que ce ne sont pas tous les enfants qui ont une relation avec un ami imaginaire. Ainsi, pour expliquer en quoi ces enfants se distinguent des autres, plusieurs études tendent à montrer que les enfants qui vivent une telle relation ont moins d'amis réels (Hoff, 2005b), notamment selon ce qu'en disent leurs parents (Gleason et al., 2000), et sont moins bien acceptés que les enfants sans ami imaginaire (Harter & Chao, 1992). Il est aussi plus probable qu'il s'agisse d'enfants uniques ou d'aînés de famille (Gleason et al., 2000). Pourtant, des incohérences sont observables dans la littérature en ce qui a trait à la quantité d'amis réels chez les enfants ayant un ami imaginaire. En effet, d'autres études démontrent que ceux-ci sont tout aussi bien acceptés que les autres enfants (Gleason, 2004a) et ont autant d'amis réels (Gleason et al., 2000). D'ailleurs, il est montré que les parents ne constituent pas une source fiable d'information concernant la cause de l'apparition des amis imaginaires (Gleason, 2004a), ce qui vient une fois de plus s'opposer aux études mentionnées. Ainsi, la distinction entre un enfant qui a un ami imaginaire et un enfant qui n'en a pas ne peut pas se faire au niveau de la quantité des amitiés réelles.

Un nouvel aspect est par conséquent développé dans le présent article pour faire un lien qui n'a jamais été mis de l'avant concernant les amis imaginaires, soit la qualité plutôt que la quantité des relations d'amitié vécues par l'enfant. En s'intéressant à la qualité des relations de l'enfant, il est donc possible d'admettre que le nombre d'amis réels de cet enfant, qu'il soit différent ou non d'un enfant sans ami imaginaire, n'est pas l'aspect sur lequel il faut s'arrêter. Au contraire, c'est la qualité des relations vécues qui importe. Pour cette raison, le nouveau modèle porte le nom de modèle de la qualité de l'ami imaginaire et postule que l'enfant se crée un ami imaginaire lorsqu'il vit des relations dont la qualité est insatisfaisante. Ce lien peut être appuyé par une étude voulant que l'ami imaginaire et l'ami réel soient intégrés dans un schéma cognitif commun chez l'enfant (Gleason, 2002). De cette manière, l'ami imaginaire peut servir à remplacer l'ami réel lorsque la relation vécue avec celui-ci est insatisfaisante.

L'ami imaginaire, un agent de socialisation

Plusieurs auteurs ont cherché à comprendre l'apparition d'un ami imaginaire dans la vie d'un

enfant, en se fondant notamment sur des variables individuelles. Par exemple, certaines études ont démontré que les enfants ayant des amis imaginaires, ou les adultes rapportant en avoir eu pendant leur enfance, présentaient des niveaux plus élevés de créativité durant l'enfance (Allen, 2004; Hoff, 2003 ; Manosevitz, Fling, & Prentice, 1977). Ces études, bien qu'elles puissent offrir différentes explications du phénomène, ne feront pas partie de la recension présentée dans cet article puisqu'elles s'intéressent davantage à des dimensions individuelles chez les enfants. Le modèle proposé vise plutôt à comprendre le phénomène de l'ami imaginaire en rapport avec la qualité des relations sociales.

En effet, les relations interpersonnelles vécues par l'enfant peuvent expliquer la présence de l'ami imaginaire et être affectées par celui-ci, particulièrement en ce qui concerne le développement de la socialisation (Bouldin et al., 2002; Hoff, 2005a). Les études portant sur ce sujet décrivent l'ami imaginaire comme ayant le rôle d'un agent favorable au développement social de l'enfant, et s'intéressent donc aux fonctions de celui-ci. Premièrement, selon Hoff (2005a), l'enfant se crée un ami pour développer son autonomie vis-à-vis de ses parents et donc, être assisté dans les nouvelles responsabilités qu'il doit acquérir. Par exemple, alors qu'il effectue une tâche difficile sans l'appui de ses parents, que ce soit en rangeant sa chambre ou en faisant ses devoirs, l'enfant pourrait néanmoins bénéficier de la présence de son ami imaginaire. Hoff (2005a) propose que l'ami imaginaire serve d'objet transitionnel, c'est-à-dire qu'il crée entre les parents et l'enfant la distance nécessaire pour lui assurer une indépendance suffisante. En effet, l'objet transitionnel crée une zone entre le monde intérieur de l'enfant et l'extérieur (Winnicott, 1953). Il pourrait donc permettre à l'enfant, par exemple, de vivre ses tâches quotidiennes tout en maintenant le lien avec son monde imaginaire un peu comme lors d'un jeu, ce qui lui donnerait l'impression d'alléger ses responsabilités, facilitant le développement de son autonomie. D'ailleurs, le développement de cette dernière peut être favorisé par le fait que l'ami imaginaire assiste l'enfant dans l'exploration par l'assimilation de nouvelles informations, le tout dans une atmosphère positive et encourageante (Bouldin & Pratt, 1999).

Deuxièmement, l'ami imaginaire peut servir de pratique sociale, c'est-à-dire faciliter le processus de

socialisation de l'enfant (Hoff, 2005a). Selon l'auteure, l'ami imaginaire fait naître un sentiment de contrôle chez l'enfant par l'illusion qu'il crée. En effet, il peut être rassurant pour l'enfant d'exercer un contrôle sur la façon dont se déroule la relation et de vivre des conflits tout en ayant l'opportunité de les régler. Ainsi, on peut penser que l'interaction avec un ami imaginaire constitue une opportunité sécurisante de pratiquer les interactions sociales.

Les effets de cette pratique sont confirmés par les aptitudes sociales manifestées par les enfants ayant un ami imaginaire démontrées dans plusieurs études. Une étude réalisée par Klausen (2006) démontre par exemple que ces enfants approchent plus facilement une personne étrangère. En effet, dans le cadre de cette étude, l'enfant est accompagné de son ami imaginaire dans une pièce où se trouvent une personne étrangère et des jouets, tandis que son comportement y est observé. Cette étude est d'autant plus valide que l'auteur met en place une situation ressemblant à la vie de tous les jours où le comportement est observé directement, plutôt qu'indirectement sous forme de questionnaire. De la même manière, selon Singer et Singer (1990), l'enfant ayant un ami imaginaire est davantage porté à coopérer avec les adultes, mais également avec les enfants qui l'entourent. Puis, il semble qu'il possède, de manière générale, de meilleures compétences sociales (Mauro, 1991).

Troisièmement, l'ami imaginaire semble aider l'enfant à développer un langage plus mature (Bouldin et al., 2002). En effet, dans cette étude, les habiletés verbales des garçons et des filles étudiés semblent être augmentées par la relation avec un ami imaginaire, mais à des âges différents selon le genre. Une étude menée par Roby et Kidd (2008) démontre également que les enfants ayant un ami imaginaire obtiennent un score de capacités verbales qui dépasse celui des enfants qui ne possèdent pas d'ami imaginaire au *Test of Referential Communication*. En effet, dans la partie verbale de ce test, les enfants possédant un ami imaginaire démontrent davantage d'aptitude à fournir des éléments descriptifs permettant à un évaluateur de distinguer une image parmi d'autres et à ne pas répéter les caractéristiques communes à plusieurs images. Selon cette étude (Roby & Kidd, 2008), l'enfant vivant une telle relation aurait donc des capacités plus développées à analyser les informations sous différentes perspectives et à se mettre à la place de l'autre.

Quatrièmement, l'ami imaginaire permet de développer l'identité de l'enfant en jouant un rôle de *mentor*, c'est-à-dire qu'il accompagne l'enfant à travers le cheminement qu'il effectue pour développer une identité lui étant propre, et ce, de plusieurs façons (Hoff, 2005a). Par exemple, il offre de la compagnie à l'enfant, entre autres lorsque celui-ci passe davantage de temps seul. Il aide aussi à la régulation de soi chez l'enfant en offrant un support pour motiver les bons comportements. Par exemple, il encouragera l'enfant lorsque celui-ci effectue des tâches plus difficiles, ce qui favorisera le développement de son autonomie, tel que mentionné précédemment. Ensuite, l'estime de soi de l'enfant peut augmenter grâce à l'attention reçue, ce qui se manifeste par le temps que l'enfant passe en compagnie de son ami imaginaire, et l'occasion qui lui est offerte de lui parler quand il le souhaite. Par exemple, si les parents de l'enfant ne sont que peu présents ou disponibles pour l'écouter ou jouer avec lui, l'ami imaginaire comblera ce manque. De plus, l'enfant se trouvera exposé à des rôles non-stéréotypés, comme le fait d'avoir un ami imaginaire qui n'est ni féminin ni masculin. Enfin, la qualité de vie sera améliorée en raison de l'opportunité qui lui sera offerte d'atteindre de nouveaux objectifs et de vivre des phénomènes impossibles par ses interactions avec l'ami imaginaire.

D'ailleurs, la contribution de l'ami imaginaire au développement de l'identité réside également dans la possibilité qu'il offre à l'enfant d'effectuer des comparaisons positives. En effet, tel qu'avancé par Harter (2003), l'identité se développe par l'intermédiaire des comparaisons sociales et des relations interpersonnelles vécues par l'enfant. Ainsi, l'enfant pourra notamment se comparer à son ami imaginaire et se sentir meilleur que lui dans certains domaines, et puiser une valorisation dans les commentaires formulés à son endroit par son ami imaginaire.

Le manque de relations sociales lié à la création de l'ami imaginaire

Bien que l'ami imaginaire favorise la socialisation de l'enfant par l'intermédiaire de plusieurs fonctions, ce ne sont pas tous les enfants qui vivent une telle relation positive. Ainsi, pour expliquer ce qui distingue les enfants qui possèdent un ami imaginaire de ceux qui n'en ont pas, plusieurs études se sont intéressées à la quantité d'amis réels de ces enfants.

Pour commencer, il semblerait que les enfants ayant un ami imaginaire aient moins d'amis réels et se décrivent comme vivant moins de bien-être que les enfants n'ayant pas d'ami imaginaire (Hoff, 2005b). D'une part, pour justifier ces résultats, l'auteure explique qu'en l'absence de l'ami imaginaire, les enfants posséderaient peut-être encore moins d'amis réels et qu'il n'y a donc pas nécessairement de contradiction (Hoff, 2005b). En effet, tel que mentionné précédemment, l'ami imaginaire peut être utilisé pour mettre en pratique une relation sociale et permettre à l'enfant de maintenir les relations préexistantes avec ses amis réels. D'autre part, il est également possible que les enfants qui ont un ami imaginaire soient ceux qui vivent du rejet de la part des autres enfants et qui se sentent moins acceptés. En effet, selon l'étude de Harter et Chao (1992), les enseignants considèrent les enfants ayant un ami imaginaire comme étant moins bien acceptés par leurs pairs à l'école que ceux n'en ayant pas. Ainsi, l'apparition d'un ami imaginaire serait le résultat d'un manque d'interaction avec les pairs.

Ensuite, une étude menée par Gleason et al. (2000) s'est intéressée davantage à la famille de l'enfant qui a un ami imaginaire. Dans cette étude, il a été démontré que les enfants étudiés qui présentaient un ami imaginaire invisible tendaient davantage à être des premiers-nés ou des enfants uniques comparativement à ceux sans un tel ami imaginaire. Les résultats de l'étude supposent que l'absence de frères et sœurs ou la présence d'une fratrie plus jeune ont suscité la création d'un ami imaginaire. Une étude de Bouldin et al. (2002) appuie également le fait que les enfants ayant des amis imaginaires sont le plus souvent des premiers-nés ou des enfants uniques, ce qui s'expliquerait encore une fois par un manque d'interaction, mais cette fois-ci au niveau de la fratrie.

Cependant, d'autres études concernant le manque d'interaction de l'enfant qui a un ami imaginaire, c'est-à-dire une quantité d'amis réels plus petite que les autres enfants, présentent des résultats contradictoires. En effet, il semblerait que les enfants avec et sans ami imaginaire aient sensiblement le même nombre d'amis réels (Gleason et al., 2000), ce qui entre en contradiction avec l'explication des mères mentionnée dans la même étude voulant que leurs enfants aient moins de relations avec leurs pairs. Également, au niveau de l'acceptation de ces enfants, il semblerait que les enfants ayant un ami imaginaire de type

invisible soient généralement aussi bien acceptés par leurs pairs que les enfants sans ami imaginaire (Gleason, 2004b).

Il apparaît donc qu'il y a des contradictions dans les études concernant la quantité d'amis des enfants ayant un ami imaginaire, notamment en ce qui a trait aux explications données par les parents. Justement, selon Gleason (2004a), les parents peuvent être une source fiable d'information concernant les caractéristiques globales et extérieures de l'ami imaginaire de leur enfant (sexe, forme humaine ou animale), mais ne savent souvent pas ce que l'enfant aime chez cet ami imaginaire. Ainsi, l'auteure propose que les parents ne soient pas en mesure de déterminer pour quelle raison l'enfant a créé cet ami (Gleason, 2004a). Dans certains cas, les parents ne sont tout simplement pas au courant de l'existence de cet ami imaginaire. En effet, dans une étude de Taylor et al. (2004), 27% des enfants étudiés entretiennent une telle relation à l'insu de leurs parents.

Lien entre les amitiés imaginaires et réelles

Les études mentionnées précédemment ont souvent mis en relation le nombre d'amis réels et la présence d'un ami imaginaire (Gleason, 2004b ; Gleason et al., 2000 ; Harter & Chao, 1992 ; Hoff, 2005b). En revanche, peu d'études ont véritablement cherché une similitude entre ces deux types d'amitiés. Parmi celles-ci, l'étude menée par Gleason (2002) sur les amis imaginaires démontre que l'enfant développe un seul schéma cognitif qui englobe à la fois les amitiés réelles et les relations avec un ou des amis imaginaires. Il est en effet mentionné dans l'étude que peu de différences ont été observées entre la manière d'aborder le meilleur ami et l'ami imaginaire par l'enfant, d'où la proposition d'un seul schéma cognitif pour ces relations d'amitié. En se basant sur une étude de Howes, Rubin, Ross, et French (1988) où il est question de développement social par le jeu chez les enfants, l'auteure ajoute comme explication qu'à cet âge, c'est le jeu qui lie souvent les enfants à leurs amis et que dans ce cas-ci, l'enfant joue tout autant avec son meilleur ami réel qu'avec l'ami imaginaire. Ainsi, comme toutes les amitiés font partie de la même catégorie, il est proposé que les interactions que l'enfant a avec son ami imaginaire soient le reflet de celles entretenues avec ses amis réels (Gleason, 2002). D'ailleurs, selon Hoff (2005a), la création de l'ami imaginaire est notamment influencée par les amis réels de l'enfant. Par le fait même, l'ami imaginaire peut

jouer un rôle semblable à celui de l'ami réel, mais puisque l'enfant a le contrôle sur la relation, celle-ci est plus simple à gérer et lui sert donc à pratiquer ses capacités et aptitudes sociales.

De la quantité à la qualité des amitiés

En fonction des résultats contradictoires des études présentées, il semble difficile de savoir si un enfant avec un ami imaginaire aura davantage ou, à l'opposé, moins d'amis réels qu'un enfant qui en est dépourvu. Cependant, la plupart des études qui se sont penchées sur la quantité d'amis réels de l'enfant pour juger de ses relations sociales ont négligé de tenir compte d'un autre aspect fondamental de ces relations : la qualité de celles-ci. En effet, au-delà de la quantité d'amis réels que l'enfant a, il est nécessaire d'évaluer la qualité de ces amitiés, c'est-à-dire de vérifier si elles correspondent aux attentes de l'enfant.

Plusieurs auteurs démontrent que la qualité de la relation entre les enfants et leurs amis est importante (Hayes, 1978; Tesser, Campbell, & Smith, 1984). Il est avancé que les enfants ont des attentes vis-à-vis la qualité de leurs amitiés en général. En effet, les enfants choisissent leurs amis réels selon certaines caractéristiques bien précises, qui diffèrent selon l'âge (Hayes, 1978; Tesser et al., 1984).

Au niveau préscolaire, les principales raisons pour lesquelles un enfant préfère son meilleur ami aux autres enfants se résument aux affinités qu'il a avec lui, à leurs activités communes, au fait qu'ils jouent ou non ensemble, à l'évaluation qu'il fait de son ami et aux possessions matérielles de ce dernier (Hayes, 1978). Ainsi, un enfant pourrait par exemple avoir pour meilleur ami le compagnon de classe avec lequel il joue toujours à la récréation, qui aime le soccer comme lui et qu'il admire en raison de ses capacités sportives et des nombreux jeux vidéo qu'il possède.

Au niveau scolaire, les enfants ont davantage tendance à choisir leurs amis en fonction de leurs performances en classe et dans certains domaines particuliers (Tesser et al., 1984). Selon cette étude, un enfant choisira un ami qui est moins bon que lui dans une activité ou un domaine qui lui tient à cœur afin de préserver son estime de soi, mais optera pour un ami qui est meilleur que lui dans une activité jugée moins importante. Par exemple, si la performance sportive n'est pas importante pour l'enfant, il choisira peut-être

un ami qui est meilleur que lui au soccer pour être fier de celui-ci, alors que si les résultats scolaires font partie d'un domaine important pour l'enfant, il cherchera davantage un ami qui réussit moins bien que lui pour ne pas entrer en compétition avec celui-ci.

On notera que les deux études font ressortir que d'un côté, l'enfant recherche un ami qui lui ressemble, alors que de l'autre côté, il veut à la fois se distinguer de celui-ci dans les domaines qu'il affectionne ou dans lesquels il vit davantage de difficultés, ce qui amène une contradiction. Selon Harter (2003), entre l'âge préscolaire et scolaire, l'identité se développe de manière à ce que la comparaison sociale prenne davantage de poids dans l'évaluation que fait l'enfant de lui-même, ce qui justifierait qu'à l'âge scolaire, contrairement à l'âge préscolaire, il tienne à éviter les comparaisons désavantageuses. Ce qui ressort toutefois de ces études, c'est qu'il semblerait que le choix d'un ami réel devienne conditionnel à certaines caractéristiques présentes chez l'autre enfant. Ainsi, il se peut que le jeune ait de la difficulté à trouver l'ami qu'il lui faut et qui répondra adéquatement à ses besoins. Il est possible que l'enfant ait un certain nombre d'amis sans pour autant vivre des amitiés de qualité selon les caractéristiques attendues. Dans le cas où un ami possédant ces caractéristiques ne se présente pas, l'enfant pourra ressentir de l'insatisfaction, voire même de la solitude. En effet, le fait de vivre une amitié à travers laquelle certains besoins sociaux sont insatisfaits pourrait être une des sources du sentiment de solitude ressenti par les enfants (Parker & Asher, 1993). Dans ce cas, ce n'est donc pas la présence d'un ami qui fait défaut, mais la correspondance de ses caractéristiques avec les attentes de l'enfant.

Pour contrer cette insatisfaction, n'existerait-il pas une autre solution qui permettrait à l'enfant de vivre une amitié telle que désirée? L'idée d'un ami imaginaire idéal répondrait à cette question. En effet, en vertu des schémas cognitifs communs aux deux types d'amitiés (Gleason, 2002), l'ami imaginaire serait en mesure de pallier l'insatisfaction issue des relations avec les amis réels.

Modèle théorique proposé : modèle de la qualité de l'ami imaginaire

En se fondant sur les liens établis entre les études énumérées, il est possible de proposer un tout nouveau modèle théorique, soit le modèle de la qualité de l'ami imaginaire. Selon ce modèle, l'enfant qui ne parviendrait pas à se trouver un ami apte à satisfaire ses demandes et qui ferait face à des attentes non comblées en viendrait à s'inventer l'ami lui convenant parfaitement.

La première variable du modèle de la qualité de l'ami imaginaire serait constituée des attentes insatisfaites en amitié et se définirait par un échec subjectif, c'est-à-dire un échec perçu par l'enfant lors de la recherche d'amis ou de l'évaluation des amis présents selon des caractéristiques précises, déterminées par l'enfant. Cette évaluation s'effectuerait de manière automatique, sans que l'enfant ne s'en rende compte, et se traduirait par une insatisfaction par rapport à la relation. Il serait également possible que l'enfant ait des amis présentant certaines des caractéristiques recherchées, mais aucun ne possédant toutes ces caractéristiques, donc aucune satisfaction complète. Il ne faut néanmoins pas confondre cette variable de la qualité des relations avec le manque de

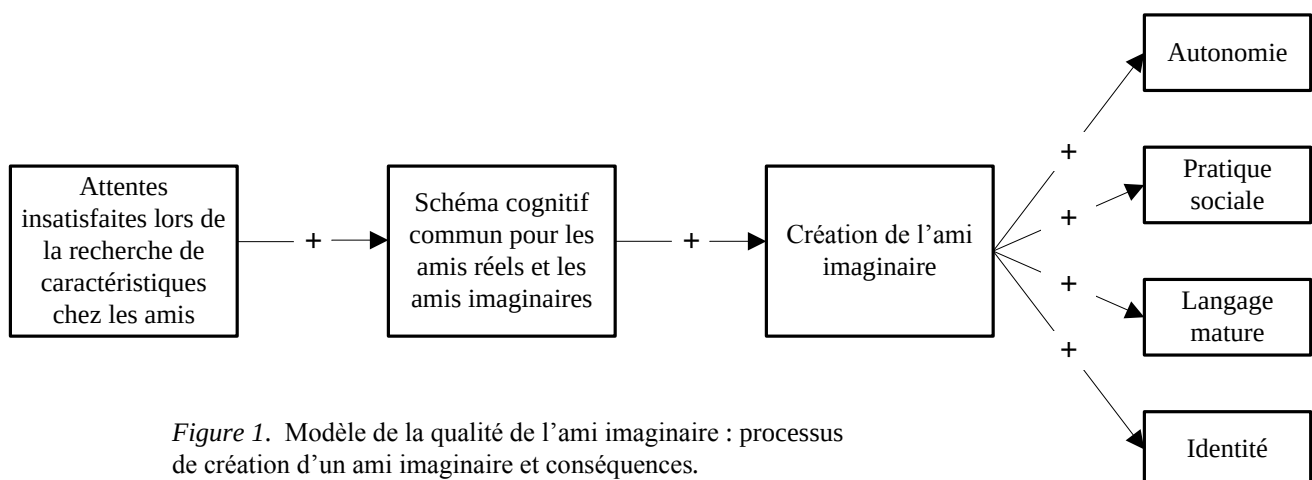


Figure 1. Modèle de la qualité de l'ami imaginaire : processus de création d'un ami imaginaire et conséquences.

relations souvent mentionné dans la littérature (Harter & Chao, 1992 ; Hoff, 2005b). Il ne s'agit pas de rejet de l'enfant, mais bien de relations d'amitié non satisfaisantes entre l'enfant et ses pairs.

La seconde variable serait la présence de l'ami imaginaire, celui-ci étant ici décrit comme un individu que seul l'enfant peut voir. Le modèle de la qualité de l'ami imaginaire présenté ajoute que l'ami imaginaire est doté de caractéristiques relativement stables et des qualités qui lui sont attribuées par l'enfant. Par exemple, l'ami imaginaire apparaît avec une certaine régularité et garde sensiblement les mêmes caractéristiques dans sa relation avec l'enfant. Cela démontre qu'il s'agit alors d'une interaction plus élaborée qui se distingue de celle où l'enfant invente une mise en situation unique au sein de laquelle sont présents d'autres personnages invisibles. Selon le modèle de la qualité de l'ami imaginaire, l'ami imaginaire posséderait toutes les caractéristiques que l'enfant recherche chez ses amis et permettrait de créer une relation totalement satisfaisante pour l'enfant.

Par ailleurs, les schémas cognitifs communs aux amitiés réelles et imaginaires serviraient de lien entre les deux variables. En effet, comme l'enfant classe les amitiés dans une seule et même catégorie (Gleason, 2002), il est possible de supposer qu'un ami imaginaire puisse être sensiblement équivalent à un ami réel pour un enfant. Une relation avec un ami imaginaire ayant les caractéristiques attendues lui semblerait alors une solution adéquate par rapport à une insatisfaction quant aux amitiés réelles.

Parmi les autres variables du modèle de la qualité de l'ami imaginaire, on retrouve les quatre fonctions de l'ami imaginaire en tant qu'agent socialisant mentionnées dans la littérature, soit le développement de l'autonomie (Hoff, 2005a), la pratique sociale (Hoff, 2005a), le développement d'un langage plus mature (Bouldin et al., 2002) et le développement de l'identité (Hoff, 2005a). Celles-ci seraient des conséquences liées à la création de l'ami imaginaire.

Applications du modèle de la qualité de l'ami imaginaire

Au niveau théorique, un tel modèle permettrait d'abord d'expliquer que ce ne sont pas des lacunes au niveau de la quantité d'amis réels qui amènent la

création de l'ami imaginaire, mais plutôt un manque de qualité dans les relations d'amitié vécues par l'enfant. Dans la littérature, le manque d'amis est, en effet, souvent mentionné comme motif (Harter & Chao, 1992 ; Hoff, 2005b). Selon le modèle de la qualité de l'ami imaginaire, le fait que l'enfant ait peu ou beaucoup d'amis n'aurait aucune influence. Ce sont plutôt les caractéristiques de ces amis, satisfaisantes ou non pour l'enfant, qui joueraient un rôle important dans la création d'amis imaginaires. Ce concept n'a à ce jour jamais été abordé dans la littérature portant sur les amis imaginaires. De plus, grâce au modèle de la qualité de l'ami imaginaire, il est maintenant possible de comprendre que non seulement l'ami imaginaire pourrait agir en tant qu'agent de socialisation ayant plusieurs fonctions positives, mais qu'il viendrait également fournir une relation de qualité dans la vie de l'enfant. Ce modèle expliquerait également que dans l'étude de Gleason et al. (2000), l'élément dont il faut tenir compte n'est pas la présence ou l'absence d'un frère ou d'une sœur du même âge, mais la qualité des relations que l'enfant a avec ses pairs. Ainsi, il est compréhensible que des enfants ayant des frères et sœurs aient un ami imaginaire dans le cas où leurs relations n'ont pas la qualité attendue. De la même façon, certains enfants uniques peuvent vivre des relations de qualité avec leurs pairs et ainsi ne pas avoir d'ami imaginaire.

Ensuite, au niveau pratique, le modèle de la qualité de l'ami imaginaire permet de mieux comprendre les enfants qui ont un ami imaginaire. En effet, comme il semblerait que l'ami imaginaire soit présent à l'âge préscolaire, mais également chez les enfants d'âge scolaire (Taylor et al., 2004), les enseignants qui observent ces enfants interagir avec un ami invisible pourraient mieux comprendre le phénomène; ils doivent sans doute l'observer assez fréquemment étant donné leurs nombreux contacts avec des enfants. Ainsi, comme on sait que l'enfant recherche certaines caractéristiques chez un ami réel, un enseignant serait en mesure de les identifier précisément et de les valoriser dans la classe. Par exemple, si l'enfant recherche un ami imaginaire qui ne rit pas de lui-même s'il a des problèmes à l'école ou un handicap, l'enseignant pourrait alors aborder en classe le sujet de la discrimination en encourageant une attitude plus tolérante chez les autres élèves. Au préalable, pour connaître les caractéristiques recherchées par l'enfant ayant un ami imaginaire, l'enseignant pourrait réaliser une entrevue en questionnant l'enfant au sujet de ses

attentes en amitié. Il serait également possible pour les parents, une fois qu'ils comprennent que leur enfant n'a pas trouvé l'ami qu'il lui faut, de le laisser vivre cette relation en comprenant que cela ne l'empêchera pas d'avoir d'autres amis et que cela lui procure quelque'un pour répondre à des besoins spécifiques. Ils permettraient ainsi à l'enfant de se sentir plus accepté et de vivre davantage de bien-être. En effet, les enfants semblent souvent très enthousiastes lorsque leurs parents entrent dans leur jeu et prétendent eux aussi que l'ami imaginaire existe (Taylor, Cartwright, & Carlson, 1993). À l'opposé, ils peuvent se sentir blessés lorsque les parents soutiennent le fait que l'ami imaginaire n'est pas réel, puisque généralement, l'ami existe vraiment aux yeux de l'enfant (Kalyan-Masih, 1986).

Orientations futures

Afin de vérifier le nouveau modèle proposé, il serait possible de mener une étude auprès d'enfants d'âge préscolaire à scolaire, les amis imaginaires étant davantage présents à cet âge (Taylor et al., 2004). Les enfants seraient rencontrés sans leurs parents, puisqu'il a été démontré que ceux-ci ne constituent pas une source fiable d'information concernant l'ami imaginaire (Gleason, 2004a). Dans cette étude, quatre types de questions pourraient être administrées oralement ou par écrit: 1) le nombre d'amis imaginaires, 2) les caractéristiques de leurs amis imaginaires (qualités, habiletés, traits psychologiques), 3) leurs attentes lors de la recherche d'amis (p. ex. : « Quand tu choisis un ami, qu'est-ce que tu aimes chez lui ? »), et 4) la présence chez leurs amis réels des caractéristiques mentionnées dans les attentes (p. ex. « Tu dis aimer un ami qui te comprend bien, peux-tu me nommer des amis que tu as et qui te comprennent bien ? »). Au préalable, il serait également important de demander à l'enfant à quelle fréquence il entre en relation avec son ami imaginaire, et ce, depuis combien de temps. De la sorte, il serait possible d'établir s'il s'agit d'un phénomène passager ou chronique, c'est-à-dire quotidien et présent depuis plusieurs mois tels que décrits par Manosevitz et al. (1973) et Svendsen (1934). Il serait ensuite possible de comparer les caractéristiques attendues et celles observées chez les amis de l'enfant. Une telle comparaison permettrait de déterminer si l'enfant a vécu des attentes qui ont été insatisfaites lors de recherches de relations d'amitié. Par exemple, un enfant pourrait avoir comme ami

imaginaire un jeune garçon invisible qui le suit dans ses activités quotidiennes et attendrait de ses amis qu'ils partagent ses goûts musicaux et ses talents en sport. S'il rapporte ensuite que ses amis réels ne présentent pas de telles caractéristiques, il serait possible d'établir qu'il s'est créé un ami imaginaire en raison de ses attentes insatisfaites. Dans l'optique d'une étude longitudinale, il serait intéressant de demander aux enfants s'il y a une raison pour laquelle ils ont cessé d'avoir un ami imaginaire : serait-ce dû à l'arrivée d'un ami réel satisfaisant ? Selon Taylor et al. (2004), la raison pour laquelle l'ami imaginaire disparaît semble difficile à trouver autant pour l'enfant que pour ses parents. Ainsi, si la disparition de l'ami imaginaire coïncide avec l'amélioration de la qualité des relations vécues par l'enfant, il pourrait être établi que l'ami imaginaire existait pour satisfaire les attentes déçues de l'enfant.

Somme toute, le modèle de la qualité de l'ami imaginaire met en lumière une nouvelle explication concernant la présence d'un ami imaginaire dans la vie d'un enfant. Contrairement aux autres études s'intéressant surtout à la quantité d'amis réels qu'ont les enfants vivant un tel phénomène, et présentant des résultats controversés, ce modèle s'intéresse à un aspect différent de la situation en soulignant la qualité des relations d'amitié. En ajoutant aux résultats obtenus dans d'autres études en lien avec les amis imaginaires, notamment concernant les fonctions de l'ami imaginaire aidant au développement social de l'enfant, ce modèle parvient à démontrer qu'une relation avec un ami imaginaire est en général positive, de par les conséquences qu'elle entraîne.

Étant donné que l'enfant choisit un ami imaginaire qui correspond à ses attentes, tel qu'expliqué dans le modèle de la qualité de l'ami imaginaire, il pourrait être intéressant de chercher à savoir si ces caractéristiques attendues peuvent expliquer les conséquences positives liées à la présence de l'ami imaginaire dans la vie de l'enfant. Une hypothèse plausible pourrait être que l'ami imaginaire possède les caractéristiques nécessaires au soutien du développement social de l'enfant, puisque l'ami imaginaire répond aux besoins de l'enfant quant à la qualité de ses relations sociales.

D'un autre point de vue, puisque le modèle de la qualité de l'ami imaginaire s'applique aux enfants qui vivent de l'insatisfaction dans leurs relations, et que

cette insatisfaction est déterminée par les attentes de ceux-ci, il est plausible de croire que des attentes inappropriées pourraient générer un ami imaginaire qui serait négatif pour l'enfant. Par exemple, si un enfant est abusé ou vit des situations de négligence parentale ou d'intimidation par les pairs, il peut être amené à attendre des gens qu'ils ne soient pas fiables ou qu'ils ne lui portent pas de respect. Ceci pourrait entraîner la recherche de ces caractéristiques néfastes chez les personnes qui l'entourent. Il serait donc intéressant d'étudier le phénomène dans un contexte plus susceptible d'être pathologique, soit par exemple chez les enfants qui sont sous la protection de la Direction de la protection de la jeunesse (DPJ). En effet, si le modèle de la qualité de l'ami imaginaire est appliqué dans ce cas, il est tout d'abord possible que plusieurs enfants vivent des relations insatisfaisantes avec leurs pairs. Ensuite, ceux-ci pourraient être amenés à se créer un ami imaginaire qui correspond aux caractéristiques attendues dans les relations d'amitié. L'ami imaginaire ainsi créé aurait donc les caractéristiques idéales selon l'enfant, mais celles-ci seraient-elles réellement positives ? Si l'on considère que l'enfant ne sait pas ce dont il a réellement besoin dans une relation, considérant la piètre qualité des relations qu'il a vécues, il est possible de croire qu'il sera tenté de reproduire des patterns négatifs en recherchant des caractéristiques déjà connues. Dans ce cas, les conséquences positives liées à la création d'un ami imaginaire pourraient ne pas être présentes. Il convient donc d'appliquer le nouveau modèle dans plusieurs contextes afin de déterminer s'il agit de manière semblable et peut fournir les mêmes explications.

Références

- Allen, M. R. (2004). *The relation of childhood imaginary companions to adult creativity and personality profile* (Thèse de doctorat). Accessible par ProQuest Dissertations & Theses. (AAT 3138997).
- Bouldin, P., Balvin, E. L., & Pratt, C. (2002). An investigation of the verbal abilities of children with imaginary companions. *First Language*, 22, 249–264. doi:10.1177/01472370202206602.
- Bouldin, P., & Pratt, C. (1999). Characteristics of preschool and school-age children with imaginary companions. *The Journal of Genetic Psychology*, 160, 397–410.
- Gleason, T. R. (2002). Social provisions of real and imaginary relationships in early childhood. *Developmental Psychology*, 38, 979–992. doi: 10.1037//00121649.38.6.979.
- Gleason, T. R. (2004a). Imaginary companions: An evaluation of parents as reporters. *Infant and Child Development*, 13, 199–215. doi: 10.1002/icd.349.
- Gleason, T. R. (2004b). Imaginary companions and peer acceptance. *International Journal of Behavioral Development*, 28, 204–209. doi: 10.1080/01650250344000415.
- Gleason, T. R., Sebanc, A. M., & Hartup W. W. (2000). Imaginary companions of preschool children. *Developmental Psychology*, 36, 419–428. doi: 10.1037//0012-1649.36.4.419.
- Harter, S. (2003). The development of self-representations during childhood and adolescence. Dans M. R. Leary & J. P. Tangney (Eds.), *Handbook of self and identity* (pp. 610–642). New York, NY: Guilford Press.
- Harter, S., & Chao, C. (1992). The role of competence in children's creation of imaginary friends. *Merrill-Palmer Quarterly*, 38, 350–363.
- Hayes, D. S. (1978). Cognitive bases for liking and disliking among preschool children. *Child Development*, 49, 906–909.
- Hoff, E. V. (2003). *The creative world of middle childhood : Creativity, imagination and self-image from qualitative and quantitative perspectives* (Thèse de doctorat). Accessible par ProQuest Dissertations & Theses. (AAT C812574).
- Hoff, E. V. (2005a). A friend living inside me – The forms and functions of imaginary companions. *Imagination, Cognition and Personality*, 24, 151–189.
- Hoff, E. V. (2005b). Imaginary companions, creativity, and self-image in middle childhood. *Creativity Research Journal*, 17, 167–180. doi: 10.1207/s15326934crj1702&3_4.
- Howes, C., Rubin, K. H., Ross, H. S., & French, D. C. (1988). Peer Interaction of Young Children. *Monographs of the Society for Research in Child Development*, 53, i–92.
- Kalyan-Masih, V. (1986). Imaginary play companions: Characteristics and functions. *International Journal of Early Childhood*, 18, 30–40.
- Klausen, E. (2006). *Do imaginary companions provide security in a novel situation* (Thèse de doctorat). Accessible par ProQuest Dissertation & Theses. (ATT 3279087).

Reçu le 18 juin 2010

Révision reçue le 17 septembre 2010

Accepté le 13 janvier 2011■

- Manosevitz, M., Fling, S., & Prentice, N. M. (1977). Imaginary companions in young children: Relationships with intelligence, creativity and waiting ability. *Journal of Child Psychology and Psychiatry*, 18, 73–78.
- Manosevitz, M., Prentice, N. M., & Wilson, F. (1973). Individual and family correlates of imaginary companions in preschool children. *Developmental Psychology*, 8, 72–79.
- Mauro, J. A. (1991). *The friend that only I can see: A longitudinal investigation of children's imaginary companions* (Thèse de doctorat). Accessible par ProQuest Dissertations & Theses. (AAT 9205827).
- Parker, J. G., & Asher S. R. (1993). Friendship and friendship quality in middle childhood: Linkslinks with peer group acceptance and feelings of loneliness and social dissatisfaction. *Developmental Psychology*, 29, 611–621.
- Pearson, D., Rouse, H., Doswell, S., Ainsworth, C., Dawson, O., Simms, K., ... Faulconbridge, J. (2001). Prevalence of imaginary companions in a normal population. *Child: Care, Health and Development*, 27, 13–22.
- Roby, A. C., & Kidd, E. (2008). The referential communication skills of children with imaginary companions. *Developmental Science*, 11, 531–540. doi: 10.1111/j.1467-7687.2008.00699.x.
- Singer, D. G., & Singer, J. L. (1990). *The house of make-believe: Children's play and the developing imagination*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Svendson, M. (1934). Children's imaginary companions. *Archives of Neurology and Psychiatry*, 32, 985–999.
- Taylor, M., Carlson, S. M., Maring, B. L., Gerow, L., & Charley, C. M. (2004). The characteristics and correlates of fantasy in school-age children: Imaginary companions, impersonation, and social understanding. *Developmental Psychology*, 40, 1173–1187. doi: 10.1037/0012-1649.40.6.1173.
- Taylor, M., Cartwright, B. S., & Carlson, S. M. (1993). A developmental investigation of children's imaginary companions. *Developmental Psychology*, 29, 276–285.
- Tesser, A., Campbell, J., & Smith, M. (1984). Friendship choice and performance: Self evaluation maintenance in children. *Journal of Personality and Social Psychology*, 46, 561–574.
- Winnicott, D.W. (1953). Transitional objects and transitional phenomena. *International Journal of Psycho-Analysis*, 34, 89–97.

Subconscious Racism and Sucrose: Measuring the Effects of Self-Regulatory Depletion on the Implicit Association Test

BENJAMIN T. LINDSAY & MATTHEW P. WINSLOW
Eastern Kentucky University

This study investigated the effect of self-regulatory depletion on the racial Implicit Association Test (IAT). Undergraduate psychology students ($N = 29$) at Eastern Kentucky University participated for class credit. The participants were randomly assigned to a depletion no sucrose, depletion sucrose, or non depletion condition; depletion was manipulated using the Stroop task. The participants in the sucrose condition were asked to consume a sucrose drink, which increased their blood glucose level, and consequently, the availability of glucose to the brain. All participants completed three explicit measures of racism, dominance, and authoritarianism, along with the racial IAT. The data revealed that explicit measures of racism and dominance were significantly higher for depleted participants, and that sucrose ingestion reduced this effect. Conditions were not significantly different as measured by the IAT. A significant relationship between Stroop trials and IAT performance, however, was revealed. Implications for these results are discussed.

Keywords: IAT, race, self-regulation, implicit bias, depletion

La présente étude analyse les effets de la détérioration de la capacité d'autorégulation sur le test d'association implicite (TAI) racial. Des étudiants de premier cycle de psychologie ($N = 29$) de l'Université de l'Est du Kentucky ont participé à l'étude en échange de crédits de cours. Les participants étaient répartis au hasard dans les conditions de détérioration sans sucrose, de détérioration avec sucrose, et sans détérioration. L'effet de détérioration était manipulé à l'aide de la tâche de Stroop. Dans la condition avec sucrose, les participants devaient boire un breuvage avec sucrose qui augmentait leur niveau de glucose sanguin et conséquemment, la disponibilité du glucose pour le cerveau. Tous les participants complétaient le TAI racial ainsi que trois mesures explicites de racisme, dominance et autoritarisme. Les données ont révélé que les mesures explicites de racisme et de dominance étaient significativement plus élevées pour les participants chez qui l'autorégulation était détériorée, et que l'ingestion de sucrose réduisait cet effet. Les trois conditions n'étaient pas significativement différentes lorsque mesurées par le TAI. Une relation significative a cependant été trouvée entre les essais Stroop et la performance au TAI. Les implications de ces résultats sont discutées.

Mots-clés : TAI, race, auto-régulation, biais implicite, réduction

Intergroup bias is a very real issue in society. Even though most people would agree that expressing bias on the basis of race is wrong, these stigmas can still exist subconsciously (implicitly), and develop in children at a very young age. By age six, children have already developed detectable implicit bias towards certain social groups (Baron & Banaji, 2006). In fact, by age five (but even as young as four) North American middle-class children have developed a

concept of race commensurable to that of adults (Allport, 1954; Hirschfeld, 1996, 2001). However, even though North American children begin to reveal negative attitudes towards out-group members (through self-report measures) by age three, these explicit attitudes begin declining by age seven, and disappear by age twelve (Aboud, 1988). Even though explicit expressions of these attitudes disappear by age twelve, the magnitude of implicit racial bias does not decrease relative to any age (Baron & Banaji, 2006).

The authors would like to express their gratitude to Dr. Robert Mitchell, Dr. Adam Lawson, Bradlee W. Gamblin, and Benjamin Cundiff for their valuable input and collaboration. Please address correspondence to Benjamin T. Lindsay (email: benjamin_lindsay1@eku.edu).

Goff, Eberhardt, Williams, and Jackson (2008) demonstrated the salience of implicit racial bias among Caucasians using implicit priming. Participants in their study were primed with Caucasian faces, African American faces, or a neutral line drawing on a

computer screen. They were then shown an ambiguous image of an ape that became clearer, frame by frame, over time. When primed with brief images of African American faces, participants required less frames to identify ambiguous images of apes. Conversely, participants required more frames to identify ambiguous images of apes when primed with Caucasian faces. In subsequent studies, the same researchers demonstrated that Caucasians primed with images of apes became more sensitive, in terms of attention, to African American faces (Goff et al., 2008). These results were not correlated to explicit measures of racial prejudice (Goff et al., 2008). The researchers suggested that these results indicate that African Americans are implicitly associated with apes in the minds of Caucasians. They went on to state that this association was akin to an implicit belief among Caucasians that African Americans are less evolved, and that the implicit association of African Americans and apes has a very strong dehumanizing effect (Goff et al., 2008). The fact that the results were not correlated with explicit measures of racial prejudice, however, indicates that the implicit attitudes of the participants were self-regulated.

In some cases, implicit racial bias can affect decision making. Kam (2007), for example, demonstrated the effect of implicit racial bias in political candidate selection. For the most part, one's political party is the greatest predictor for candidate selection, but without this information race becomes a powerful deciding factor (Kam, 2007). Participants in this experiment were divided into two conditions: party cue and no party cue. All of the participants read about three candidates for a political office – half of the participants were informed of each candidate's political party affiliation. After choosing a candidate, the participants all completed a measure of implicit racial bias. When given information about candidates that included their party affiliation, individuals vote on a relatively even scale among similar candidates. But without this information, participants with a negative racial bias towards a specific race voted for a candidate of that race, whereas if they had a positive racial bias towards a specific race, they were more likely to vote for a candidate of that race than any other candidate (Kam, 2007).

Generally, implicit bias is a poor predictor of explicit behavior (Blanton, Jaccard, Klick, Mellers, & Mitchell, 2009). However, racial biases seem to surface

when other critical information is not present. It is within these situations when we lack information or have little time to think about our actions that we fall back on our implicit attitudes. Using acquired information to override an automatic response is a process of self-regulation, and when we cannot properly self-regulate, automatic racial stereotyping is more likely to occur.

Measuring Implicit Bias

Understanding the development of racial bias is critically important, given the essential role intergroup attitudes and relations play throughout life. When explicit measures are used to evaluate racial bias, individuals may not reveal their true attitudes or preferences because of social desirability (Berinsky, 2004). In order to accurately measure racial bias without the effects of socially desirable responding, it is necessary to have a valid measure of the implicit attitudes that bypasses explicit control. The Implicit Association Test (IAT; Greenwald, McGhee, & Schwartz, 1998) has been established as a credible tool for the measurement of implicit attitudes.

The IAT measures the strength of implicit (automatic) associations for two categories, and quantifies implicit bias towards one category or another (Greenwald, Nosek, & Banaji, 2003). Bias is quantified using response latency, which is the time in milliseconds from task onset to participant response (Greenwald et al., 2003). An individual taking the IAT is asked to classify positive and negative words, along with another class of items, into good and bad categories. In the case of the racial IAT, this other class is African American and Caucasian facial images. Race can be classified neither as good nor bad, and a racially unbiased participant would require an equal amount of time to classify either race to either category (Greenwald et al., 1998). However, if a participant is biased in favor of a specific race, it will take longer to classify that race as bad, which would associate that race with the negative words (Greenwald et al., 1998). Furthermore, if a participant is negatively biased toward a specific race, it will take longer for them to classify that race as good, which associates that race with positive words (Greenwald et al., 1998).

The underlying assumption of the IAT is that responses will be facilitated when categories that are closely related for a particular participant (e.g., African

American faces and positive words) share a response, as compared to when they do not (Lane, Banaji, Nosek, & Greenwald, 2007). Thus, facilitation leads to faster and more accurate responding (Lane et al., 2007). The D score (the resulting calculation of bias) is the difference in average response latency between the IAT's two combined tasks (Race+Good, Race+Bad), divided by an inclusive standard deviation of response latencies in the two combined tasks (Lane et al., 2007). Therefore, D can be considered an equal weight average of two ratios, each one representing the latency difference (in the case of the racial IAT) of one racial group. In the current study, a D score above zero represents bias in favor of Caucasians, and a D score below zero represents bias in favor of African Americans. The farther from zero the D score is, the stronger the bias it represents.

The IAT shows a high resistance to "fake" positive attitudes originating in the motivation to control prejudiced behavior (social desirability), but seems to have very little predictive power over individual behavior, meaning that those who show highly prejudiced implicit attitudes may not exhibit explicitly prejudiced behavior (Blanton et al., 2009). This result is to be expected, as implicit attitudes go beyond a person's explicit behavior. However, one limitation of the IAT is that it shows variation in retest trials (Banse, Seise, & Zerbis, 2001). Given that the IAT also shows high internal validity, this variance may point to a changing factor in the individual (Banse et al., 2001). It is possible that this changing factor may be explainable through a type of explicit control (i.e., self-regulation).

Self-Regulatory Depletion

Volition, the ability to choose, is the defining factor of self-regulation (Baumeister, Bratslavsky, Muraven, & Tice, 1998). Making decisions, taking responsibility, both initiating and inhibiting behavior, making plans, and carrying plans out can all be considered self-regulatory acts (Baumeister et al., 1998). The control of aggression (Dewall, Baumeister, Stillman, & Gailliot, 2007; Stucke & Baumeister, 2006) control of racial stereotyping (Govorun & Payne, 2006), persistence and ability to perform cognitive tasks (Schmeichel, Baumeister, & Vohs, 2003; Vohs et al., 2008), and resistance to depression (Vohs & Baumeister, 2000) are all linked to self-regulation.

This critical process of self-regulation is dependent on a task-general resource, which has been referred to as mental strength (Muraven & Baumeister, 2000), and likened to willpower (Baumeister et al., 1998). A multitude of studies have shown that this self-regulatory resource is depletable, and that when this resource is depleted, one's ability to perform subsequent acts of self-regulation is reduced (Baumeister et al., 1998; Baumeister, Muraven, & Tice, 2000; Baumeister, Vohs, & Tice, 2007; DeWall et al., 2007; Finkel, DeWall, Slotter, Oaten, & Foshie, 2009; Gailliot et al., 2007; Govorun & Payne, 2006; Legault, Green-Demers, & Eadie, 2009; Muraven & Baumeister, 2000; Muraven, Tice, & Baumeister, 1998; Neshat-Doost, Dalgleish, & Golden, 2008; Schmeichel et al., 2003; Shamosh & Gray, 2007; Stucke & Baumeister, 2006; Vohs et al., 2008).

A clear link has been revealed between this depletable resource and blood glucose (Baumeister et al., 2007; Gailliot et al., 2007). Performing self-regulation by focusing attention, controlling emotions, regulating prejudiced attitudes, and completing the Stroop task all lowered participants' blood glucose levels. Consuming sucrose, however, returns blood glucose to the normal level. This is significant because when blood glucose is replenished, self-regulatory ability is also replenished (Baumeister et al., 2007; Gailliot et al., 2007).

Self-Regulation and the IAT

Racially biased individuals are required to override dominant prejudiced responses on the race IAT, which requires effort and manifests in elevated response latencies on prejudiced-incongruent trials (Legault et al., 2009). Legault et al. (2009) have demonstrated that participants who are minimally motivated to self-regulate racial bias demonstrate higher levels of implicit bias (as measured by the racial IAT) when depleted of self-regulatory resources. It is the hypothesis of the current research that a main effect of depletion can be demonstrated, independent of participants' level of motivation. Additionally, it is hypothesized that ingesting a sucrose drink will replenish blood glucose, thus restoring self-regulatory ability and erasing the effects that self-regulatory depletion have on the IAT. This effect would suggest that deficiencies in the test-retest validity of the IAT may come from varying levels of depletion (blood glucose levels).

Method

Participants

Data was collected in individual testing sessions from 29 undergraduates at Eastern Kentucky University, who participated in return for course credit. By way of random assignment, participants were each placed in one of three conditions: depletion no sucrose ($n = 12$), depletion sucrose ($n = 9$), and non depletion ($n = 8$). Of the final sample, 21 individuals were Caucasian, 3 African American, and 5 identified as other. Because of the nature of the research, it is important to note that none of the participants reported themselves as diabetic when asked.

Materials

Stroop task. The Stroop task demonstrates that people identify the color that a word is printed in more slowly when color and word are incongruent, rather than when color and word are congruent (Stroop, 1935). This is because word recognition has become an automatic process. We cannot help but to automatically make a meaningful connection to a word when we read it – an effect known as Semantic Activation (Niemi, Vauras, & Von Wright, 1980). The task itself is conducted by showing the participant the written name of a color, and asking them to respond as quickly as possible by saying the color that the word is printed in. A modified version of the task was used in the current study using software found at <http://www.norton.com/college/psych/zaps/>. Incongruent word-color combinations have been found to be depleting of self-regulatory resources (Wallace & Baumeister, 2002), and served the same function in the current work. Forty trials, half congruent and half incongruent, were administered.

Racial IAT. The IAT (Greenwald et al., 1998) was administered using free software (<http://www.millisecond.com>). In the first half of the measure, participants are asked to place African American faces and negative words together, while placing Caucasian faces and positive words together. In the second half, participants make the opposite associations. During each individual trial a word or facial image appeared in the center of the screen. The participants responded using the E key or I key, depending on which association group the item

belonged with (e.g., African American/Good words, Caucasian/Bad words). The D score, or the measure of the participants' response latency, was recorded immediately after the task was completed. This score is what indicates the level of the participants' implicit bias. The resulting number itself can be thought of in similar terms to a correlation coefficient – a greater distance from zero in either direction indicates a stronger effect. In terms of the Racial IAT, a negative result indicates African American preference and a positive result indicates a Caucasian preference.

Explicit measures. All participants completed three explicit measures; these were the Modern Racism Scale (MRS; McConahay, 1986), the Right Wing Authoritarianism (RWA; Altemeyer, 1996) measure, and the Social Dominance Orientation scale (SDO; Pratto, Sidanius, Stallworth, & Malle, 1994). The RWA is a twenty item scale measuring three dimensions: submissiveness to authority figures, conventionalism, and a propensity to engage in aggression sanctioned by authority figures (Altemeyer, 1996). Participants responded to items on a nine point Likert-type scale, ranging from -4 (*very strongly disagree*) to 4 (*very strongly agree*). Social Dominance Orientation (SDO) is a 16-item scale measuring preference for inequality (Pratto et al., 1994). Responses were given on the SDO using a seven point Likert-type scale, ranging from 1 (*very negative*) to 7 (*very positive*). The Modern Racism Scale (MRS) is a seven item scale measuring beliefs about race-relations in the United States of America. All specific racial references concern African Americans (McConahay, 1986). Participants responded to the MRS on a five point Likert-type scale, ranging from -2 (*disagree strongly*) to 2 (*agree strongly*). All three measures were administered via computer, as a Microsoft word file, in the lab.

Reliability analysis produced alpha scores of .85, .87, and .62 for the SDO, RWA, and MRS respectively, when all conditions were calculated together ($N = 29$). Alpha scores were .66, .66, and .34 in the Depletion No Sucrose condition ($n = 12$), .73, .92, and .35 in the Depletion Sucrose condition ($n = 9$), and .66, .66, and .34 in the Non Depletion condition ($n = 8$) for the SDO, RWA, and MRS respectively. The small number of participants in each condition significantly lowered the reliability of the measures when separated and analyzed by condition, which is to be expected. This analysis was conducted to examine

any effect the conditions may have had on the reliability of the measures, and it was discovered that the Depletion Sucrose condition had higher reliability than the other two conditions.

Manipulation check and demographics. In an attempt to check the manipulation of depletion, participants were asked to report their level of mental fatigue on a ten point, Likert-type scale. They were also asked to report their gender and race.

Sucrose drink. Self regulation relies on glucose as a limited energy source (Gailliot et al., 2007). Acts of self regulation reduce blood glucose levels, and low levels of blood glucose predict poor performance on self regulation tasks (Gailliot et al., 2007). In the current study, blood glucose was manipulated by asking the participants to drink Kool-Aid containing sucrose sweetener. Following previous research (Gailliot et al., 2007), each participant in the “Sucrose” condition consumed 39 grams (140 calories) of sucrose in order to replenish their blood glucose. This was balanced by giving the “No Sucrose” condition Kool-aid sweetened with Splenda, which contains no calories and does not affect blood glucose (Gailliot et al., 2007). Twelve minutes was allotted for the complete metabolizing of the sucrose based on precedent set in previous research (Baumeister et al., 2007; Gailliot et al., 2007).

Procedure

Participants were randomly assigned to their respective groups prior to participation. These included Depletion Sucrose, Depletion No Sucrose, and No Depletion conditions. Each participant was interviewed individually. Depletion participants began by completing the Stroop task, and were then asked to drink a glass of Kool-Aid which was sweetened with sugar or Splenda depending on their condition. In order to allow the sugar to metabolize, participants then completed the three explicit measures, manipulation check, and demographic questions. This process took approximately twelve minutes in all sessions. The participants then completed the racial IAT. Non-depleted participants only completed the explicit measures, manipulation check, demographics, and the racial IAT.

Results

Measures of Depletion

The ten point Likert-type measure of fatigue was not found to be significantly different between conditions ($F(2, 26) = .70, p = .52$), as measured by ANOVA. Regression analysis, however, revealed a significant positive correlation between Fatigue and Stroop task latencies ($r = .71, p = .02$). In other words, fifty percent of the variance in Fatigue can be accounted for by the Depleting task ($R^2 = .50$). This means that participants who were more fatigued (depleted) took longer in completing each trial of the Stroop task, which was expected, and supports the design of the experiment.

Explicit Measures

Originally, the explicit measures were included in the current work as filler tasks, but analysis of these measures revealed some interesting results. The Modern Racism Scale and Social Dominance Orientation were found to be significantly different by condition ($F(2, 26) = 5.63, p = .01$ and $F(2, 26) = 4.35, p = .03$ respectively). Significance in the MRS was accounted for by higher scores in the Depletion No Sucrose condition than the Non Depleted condition ($p < .01$). This was also the case for the SDO ($p = .04$). The Depletion Sucrose condition was not found to be significantly different from either of the other conditions in either measure. Thus, depletion appears to have caused participants to be less able to control their expressions of racial bias and social dominance. Sucrose reduced this effect, but not entirely, because the sucrose would not have been completely metabolized during this time.

Stroop Task and IAT

Only Caucasian participants' results were used in the analysis of D scores in order to homogenize the theoretical direction of bias ($n = 21$). ANOVA revealed that D scores were not significantly different by condition ($F(2, 18) = .38, p = .69$). Regression analysis was conducted to determine the degree to which Stroop latencies predicted D score. A significant quadratic relationship was revealed ($r = .59, R^2 = .35, p = .02$) (see Figure 1). The lack of significant conditional differences may be due to confounds in the

experimental paradigm, which are discussed later. The significant correlation between Stroop and D score, however, is consistent with the hypothesis.

Discussion

The results of the manipulation check were initially troubling, since self-reports of fatigue were not different between conditions. This may be due to some confounding factor in the design of the study. However, because the depleting task significantly predicted self-reported fatigue, it can still be asserted that the depleting task was successful. Further evidence of a depletion effect was apparent in the scores on two of the explicit measures of bias. The Depletion No Sucrose condition resulted in significantly higher scores on the Modern Racism Scale and Social Dominance Orientation than the non-depleted condition, suggesting that depleted participants were less able to control the expression of their biased attitudes. The sucrose drink also had an apparent effect on participants' levels of depletion. Since the depletion sucrose condition was not significantly different than either of the other conditions relative to MRS and SDO scores, they were between both sets of scores yet indistinguishable from either the non-depleted condition or depletion no sucrose condition.

Reliability analysis of the explicit measures revealed that the ingestion of sucrose improved the reliability of all three measures. When the reliability analysis was separated by condition, all reliabilities were lowered due to the reduction in participant numbers for each individual analysis – this was not abnormal. In the case of the SDO and MRS, alphas scores for the depletion sucrose condition were still lower than overall, but higher than the other two conditions. In the case of the RWA, alpha was raised even higher than the original level. The clear indication of these results is that the ingestion of sucrose has increased the reliability of the three measures. This result merits further study.

The hypothesis of the current research was that IAT D scores would be significantly higher in the Depletion No Sucrose condition than for the Depletion Sucrose and Non Depletion conditions. It was postulated that this would suggest depletion as a cause for error in the test-retest validity of the IAT. Using ANOVA, it was concluded that the conditions were not significantly different. A significant negative correlation was found

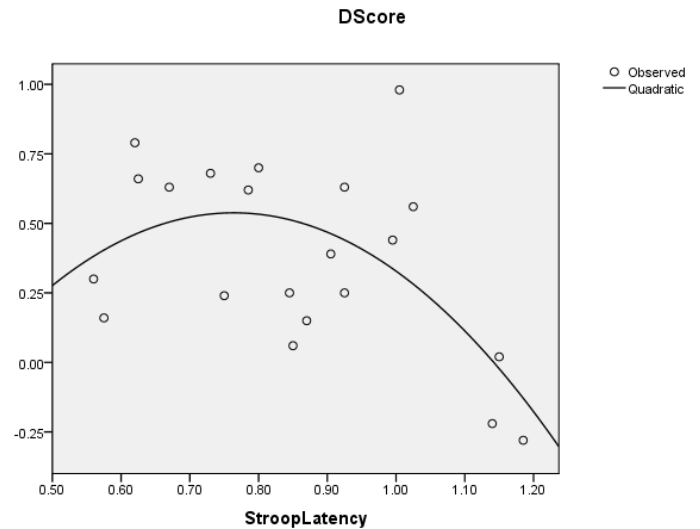


Figure 1. Quadratic regression of Stroop and D score.
Note. This figure illustrates the quadratic regression relationship between Stroop latencies and D score.

between Stroop latencies and D score, but since Stroop latency was positively correlated to fatigue, this would indicate that higher levels of Fatigue equate lower levels of bias. D score and Fatigue, however, were not significantly correlated. This prompted further regression analysis of D score and Stroop latencies, which revealed a significant quadratic relationship between the two variables, and demonstrated a more significant relationship than the linear model. The existence of a quadratic relationship between the two variables may have reduced the ability to differentiate conditions using ANOVA, but this may also have originated from confounds in the research design. A graphic representation of this quadratic correlation is included (see Figure 1).

Analysis using the superior fit of the quadratic model reports that Stroop latency was accountable for thirty-five percent of the variance in D score, and this is a strong predictive relationship. If scores on a depleting task can predict thirty-five percent of the variance in D scores, self-regulation can also account for a certain amount of differentiation in test-retest trials. Further, since individuals maintain an average level of blood glucose, and thus an average ability to self-regulate, they would most likely also maintain an average D score.

Limitations

The current research had some clear limitations. First and foremost, the sample of participants used was very small. Also, the initial level of blood glucose participants began with was not controlled for. In other studies, participants were instructed not to eat for three hours before the study, and blood glucose level was also directly measured (Baumeister et al., 2007; Gailliot et al., 2007). A measure of social desirability to determine participants' likelihood to restrain biased attitudes would have also improved the quality of the study.

Another limitation was present in the design of the conditions. The experiment was initially designed to be 2X2, containing four conditions: depletion sucrose, depletion no sucrose, non-depletion sucrose, and non-depletion no sucrose. Because of constraints on the time limit allotted to complete the research, the non-depletion sucrose condition was eliminated. The resulting design designated depletion as a constant condition and the sucrose drink as the manipulation. Since previous research demonstrated that sucrose successfully reduces depletion, the depletion no sucrose condition became experimental and the depletion sucrose condition remained as the "control". To validate the effect of sucrose ingestion on depletion, the non-depleted condition remained as a comparison to the depletion sucrose condition – in theory the two should be basically equivalent. Regardless of the reasoning, however, the design is unbalanced, and thus opens the possibility for confounds, even if the predicted differences were apparent in the analysis of the explicit measures of bias.

Additionally, a comparison between the test-retest variation of self-regulatory ability measures, explicit racial bias measures, and racial IAT D scores should be conducted. This analysis could determine the extent to which self regulation, explicit bias control, and racial IAT D scores are truly correlated. It would have also been beneficial to measure participants' level of motivation to respond in a socially desirable manner, as well as an analysis measuring the strength of the correlation between D score and Stroop latency by condition. Again, a much larger sample would have been needed to strengthen the results of the study in any meaningful way.

Implications and Conclusion

The contribution of the present research is that it provides preliminary evidence of a relationship between self-regulatory ability and IAT D scores, which may be influencing test-retest variation. Understanding the degree to which a person's D score will vary based on their self-regulatory ability will increase the effectiveness of implicit attitude measurement, thus supplying more effective tools to study implicit intergroup bias. Improvements upon the design of this study are critical, and should be included in future studies in order to validate the results presently generated.

Further implications concern essentialism, otherwise known as the belief that all members of a group possess the same qualities. Individuals who essentialize race are less likely to show emotional concern for racial injustice, and are less likely to develop friendships with people of other races (Williams & Eberhardt, 2008). Essentialist beliefs, which includes the entitativity (the abstraction of individuals from situational circumstances) of race, have been repeatedly associated with increased stereotype endorsement (Bastian & Haslam, 2006; Spencer-Rodgers, Hamilton, & Sherman, 2007), increased attention to stereotype consistent information (Bastian & Haslam, 2007), and the increased justification of social inequalities (Verkuyten, 2003). Additionally, the current research implies that the entitativity of individuals expressing essentialist beliefs is fallacious. The situation of self-regulatory depletion can lead to the expression of implicit essentialism (implicit racial bias) which would normally be self-regulated. It is critical to the development of intergroup relations that we understand many types of bias can escape the realm of conscious control.

Controlling implicit racial bias requires both the motivation and ability to self-regulate. While the essentialism of groups exists, even subconsciously, we must be aware of the limitations of the human mind. Accepting and becoming tolerant of our own shortcomings, the common weaknesses that we all share, will be the only way to further positive relations with, and the integration of, different groups.

References

- About, F. E. (1988). *Children and prejudice*. Cambridge, MA: Basil Blackwell.
- Allport, G. (1954). *The nature of prejudice*. Cambridge, MA: Addison-Wesley.
- Altemeyer, B. (1996). *The authoritarian spectre*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Banise, R., Seise, J., & Zerbes, N. (2001). Implicit attitudes towards homosexuality: Reliability, validity, and controllability of the IAT. *Zeitschrift für Experimentelle Psychologie*, 48, 145–160. doi:10.1026//0949-3946.48.2.145
- Baron, A., & Banaji, R. (2006). The development of implicit attitudes: Evidence of race evaluations from ages 6 and 10 and adulthood. *Psychological Science*, 17, 53–58. doi: 10.1111/j.1467-9280.2005.01664.x
- Bastian, B., & Haslam, N. (2006). Psychological essentialism and stereotype endorsement. *Journal of Experimental Social Psychology*, 42, 228–235. doi:10.1016/j.jesp.2005.03.003
- Bastian, B., & Haslam, N. (2007). Psychological essentialism and attention allocation: Preferences for stereotype consistent versus stereotype-inconsistent information. *The Journal of Social Psychology*, 147, 531–541. doi:10.3200/SOCP.147.5.531-542
- Baumeister, R. F., Bratslavsky, E., Muraven, M., & Tice, D. M. (1998). Ego depletion: Is the active self a limited resource? *Journal of Personality and Social Psychology*, 74, 1252–1265. doi:10.1037/0022-3514.74.5.1252
- Baumeister, R. F., Muraven, M., & Tice, D. M. (2000). Ego depletion: A resource model of volition, self-regulation, and controlled processing. *Social Cognition*, 18, 130–150.
- Baumeister, R. F., Vohs, K. D., & Tice, D. M. (2007). The strength model of self-control. *Current Directions in Psychological Science*, 16, 351–355. doi:10.1111/j.1467-8721.2007.00534.x
- Blanton, H., Jaccard, J., Klick, J., Mellers, B., & Mitchell, G. (2009). Strong claims and weak evidence: Reassessing the predictive validity of the IAT. *Journal of Applied Psychology*, 94, 567–582. doi:10.1037/a0014665
- Berinsky, A. (2004). Can we talk? Self-presentation and the survey response. *Political Psychology*, 25, 643–659. doi:10.1111/j.1467-9221.2004.00391.x
- Dewall, C. N., Baumeister, R. F., Stillman, T. F., & Gailliot, M. T. (2007). Violence restrained: Effects of self-regulation and its depletion on aggression. *Journal of Experimental Social Psychology*, 43, 62–76. doi:10.1016/j.jesp.2005.12.005
- Finkel, E., DeWall, C., Slotter, E., Oaten, M., & Foshie, V. (2009). Self-regulatory failure and intimate partner violence perpetration. *Journal of Personality and Social Psychology*, 97, 283–499. doi:10.1037/a0015433
- Gailliot, M. T., Baumeister, R. F., DeWall, C. N., Manner, J. K., Plant, E. A., Tice, D. M., ... Schmeichel, B. J. (2007). Self-control relies on glucose as a limited energy source: Willpower is more than a metaphor. *Journal of Personality and Social Psychology*, 92, 325–336. doi:10.1037/0022-3514.92.2.325
- Goff, P. A., Eberhardt, J., Williams, M., & Jackson, M. C. (2008). Not yet human: Implicit knowledge, historical dehumanization, and contemporary consequences. *Journal of Personality and Social Psychology*, 94, 292–306. doi:10.1037/0022-3514.94.2.292
- Govorun, O., & Payne, B. K. (2006). Ego-depletion and prejudice: Separating automatic and controlled components. *Social Cognition*, 24, 111–136. doi:10.1521/soco.2006.24.2.111
- Greenwald, A., McGhee, D., & Schwartz, J. (1998). Measuring individual differences in implicit cognition: The implicit association test. *Journal of Personality and Social Psychology*, 74, 1464–1480. doi:10.1037/0022-3514.74.6.1464
- Greenwald, A. G., Nosek, B. A., & Banaji, M. R. (2003). Understanding and using the implicit association test: I. An improved scoring algorithm. *Journal of Personality and Social Psychology*, 85, 197–216. doi: 10.1037/0022-3514.85.2.197
- Hirschfeld, L. A. (1996). *Race in the making: Cognition, culture, and the child's construction of human kinds*. Cambridge, MA: MIT Press.
- Hirschfeld, L. A. (2001). On a folk theory of society: Children, evolution, and mental representations of social groups. *Personality and Social Psychology Review*, 5, 107–117.
- Kam, C. D. (2007). Implicit attitudes, explicit choices: When subliminal priming predicts candidate preference. *Political Behavior*, 29, 343–367. doi:10.1007/s11109-007-9030-0

- Lane, K. A., Banaji, M. R., Nosek, B. A., & Greenwald, A. G. (2007). Understanding and using the implicit association test: IV: What we know (so far) about the method. In B. Wittenbrink (Ed.), *Implicit measures of attitudes* (pp. 59–102). New York: Guilford Press.
- Legault, L., Green-Demers, I., & Eadie, A. (2009). When internalization leads to automatization: The role of self-determination in automatic stereotype suppression and implicit prejudice regulation. *Motivation and Emotion*, 33, 10–24. doi:10.1007/s11031-008-9110-4
- McConahay, J. B. (1986). Modern racism, ambivalence, and the Modern Racism Scale. In J. F. Dovidio & S. L. Gaertner (Eds.), *Prejudice, discrimination, and racism* (pp. 91–125), San Diego: Academic Press.
- Muraven, M., & Baumeister, R. F. (2000). Self-regulation and depletion of limited resources: Does self-control resemble a muscle? *Psychological Bulletin*, 126, 247–259. doi:10.1037/0033-2909.126.2.247
- Muraven, M., Tice, D., & Baumeister, R. F. (1998). Self-control as a limited resource: Regulatory depletion patterns. *Journal of Personality and Social Psychology*, 74, 774–789. doi:10.1037/0022-3514.74.3.774
- Neshat-Doost, H., Dalgleish, T., & Golden, A. (2008). Reduced specificity of emotional autobiographical memories following self-regulation depletion. *Emotion*, 8, 731–736. doi:10.1037/a0013507
- Niemi, P., Vauras, M., & Von Wright, J. (1980). Semantic activation due to synonym, antonym, and rhyme production. *Scandinavian Journal of Psychology*, 21, 103–107. doi:10.1111/j.1467-9450.1980.tb00347.x
- Pratto, F., Sidanius, J., Stallworth, L. M., & Malle, B. F. (1994). Social dominance orientation: A personality variable predicting social and political attitudes. *Journal of Personality and Social Psychology*, 67, 741–763. doi: 10.1037/0022-3514.67.4.741
- Schmeichel, B. J., Baumeister, R. F., & Vohs, K. D. (2003). Intellectual performance and ego depletion: Role of the self in logical reasoning and other information processing. *Journal of Personality and Social Psychology*, 85, 33–46. doi:10.1037/0022-3514.85.1.33
- Shamosh, N. A., & Gray, J. R. (2007). The relation between fluid intelligence and self-regulatory depletion. *Cognition and Emotion*, 21, 1833–1843. doi:10.1080/02699930701273658
- Spencer-Rodgers, J., Hamilton, D. L., & Sherman, S. J. (2007). The central role of entitativity in stereotypes of social categories and task groups. *Journal of Personality and Social Psychology*, 92, 369–388. doi:10.1037/0022-3514.92.3.369
- Stroop, J. (1935). Studies of interference in serial verbal reactions. *Journal of Experimental Psychology*, 18, 643–662. doi:10.1037/h0054651
- Stucke, T. S., & Baumeister, R. F. (2006). Ego depletion and aggressive behavior: Is the inhibition of aggression a limited resource? *European Journal of Social Psychology*, 36, 1–13. doi:10.1002/ejsp.285
- Verkuyten, M. (2003). Discourses about ethnic group (de-)essentialism: Oppressive and progressive aspects. *British Journal of Social Psychology*, 42, 371–391. doi:10.1348/014466603322438215
- Vohs, K. D., & Baumeister, R. F. (2000). Escaping the self consumes regulatory resources: A self-regulatory model of suicide. In T. Joiner (Ed.), *Suicide science: Expanding the boundaries* (pp. 33–41). New York: Kluwer Academic/Plenum Publishers.
- Vohs, K. D., Baumeister, R. F., Schmeichel, B. J., Twenge, J. M., Nelson, N. M., & Tice, D. M. (2008). Making choices impairs subsequent self-control: A limited-resource account of decision making, self-regulation, and active initiative. *Journal of Personality and Social Psychology*, 94, 833–898. doi:10.1037/0022-3514.94.5.883
- Wallace, H., & Baumeister, R. F. (2002). The effects of success versus failure feedback on further self-control. *Self and Identity*, 1, 35–41. doi:10.1080/152988602317232786
- Williams, M. J., & Eberhardt, J. L. (2008). Biological conceptions of race and the motivation to cross racial boundaries. *Journal of Personality and Social Psychology*, 94, 1033–1047. doi:10.1037/0022-3514.94.6.1033

Received July 14, 2010

Revision received October 13, 2010

Accepted January 13, 2011 ■

Merci à nos commanditaires pour leur appui !



Faites bonne impression !

Profitez des conseils de nos experts afin de réduire vos coûts d'impression et de conception. Voici les services offerts :

conception graphique | infographie | affiches grand format
impression couleur et N/B (numérique et offset) | reliure de tout genre
pliage | laminage | adressage | assemblage (mécanique ou manuel)
mise sous enveloppe | préparation postale et mise à la poste

 **Service d'impression**

www.sium.umontreal.ca

Université  de Montréal

Faculté des arts et des sciences
Département de psychologie

Université 
de Montréal



FAÉCUM
www.faecum.qc.ca



Université 
de Montréal